

Boissié-Dubus Bernadette

Femmes hors contrôle

Livrenvol

1. Chapitre I

*« Les femmes rougissent d'entendre nommer
ce qu'elles ne craignent aucunement de faire »
Montaigne*

1

Arlette... Hôtel des Anges

J'arpente le trottoir sous une brume glaciale qui refuse obstinément se retirer. Elle m'enveloppe comme une deuxième peau. Avril se termine et je ne me suis pas encore découverte d'un fil. Après un hiver très doux et humide, voilà le froid qui s'invite à Paris. Même le ciel se fiche de nous. Ce soir, Il fait sombre, froid, sinistre. Le lampadaire devant l'hôtel est toujours en panne depuis qu'une bande de casseurs l'a fracassé à coups de jets de pierres. C'était pendant une manifestation pour la défense des droits des homosexuels. C'est vous dire depuis combien de temps nous n'avons pas d'électricité dans la rue ! On ne peut pas dire que nous sommes sur les champs Elysées ici, ou place de la République, mais il se trouve toujours des bandes de cinglés cagoulés pour déborder jusque chez nous. Ça les amuse d'emmerder les putes, ce qu'on ne dit pas aux informations bien entendu. Souvent, ce sont des types payés pour faire croire à la population que les jeunes non violents s'éduquent à la violence, parfois des flics qui canardent histoire de semer la panique. Ça s'est déjà vu, et depuis longtemps. Mais la plupart du temps, ce sont des jeunes en mal de vivre qui cassent pour le plaisir de casser. Ceux-là, ils y mettent tout leur cœur. Après mai 68, la CGT a créé son propre service d'ordre

pour éviter tous ces débordements. Sous les cagoules, c'est comme sous la burqua, tu ne sais pas qui s'y planque. Vous savez, moi, elles ne me gênent pas les filles qui portent le tchador, ma grand-mère avait bien son fichu, elle, et ce n'était pas mon grand-père qui l'obligeait à le porter. Ce débat-là n'en finit pas de diviser les femmes. Maintenant que la religion s'est emparée de notre couvre-chef, tout est bon pour nous emmerder. Même parmi nous il y a les « pour » les « contre » et les « je m'en fiche ». Mais la burqua, ça, je ne supporte pas, une prison déambulatoire à laquelle il ne manque que les barbelés. Remarquez que je ne supporte pas plus les cagoules qui peuvent cacher des casseurs, terroristes, et flics ! Quelle époque on vit, mon Dieu !

Je souris en pensant au mot « canarder », une expression bien de chez moi. Pourtant c'était il y a longtemps, chez moi, et j'aurais mieux fait d'y rester. Un petit village paumé des Cévennes : à l'automne, les châtaignes ; l'été, les touristes ; l'hiver il neigeait. Je ne vais pas vous raconter les journées au bord de l'Orb aux beaux jours, les baignades dans l'eau fraîche de la rivière, les cailloux qui glissaient sous nos pieds, nos éclats de rire de l'enfance. A l'adolescence, je m'y ennuyais à mourir. Nous nous y ennuyions tous. Les copains et copines sont partis, à part Gilbert, le seul qui a repris l'exploitation familiale. Certains ont retapé la maison de leur enfance pour en faire une résidence secondaire. Je sais qu'ils se retrouvent tous les étés comme dans « La Gloire de mon père ». Un genre de truc « anciens combattants ». Je n'y suis jamais allée, et pour cause. Vous me voyez au milieu d'eux ? Je ferais tache, comme un encrier renversé sur un beau poème calligraphié. Enfin, on ne refait pas l'histoire, n'est-ce pas ? Gilbert, il ne s'est pas marié. Trop timide. Je le voyais souvent me regarder, l'air de rien, mais je ne savais pas s'il avait des sentiments pour moi ou s'il me trouvait

tellement moche qu'il ne pouvait détourner son regard fasciné par ma laideur. C'est si loin... Et c'était hier. C'est vrai, j'étais moche. Grande, plus grande que la moyenne, maigre comme une aranguette, plate comme une morue (je parle du poisson là, pas de mon boulot), un nez disproportionné. Sans lui, j'aurais pu être jolie avec mes grands yeux noirs et des traits de visage délicats, une bouche bien faite. Mais avec ce tarin comme une péninsule... Je ne me souviens plus qui disait ça. C'était dans la littérature, mais il y a tellement longtemps que je ne lis plus ! J'ai rêvé de chirurgie esthétique. Ce fut le rêve de ma vie, sans compter les autres dont je ne vous parlerai pas. Si j'avais été jolie, cela aurait-il changé le cours de mon existence ? Pas si sûr. J'ai connu des putes belles comme une nuit sous les étoiles. Ce n'est pas ce qui a permis aux hommes d'avoir des égards pour elles, au contraire... En plus, pour arranger le tout, jamais je n'ai pu attraper ce fichu accent parisien. J'ai gardé le mien, celui de mes quinze ans, et il n'est pas né celui qui me fera en changer ! C'est la seule chose qu'on ne peut pas me piquer, mon accent du Midi et l'éducation verbale de ma mère, avec les « s'il vous plaît, merci, je vous en prie, excusez-moi ». Vous croyez que parce qu'on est pute, qu'on arpente le trottoir à longueur de nuit, on ne peut pas avoir gardé un brin d'éducation ? Ma mère me conseillait toujours de fermer ma bouche. Elle avait raison, je ferais bien de fermer ma bouche, et je la ferme. Si on me demande qui a cassé le lampadaire, je dirai que ce sont des jeunes. C'est tout. Ce mensonge, en se glissant hors de mes lèvres, aura un goût de bile. Mais une pute, elle a tout intérêt à se taire. Côté flics, côté mac, côté journaliers. Pour en revenir au lampadaire, ça me rend dingue ce coin d'obscurité. Des ombres se fauflent, pernicieuses. Je les vois. Il paraît que c'est la brume qui monte de la Seine, mais moi je vous dis que ce sont des fantômes de maquereaux assassinés revenus pour se venger.

Ce n'est pas que je sois trouillarde, mais je préfère la lumière. Sans compter qu'avec tout ce qu'on lit dans les journaux... Et je ne vous parle pas du terrorisme ! Tenez, pas plus tard qu'il y a trois jours, on a trouvé une gamine de quatorze ans dans une allée du square du Vert-Galant. Son assassin, après l'avoir poussée sur un coin de muret, l'a étranglée et a eu la délicatesse de mettre une fleur blanche sur son ventre. Morte sur le coup, disent les médias. Sur le coup de quoi ? La chute ou la strangulation ? Ils ne le disent pas. Pour le moment, ils ne révèlent pas non plus si elle a été violée ou pas, mais quand même, ça me met les jetons. Les copines me disent « te biles pas, tu ne risques rien, t'es trop vieille ma poule ». Une vieille poule. Voilà ce que je suis. Une vieille poule de cinquante-cinq balais, bonne pour la casse. Une poule qui ne pond pas des œufs. Je suis stérile suite à un avortement clandestin. Et pourtant Madame Simone Veil les avait autorisés, les avortements... Elle est belle cette femme. Elle est intemporelle comme une madone du Moyen Age. C'est la madone des femmes. Mais quand tu n'as pas la sécu – à l'époque la CMU n'existait pas — quand tu tombes sur un toubib contre l'avortement qui te traite de meurtrière, des infirmières qui te regardent comme une pestiférée, tu n'as pas beaucoup de chance. On te fait poireauter jusqu'à ce que ce soit trop tard. Alors tu vas en Hollande ou tu le gardes, ou tu trouves une « faiseuse d'anges » comme on disait dans le temps. Figurez-vous qu'il y en a encore. Mais, le plus souvent, on faisait ça entre copines. Finalement, ce n'était pas plus mal. Je ne voulais pas être mère, ça tombait bien. C'est ce que je me dis pour oublier que j'aurais voulu fonder une famille à une époque si lointaine qu'elle me semble faire partie d'une autre vie. Le trottoir, je ne l'ai pas choisi. Je l'ai mangé à coups de poings et je m'y suis cassé les dents. Bon, le lampadaire. Je ne sais pas pourquoi

j'angoisse. C'est ce type. Mon client quotidien. Depuis une semaine, il vient tous les jours, y compris le dimanche. Pour quoi faire ? Vous allez rire. Que vient faire un client chez nous ? Eh bé le mien, il vient parler. Croyez-le ou pas, ça me colle une frousse bleue. Ponctuel, le type. C'est son heure, vingt-deux heures quarante-cinq. Que j'aimerais qu'un client normal se pointe ! Un normal, qui veut baiser, quoi. J'ai le ventre à l'envers et des nausées.

Il commence à pleuvoir. Des voitures passent à vive allure, ce n'est pas la limitation de vitesse qui les gêne, ni notre présence. Nous faisons partie du décor et les flaques d'eau sont pour notre pomme. Vingt-deux heures quarante-cinq, pas une minute de plus, pas une de moins, je le vois arriver dans la pénombre. Merde ! Et Marcel, cette andouille qui ne comprend rien aux femmes ! Il pourrait se plaindre à la mairie ou chez les flics ! C'est la meilleure, tiens ! J'aurai tout imaginé comme fantaisie ! Je voudrais que le mac du coin, le mien, le nôtre, aille chez les poulets demander qu'on répare le lampadaire qui éclaire ses putes. Marcel, finalement, nous nous y sommes faites. Cela fait plus de quinze ans que l'on bosse pour lui. Il nous a rachetées avec l'argent de l'assurance lorsque son épicerie a brûlé. Il faut croire que nous ne devons pas valoir grand-chose pour que notre ancien mac nous libère pour si peu. Eh bien oui, mesdames, il n'y a pas que dans les PME que l'invalidité des employées pose problème ! Marcel, c'est un vieux, lui-aussi. Soixante-dix balais ! Il a du respect. Oui, oui. Pas de Roumaines, pas d'Africaines, il travaille pour la France. « Restons français, dit-il. Faisons travailler notre pays. » Il loge des Africaines auxquelles il fait payer très cher une chambre pourrie et vote au Front national. Je me demande bien ce qui motive son choix. Moins raciste que lui, il n'y a pas. En fait, il préfère son business personnel. Pas de réseaux, pas de chef au-dessus de lui. Il ne

prend que des vieilles putes bonnes à recycler comme les bouteilles d'eau. Cool. Tu parles ! Qui voudrait de nous à présent chez les macs modernes ? Quatre, nous sommes quatre, nous avons toutes passé la cinquantaine. Des putes décomposées, pas chères. Avec nous, il arrondit ses fins de mois et sa petite retraite d'épicier. Marcel, il n'est pas violent. De temps en temps, l'une d'entre nous se prend une baffe, pour la forme, mais c'est parfois pire chez certains gens mariés, petit peuple ou bourgeois et même dans la Haute. J'en ai rencontré une de ces victimes silencieuses et nous sommes devenues amies, alors, je sais de quoi je parle. Donc, nous ne sommes pas plus malheureuses que les mémères obligées de vivre avec un gros salaud qui les cogne et qui restent avec lui parce qu'elles ont des mômes et rien pour les faire croûter. En plus, du haut de ses soixante-dix balais, il ne fait pas le poids, le Marcel, c'est un gringalet et on reste avec lui parce qu'on n'a personne d'autre. Moi je n'ai pas choisi ce métier, je suis tombée dedans par amour il y a presque quarante ans. Comme les autres femmes, celles qui sont mariées. Comme Obélix dans la potion magique. Pas magique du tout celle-ci ! Et je m'y suis cassé les dents. Je vous l'ai déjà dit, me semble-t-il, non ? Enfin, faut bien bosser, n'est-ce pas ? Marcel, il n'est pas chien. Il paye bien ; réglo, le bonhomme, protecteur, tout ça... Logées, nourries... Ça fait familial. Mais pour la clientèle, tu parles de riches héritiers ! Les passes de vieilles, ça ne va pas chercher bien loin. C'est pour les fauchés. On fait dans l'humanitaire...

Toutes ces pensées se bousculent en un éclair dans mon esprit tandis que le cinglé s'approche, visage impassible. Petit, blondinet, yeux bleus candides avec d'énormes lunettes, maigre comme un coucou... Costard vert bouteille impeccable et cravate rouge, des godasses des années cinquante, bien

cirées, avec le bout pointu. On le croirait sorti d'un vieux film. Pourtant, il doit friser la cinquantaine. Je suis prête à parier qu'il habite chez sa mère. A tous les coups, ce costard c'est celui que portait son père à son mariage. Il ne m'adresse pas la parole dans la rue, s'arrête seulement devant moi et me regarde droit dans les yeux. C'est un rituel immuable. Son regard me glace. On dirait deux icebergs flottant sur l'océan Arctique.

Nous montons les escaliers de l'hôtel qui nous sert de refuge et de logis. « Home, sweet home ». Coquet, l'hôtel, il n'y a pas de punaises dans les lits et l'eau coule au robinet. Pour le reste, il ne faut être trop regardant. On y rencontre des touristes égarés qui s'enfuient en courant à peine arrivés, et des familles d'émigrés clandestins qui vivent à plusieurs dans une chambre pour un prix exorbitant. Notez que c'est bien organisé : les familles sont au second étage, nous au premier. Il nous arrive de garder les enfants et de les conduire au parc le mercredi après-midi... Quand je vous dis que c'est familial ! Donc, je passe devant lui, je suis persuadée qu'il ne regarde même pas mes fesses qui tombent. Et je gage qu'il n'est pas homosexuel. En fait, il n'est rien, ni un mammifère, ni un poisson, ni un reptile. Avec ses couleurs chatoyantes, il serait plutôt... un insecte. Voilà, un insecte. C'est le terme que je cherchais depuis des jours. Je pourrais l'entendre crisser comme les cigales chez moi. Une cigale, c'est une cigale ! Un de ces jours, il va me pousser la chansonnette. Toutes ces pensées en quelques secondes, le temps d'arriver à la chambre. Au passage, je fais un signe à Valérie la sœur de Marcel, la gérante de l'hôtel. Elle sait. Elle n'est pas tranquille elle non plus.

J'introduis ma clé dans la serrure. Ce geste répété tant de fois me semble incongru dans le contexte actuel. Je referme derrière moi. Pas de verrouillage de porte, c'est interdit.

— Fermez la porte s'il vous plaît. A clé.

Sa voix de crécelle me fait l'effet d'un objet grattant sur une vitre et me rappelle la craie sur le tableau noir de l'école. Voilà qui devrait me rassurer, c'est peut-être un ancien prof. D'autant plus qu'il me vouvoie. Le vouvoiement, c'est une marque d'éducation et de respect.

Je tente l'impossible pour ne pas me trouver cloîtrée comme une nonne dans un monastère. Les portes fermées me donnent des angoisses.

Timidement, je me défends.

— C'est interdit. Le patron ne veut pas.

Le bruit de craie recommence.

— C'est moi qui paye, alors veuillez fermer la porte.

Il m'arrache la clé des mains et nous enferme. C'est la première fois qu'il réclame de l'intimité. J'ai la trouille.

Je me déshabille lentement et me retrouve complètement à poil sous le regard inexpressif de ses yeux vides. Il a l'air de s'en foutre de mes seins flasques et des veines sur mes jambes qui ressemblent à des tuyaux. J'ai gardé mes bas de contention, ça ne l'indispose pas. Allongée sur le lit, j'ai froid, et pourtant Annette nous bichonne, la chambre est chauffée.

Assis dans un fauteuil, droit comme un « i », il me demande pour la énième fois d'où je viens, comment j'en suis arrivée là. Au début, j'ai cru que c'était un journaliste. Ensuite, je n'ai plus rien cru. Il pourrait se mettre à l'aise, poser sa veste, s'affaler dans le fauteuil, non, non, rien de tout ça. Pas un bouton déboutonné.

— Racontez-moi votre dernier client. C'était bien ?

Bien ? Tu parles si c'était bien ! Le pied, tiens ! Toujours la même chose. Il me demande s'il me prend par derrière, si je le suce, et plein d'autres horreurs que je fais mais dont je ne

parle jamais. J'ai horreur d'en parler, ça me salit la bouche. Lui, il reste de marbre, on dirait que ça ne l'intéresse pas. Ou alors, il cherche des idées pour le faire avec sa copine. Je lui conseillerais bien de lire le Kâma-Sûtra mais je ne pense pas qu'il apprécie.

— Habillez-vous.

Je me dépêche de remettre mes fringues. J'ai honte de ma nudité. Alors, ça ! Il faut le faire.

C'est un psy ! Voilà, un psy ! Il psychanalyse les putes gratos. Il se dit qu'ici, au moins, il y a de la matière, de la vraie.

Enfin, gratos, façon de parler car c'est lui qui paye, et il paye bien. Deux cents euros qu'il me glisse dans la main. Tu parles que Marcel apprécie. « En plus, t'as même pas à ouvrir les cuisses », me dit ce poète né. Cent cinquante euros pour Marcel, cinquante euros pour moi. La classe. Il faut dire que Marcel a la pétoche. Il préfère partager, on ne sait jamais qui pourrait être ce type. Marcel, il a le sens du partage, un sens bien à lui, inné.

Ma cigale s'en va sans un au-revoir, un peu moins droite qu'en rentrant comme si elle portait ma vie sur ses maigres épaules. Mais je sais qu'elle sera encore là demain droite comme un « i ». Qu'a-t-elle fait de ma vie entre temps ? Mystère. La vie d'Arlette a-t-elle une quelconque valeur aux yeux du monde ?

2

Violette Barbieri

Un petit nid douillet ce studio près du parc Georges Brassens. Cher aussi. Minuscule. Un coin cuisine pour lilliputien, un coin bureau, un coin dodo. Violette l'a aménagé elle-même à

part la cuisine intégrée faisant partie de la location. Pas besoin de tonnes de meubles. Un bureau, quelques étagères, un fauteuil, un canapé transformable. Des murs vieux rose pâle et vert amande. Des couleurs tendres propices aux rêves. Comme décoration, ses dessins et peintures. Cela fait deux ans qu'elle est inscrite à l'Institut supérieur des Arts appliqués cycle « architecture intérieure » où elle *cartonne* et se classe parmi les meilleurs. « Un avenir tout tracé » aux dires de ses professeurs. Mais quand elle a encaissé les aides de l'État, elle n'a plus rien pour manger, ni pour payer son loyer, et moins encore pour les transports. Après six mois de ce régime, elle avait perdu quelques kilos, reçu l'huissier qui l'a menacée d'expulsion. La vie à Paris, monotone, triste, solitaire, sans aucune sortie, ni diurne ni nocturne. Évidemment, hors de question de demander de l'argent à ses parents. Ils ont déjà payé l'école, pas question d'en redemander, et surtout pas de se planter. L'ordinateur ronronne doucement. Son devoir est terminé, il est près de six heures du matin. Le soleil va se lever et éclairer le parc Georges Brassens. Le ciel rosit du côté de l'est. On dirait qu'il va faire beau. En fermant les yeux, elle pourrait voir la mer. Ironie du sort, moquerie de la vie. Violette, la Sétoise, habite à Paris près du parc Georges Brassens. La ressemblance s'arrête là. Elle ouvre les rideaux, puis la fenêtre. Une bouffée d'air froid et malodorant pénètre dans son nid. Elle cherche l'odeur de l'iode, le parfum de Sète et soupire. Comment a-t-il fait Georges pour survivre ici ? Les copains d'abord. C'était ça son secret ? Pauvre, mais tellement de copains ! Au lieu d'aller à l'école elle aurait mieux fait de s'installer à Montmartre pour peindre et dessiner. Ce ne serait pas le Pérou, mais au moins elle ne ferait pas semblant. C'est ça, son problème. Sauver les apparences. Pour que sa mère puisse dire à Sète en vendant ses tielles « Ma fille ? Elle est dans une grande école parisienne ». Ça fait bien,

mais les clientes haussent les épaules. Une fille de pêcheur, ça restera toujours une fille de pêcheur, même si papa Barbieri n'est pas à proprement parler un *pauvre pêcheur*. Bref, il paraît qu'elle a de la chance aux yeux des Parisiens ! Un appartement près du parc ! Avec un peu d'imagination, elle pourrait apercevoir quelques joggeurs matinaux du samedi dans l'allée qui conduit au bassin, les voir passer devant la statue de Georges sans un regard pour lui. Elle ferme la fenêtre. La fraîcheur est rentrée. Un peu de chaleur lui fera du bien. Elle allume le radiateur. La machine à café clignote et le liquide noir comme de l'ébène répand dans le studio son arôme *robusta* revigorant. Une cuillère pourrait tenir dedans. Le besoin de caféine tourne à l'obsession. Premier rendez-vous à dix heures. Sous la douche brûlante, le gel crème à la vanille complète l'odeur de gâteau. Puis, une crème au lait d'ânesse bio pour adoucir la peau. Ce savon, c'est son amie qui le lui envoie du Larzac où elle élève des ânesses et manifeste avec la confédération paysanne. Des fois, quand son moral dégringole en dessous de zéro, elle se dit qu'elle aurait mieux fait d'élever des chèvres, faire du fromage et aller jeter des tonnes de crottin devant la préfecture de l'Hérault. « Ne réfléchis pas, ma fille, continue tes ablutions. » Un bon shampoing et un séchage à la va-vite pour donner l'idée d'une échappée de lit. Mais tout est impeccablement programmé. Même la sortie de bain en soie de Chine. Une cascade de fleurs de cerisiers descend le long du tissu moiré. Un peu d'encens, à peine, juste une légère fragrance à la vanille. Vite, changer les draps. Elle fourre ses draps ordinaires en coton dans le coffre de la salle de bain, met des draps de soie. Les noirs. Avec le rose des murs le mariage est parfait. Ensuite, le maquillage. Léger, discret. Deux tasses en porcelaine de Limoges sur un plateau en nacre qui lui a coûté les yeux de la tête... ainsi que tout le reste. Plus rien ne ressemble au petit studio d'étudiante assidue.

L'ordinateur est fermé. Un peu d'appréhension quand même. Aujourd'hui elle reçoit un *nouveau*, mais un nouveau pas comme les autres. Il n'a pas été recommandé par Victoria, la directrice de la galerie d'art contemporain *Message en ligne* où elle fait des extras lors des vernissages. La dame n'est pas n'importe qui. C'est elle qui lui a trouvé ce job pour arrondir ses fins de mois. Arrondir n'est pas le mot, ou alors c'est arrondi comme le ventre d'une femme enceinte. Son banquier est ravi, le propriétaire aussi, et ses parents croient qu'elle bosse dans un fast-food près de la tour Eiffel. Elle peut leur raconter n'importe quoi — ils ne sont jamais venus à Paris — un fast-food près de la tour Eiffel, le nec plus ultra, elle est payée comme une princesse. Tu parles ! Ils croient tout. Ils la croient. Débrouillarde la fille, comme son père. Pourvu qu'aucune de ses copines de Sète n'émette jamais l'idée de venir lui rendre visite ! Donc, ce petit nouveau ne vient pas de la part de Victoria, elle a fait sa connaissance sur un site de rencontres un peu spécial, sur un internet encore plus spécial.

Neuf heures quarante-cinq. Comme un soupçon d'angoisse. Normal. Un nouveau.

Dix heures. On sonne. Ponctuel. Un réglo. Elle attache son déshabillé. Cela ne se fait pas d'aguicher dès l'entrée. Il est toujours possible qu'elle ne lui plaise pas.

Elle ouvre la porte. Charmant. Un brun, taille moyenne, bien fait, des yeux noirs comme le café qu'elle va lui servir. Habillé décontracté. Il ne faut pas avoir de préjugés, les hommes d'affaires ne portent pas de costard le week-end. Séduite. Mais il ne faut pas s'attacher aux clients. Surtout pas. Celui-là, elle sait qu'elle pourrait en tomber amoureuse. Mais des aventures comme dans *Pretty woman* il ne faut pas en rêver. Cela n'existe pas.

— Entrez, excusez-moi, je n'ai pas eu le temps de m'habiller.

Toujours le même scénario et cette phrase idiote qui le fait sourire.

— Vous êtes très belle.

Elle est persuadée d'avoir rougi.

— Un café ?

— Un thé, plutôt. Vous avez ça ?

Bien sûr qu'elle en a ! Elle sort le service marocain qu'elle a acheté à Fez il y a deux ans, fière de s'en servir pour une fois. Rares sont les hommes qui réclament du thé.

— A la menthe ?

— Va pour la menthe. Vous vous y connaissez en thé ?

— Ma foi...

Il sourit. Encore.

La bouilloire siffle. Brassens chante discrètement « un p'tit coin de parapluie ».

— Vous aimez Brassens ?

— C'est mon compatriote, croit-elle bon de rajouter.

— Je me disais, avec votre accent, vous n'êtes pas parisienne, fait-il remarquer d'un ton moqueur.

— Ça se voit tant que ça ?

Il rit. Elle se vexe. Une envie de le gifler la démange. Cela doit se voir sur son visage.

— Je vous taquine, dit-il en souriant.

Puis, il redevient sérieux. Une ombre passe devant ses yeux.

— Puis-je vous demander un service ?

Ho, qu'elle n'aime pas ça !

— ...

— Auriez-vous un Doliprane ?

Pour le coup, c'est elle qui a envie de rire. Il va lui servir le coup de la migraine comme une femme qui n'a pas envie de faire le devoir conjugal et n'ose pas le dire à son macho de mari.

— Je dois avoir ça dans ma pharmacie. Je vais vous en chercher un.

Dans la salle de bain, elle se regarde dans la glace. Qu'est-ce qui cloche ce matin ? Elle ne le sent pas, ce type. Trop gentil. Le coup du Doliprane, énorme. Victoria lui a dit de se méfier car un train de vie comme le sien ne peut que susciter des interrogations et des jalousies. D'ici que le fisc lui ait envoyé un inspecteur ! Sur le blog Internet, il s'était présenté comme un dirigeant de PME à la recherche d'une compagne pour les cocktails mondains. Rien d'anormal. Elle devait être jolie, cultivée. C'est son côté artiste qui l'a séduit parmi des dizaines et des dizaines d'autres filles plus attirantes. Aujourd'hui, il est là pour la tester. C'est un peu comme passer un examen, à part qu'il finit inévitablement dans le lit. Elle n'est pas stupide. Il doit en tester plusieurs des nanas comme elle avant de faire son choix. N'aurait-elle pas mieux fait se contenter des hommes envoyés par Victoria au lieu de travailler en free-lance ? Mais peut-être, aujourd'hui, a-t-il seulement la migraine ?

Il l'attend sagement devant son petit verre fumant. Il s'est servi le thé. Pas très raffiné tout ça.

— Je me suis servi et je vous ai servie, dit-il gentiment.

Finalement, pas si mufle qu'elle l'avait imaginé, bien qu'il bouscule tous les codes de la bienséance. Pourquoi a-t-elle l'impression de l'avoir déjà vu quelque part ? Des hommes comme lui il doit y en avoir des tas dans Paris. Quelle importance ?

Plus un mot. Ils sirotent le thé à la menthe.

— Vous connaissez le thé touareg et ses rites ?

Bien sûr qu'elle connaît ! Pour qui se prend-il ? C'est à son tour de sourire.

— Attendez ! lui dit-elle. Je n'ai pas de cornes de gazelle pour grignoter avec, mais j'ai mieux.

Elle pose triomphalement sur la table une boîte de Zézette de Sète. Une jolie boîte décorée d'un paysage marin.

— Ça, c'est de chez moi. C'est à l'anis.

La conversation s'éternise. Il veut tout savoir. Si ça continue, elle va lui taper son CV, ça ira plus vite, et une lettre de motivation. Est-ce cette conversation insipide qui la met si mal à l'aise ? Ça gargouille dans sa tête comme dans un estomac vide.

— Vous aimez les Zézettes ? lui demande-t-elle en éclatant d'un rire nerveux devant la bêtise de sa question. C'est à l'anis, comme le pastaga.

Elle s'engouffre sans vergogne ses gâteaux préférés.

Mon Dieu ! Qu'est-ce qui lui prend ? Sa vision est floue, sa bouche pâteuse. En face d'elle, l'autre sourit toujours. Qu'est-ce qu'il a mis dans son verre de thé ?

— Chassez le naturel, il revient au galop. Il suffit de pas grand-chose, dit-il d'un ton acerbe.

Elle a envie de crier. Appeler les voisins. Mais c'est si bien insonorisé que personne ne l'entendra. D'autant plus qu'aucun son ne sort de sa gorge. Tout juste une plainte, le murmure d'un oiseau à l'agonie. Elle n'a le temps de rien. Il lui administre une paire de gifles magistrale et la pousse sur le lit.

— J'aime les draps de soie. N'as-tu pas honte de te vautrer dans de la soie alors que les autres putes comme toi arpentent les rues et les chemins ? Pour qui te prends-tu ? Tu ne viens pas de la Haute pourtant !

Autre paire de gifles. Son cou est douloureux. Il a dû lui claquer une vertèbre. Son petit déshabillé ne survit pas à la

déchirure, arraché comme le papier d'emballage d'un cadeau de Noël entre les mains d'un enfant impatient. Son beau visage d'homme chic a pris les traits d'un oiseau de proie. Elle ne lui voit plus de grands yeux noirs de velours mais les yeux ronds du vautour devant un lapin. Comment peut-on passer de la beauté parfaite à une laideur édifiante ?

Il arrache son propre pantalon, sans quitter ses chaussures et se jette sur elle.

— Tu as un beau cul et des seins de madone. Comment ose-t-on gâcher un si beau corps ? Suce-moi.

Oh non ! Ce n'est pas qu'elle déteste ça. D'habitude, cela fait partie des petites gâteries qu'elle offre à ses clients. C'est comme une glace à la vanille, lentement elle lèche, et l'autre ne s' imagine jamais qu'elle pense à un cornet Suprême. Mais là, non. Il pue. Sous le beau vernis se cache la crasse. Combien de femmes a-t-il violées sans se laver ? Elle ne peut pas, il l'oblige. Elle vomit sur son ventre les zézettes de Sète mélangées au café du matin et au thé, puis c'est le trou noir, le vide intersidéral.

3

Palais de justice, bureau du juge Arnaud

Au tribunal, il règne une atmosphère surréaliste. D'abord l'arrivée de Salah Abdeslam il y a trois jours qui a donné à l'île de la Cité des allures de déclaration de guerre. Une actualité brûlante qui n'a pas empêché le train-train : les scandales. On ne sait toujours pas pour quelle raison le juge Bastard a ordonné les écoutes de l'Elysée, directement dans les appartements privés du président. Ça, il fallait oser ! La presse s'est emparée

de l'affaire, la presse française et internationale. Les partis s'accusent mutuellement. C'est le grand déballage de l'année. Pendant ce temps, au « 36 quai des Orfèvres », les affaires qui ont mis à mal la notoriété de l'institution judiciaire la plus connue de France, continuent de laisser des traces et des gens meurtris.

Le juge Arnaud, lui, a d'autres préoccupations. Edmond Arnaud est un grand sentimental et les femmes le mènent par le bout du nez avec une telle facilité que, Maryse Alabeda, sa greffière, le plaint sincèrement. Il ressort toujours décomposé de ses aventures amoureuses, disséqué par le scalpel de l'amour. Ce matin, il a encore été largué par une de ses conquêtes. Maryse lui donnerait bien des conseils mais on ne peut pas dire qu'elle soit plus douée que lui sur ce registre. Alors elle se contente de le consoler sans s'impliquer. Il déverse sur elle toute son amertume à propos des femmes. Peut-être pense-t-il qu'elle est asexuée ? Il la prend à parti et elle acquiesce « oui, Monsieur le juge, les femmes sont toutes des garces ». Qu'est-ce qu'il ne faut pas dire comme stupidités quand on bosse ! Bon, ce matin, il est déjà de mauvaise humeur, triste à pleurer, on croirait un ado, d'autant plus qu'il n'est pas bien vieux et fait plus jeune que son âge. Alors Maryse le bichonne. Il lui rappelle son fils à quinze ans. Par contre, n'allez pas croire qu'il mène ses enquêtes comme ses aventures sentimentales. Quand il est juge, il est juge. Point. Il est le plus fort aux yeux de sa greffière.

Il a les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Monsieur le juge, sauf votre respect, vous avez votre col de chemise de travers.

Le juge tripote son col, tire dessus comme s'il était responsable de tous ses maux et bougonne :

— Je ne sais pas faire le nœud de cravate.

C'est la énième fois que Maryse lui montre comment nouer cette horreur qu'il a autour du cou. On ne peut pas dire

qu'il déborde de bon goût. Une espèce de longue langue de caméléon à rayures qui doit dater des années 50. Il a dû l'acheter aux Puces ou se la faire offrir par une vieille tata pleine de sollicitude. Dommage, se dit Maryse. Il est beau garçon pourtant. Un mètre quatre-vingts de muscle, un beau visage aux traits un peu trop anguleux au goût de sa greffière, mais de grands yeux bleus candides et une bouche charnue sur laquelle elle aurait bien posé un baiser quarante ans auparavant. Ceinture noire de judo, monsieur le juge, et l'air fragile. Comme quoi les apparences sont trompeuses.

Le téléphone sonne.

— Vous devriez changer de cravate, lui dit-elle en se précipitant sur l'objet bruyant.

Puis elle rajoute :

— Monsieur le juge, c'est le commandant Lebosc au sujet de l'affaire de la gamine. La garde à vue du suspect principal est terminée. Il voudrait vous le refiler.

Le juge soupire en tapotant d'énervement les dossiers sur son bureau. Il se lève, se rassoit, ouvre ses tiroirs. C'est toujours la même chose quand Lebosc appelle. On croirait que le juge est assis sur un coussin d'oursins. Il ne tient pas en place. Chaque fois, Maryse a envie de lui crier dessus et de l'envoyer au coin. Il a l'air d'un gosse qui s'ennuie en classe.

— A quinze heures cet après-midi. Je voudrais qu'on fasse une reconstitution. Cette affaire ne me semble pas aussi simple que Lebosc veut bien le croire.

— Bon, mais il va gueuler.

— Il gueulera. Sait-il faire autre chose de toute façon ?

Ces deux-là ne s'aiment guère. Lebosc est un vieux de la vieille à deux ans de la retraite, et le jeune juge l'énervé. « Un petit morveux, si on lui presse le nez, il sort du lait. » Maryse l'a entendu proférer ce lieu commun plusieurs fois. Pas uniquement

pour le juge. Pour tous ceux qui ont plus de vingt ans de moins que lui, commissaires, magistrats, députés... Elle ne l'aime pas beaucoup Lebosc, c'est un violent. Un crétin imbu de lui-même. Mais c'est un grand flic. Un flic propre que la colère ne quitte plus depuis qu'il se demande en qui il peut encore avoir confiance. Madame Alabeda est philosophe. Maryse la greffière a la sagesse de ses presque soixante ans et attend sereinement la fin de sa carrière. Elle ira habiter près de son fils et s'occupera de ses petits-enfants à Aix-en-Provence. Ras le bol de Paris. Marre de la capitale. Elle mettra des joggings à la place de ses sempiternels tailleurs de grande classe et ses chemisiers impeccablement repassés. Elle jettera les souliers à talons et les bas chics à la poubelle pour mettre des chaussettes et des tennis. Cependant, elle n'a pas envie d'abandonner son petit juge pour le moment. C'est trop tôt pour le laisser seul dans la jungle son Mowgli !

Téléphone...

— Envoyez-le paître. Dans les prés de Normandie. Pour une vache, c'est l'endroit rêvé.

— Monsieur le juge ! s'indigne Maryse en décrochant.

Puis elle lâche un juron, elle qui ne peut jamais être prise en flagrant délit de dégradation de la langue française.

— Madame Alabeda !

— Monsieur le juge... C'est Lebosc. On a trouvé une autre victime ce matin.

— On y va, soupire le juge. Je vous laisse conduire. Je n'ai pas dormi de la nuit.

Maryse s'en doutait.

— Que vous a-t-il dit de plus ?

— D'après ce que j'ai compris, il ne s'agit pas d'une gamine cette fois-ci. Enfin, si on peut dire. Vingt ans. Par contre, celle-ci a été égorgée, éviscérée et sûrement violée. Avec la

même rose blanche que celle de Justine, mais dans le ventre, pas dessus. On l'a trouvée chez elle. Les voisins...

— Pourquoi m'appelle-t-il ? Il n'a pas pu joindre le procureur ?

— Ben... si, au téléphone. C'est lui qui a demandé votre présence. Il dit que... vu que c'est le même mode opératoire que pour la fillette, vous êtes déjà sur le coup...

Didier Arnaud a repris du poil de la bête. Oubliés ses déboires amoureux ! Se tapotant la tempe avec l'index il déclare :

— On marche sur la tête ici !

4

Il leur a fallu plus de trois-quarts d'heures pour rejoindre Lebosc. Celui-ci fulmine dégoulinant de mauvaise foi.

— Vous voilà. Pas trop tôt. Nous allons partir.

— Je vous dispense de vos commentaires insolents. Moi je n'ai pas de gyrophare et je ne prends pas les sens interdits. Qu'avons-nous ?

Lebosc se dit qu'il aurait pu prendre sa moto, mais comme il a toujours madame Alabeda avec lui, pas facile, la moto. L'idée de la greffière sur la moto du juge fait sourire Lebosc. Ça lui fait du bien de temps en temps de se faire des films à la Louis de Funès, avec des personnalités comme acteurs. Cependant, pour oublier l'actualité, c'est plus que des films comiques qu'il lui faudrait.

Ils pénètrent dans un appartement luxueux. Visiblement, toute cette agitation n'est pas du goût de tous les locataires. Certains râlent en pensant à la mauvaise pub qui va en découler. Les amis qui ne voudront plus venir leur rendre visite, les femmes qui ne s'aventureront plus dans le quartier sans mourir

de peur. Un secteur si tranquille ! Celui qui a trouvé la jeune fille gît prostré sur une marche d'escalier, prêt à défaillir, autant de fatigue qu'en raison de l'horreur du spectacle qui s'est offert à ses yeux en poussant la porte. Personne n'est prêt à affronter une telle abomination. Même si on a l'habitude de le voir à la télé, c'est autre chose de se trouver piégé dans un tel décor. Personne n'a songé à le faire boire. Maryse demande un verre d'eau et le lui tend. « Voulez-vous un sucre ? ». Son regard absent en dit long sur son état d'esprit. Après les questions pas très délicates de la police, après s'être demandé s'il allait être accusé de meurtre, on l'a laissé tomber comme une serpillière avec l'eau sale, le seau et ses visions apocalyptiques. Il attend. Maryse aperçoit une femme policière et lui demande de s'occuper du jeune homme. Un sourire, un mot gentil, c'est ce qu'il attendait pour se mettre à pleurer comme un enfant.

— Pourtant, c'est tranquille ici, dans cette rue. C'est peut-être la proximité du parc.

— Le parc Montsouris n'a pas la réputation d'être un bouge où on assassine à tour de bras. Il est plein de touristes, de familles avec des enfants, ce sont les vacances scolaires. Il n'y a pas de prostituées qui s'y baladent la nuit.

— Madame Alabeda ! Vous pouvez venir ?

— Désolée, le juge a besoin de moi. Dès qu'il vous aura interrogé, vous pourrez rentrer chez vous.

De ça, elle n'en est pas certaine. Avec Lebosc, il risque de se retrouver au quai des Orfèvres plus vite que prévu pour un interrogatoire en bonne et due forme. Après tout, c'est le principal témoin, il a peut-être des accointances avec la victime. Elle devait le connaître, impossible autrement, ainsi que tous les résidents. Obligée de l'abandonner à son sort, elle lui donne quelques petites tapes de réconfort sur l'épaule. C'est tout ce qu'elle peut faire pour lui. Le juge s'impatiente.

— Madame Alabeda ?

Pourquoi le juge Arnaud ne peut-il pas se passer de sa greffière ? C'est une question que beaucoup se posent au Palais. D'habitude, le greffier reste au bureau et ne se balade pas en tenant la main de son juge. Pourtant Maryse est de corvée à chaque crime demandant la présence du juge et cela fait rire tout le Palais. Elle s'en moque. Elle pense que ça le rassure de l'avoir auprès de lui comme une mère. Pourtant, elle se passerait bien de cette cérémonie macabre. Les victimes hantent ses nuits plus que les assassins. Elle se réveille souvent eu sueur, terrorisée, avec l'impression que quelqu'un se balade dans son appartement. Ses rêves ne sont plus que d'horribles cauchemars et le jour ne lui laisse aucun répit. Les visages monstrueux de ses nuits s'affichent devant elle comme des posters à tout moment de la journée. Du sang, toujours du sang et cela persiste bien après que les enquêtes soient bouclées au-delà d'un temps raisonnable. Tant et si bien qu'elle est obligée de voir un psy pour continuer à travailler au palais. Poser les yeux sur le lit où gît la jeune fille, tenter de regarder en biais, de survoler le corps, essayer de ne pas voir son ventre ouvert comme une tomate trop mûre. Son visage est tuméfié, des bleus orment ses bras. La belle rose blanche à peine entrouverte, presque encore en bouton, baigne dans le sang. Elle fut blanche, évidemment, maintenant elle a rougi comme si elle avait honte de se trouver là.

— On l'a battue à mort, dit froidement le légiste d'une voix atone. Regardez ses poignets. Des traces de cordes ou autre chose. Je vous dirai ça après l'autopsie. Violée, c'est évident, vu les hématomes entre ses cuisses, avec des protections, gants et préservatifs. Il n'y a pas de sperme. Peut-être le type n'a-t-il pas éjaculé ? Ça arrive avec ce genre d'individu. Aucun plaisir, pas d'éjaculation. La fille : violée, puis

massacrée. Puis il lui a ouvert le ventre. Pourquoi la rose ? Ce n'est pas moi qui vais vous le dire.

Le juge tient une piètre vengeance envers Lebosc.

— Vous pouvez relâcher votre suspect, à présent. A moins qu'il ait des dons d'ubiquité.

— On va attendre de savoir quand elle a été tuée. En plus, ce n'est pas tout à fait le même mode opératoire, grogne le commandant.

Pour rien. Pas la peine d'être un grand flic pour savoir que, pendant les quarante-huit heures de garde à vue du suspect, la jeune femme a rencontré son meurtrier. Sûrement pendant la nuit. C'est à neuf heures du matin que le jeune homme a aperçu la porte entrouverte en allant faire son jogging. Un couple a pu affirmer qu'en rentrant à vingt-trois heures passées la veille au soir la porte était fermée. Aucun bruit ne venait de l'appartement. Pour eux, elle n'était pas chez elle.

— Lebosc et Arnaud, vous restez sur cette affaire bien entendu. Je compte sur vous pour que ce malade ne recommence pas.

Le procureur Paul Sanghier s'adresse à eux sans un mot d'excuse pour son retard d'au moins une heure. Pas un bonjour, pas un serrement de main. Plus personne ne s'en offusque. Il est comme ça, croyant que son charme fou qui fait courir les femmes le dispense de courtoisie envers les hommes.

Le commandant est plus que de méchante humeur. Avec la colère, l'inquiétude s'installe.

— Il faut faire surveiller tous les parcs, dit-il au juge Arnaud. La petite Justine a été trouvée square du Vert-Galant. Ici, c'est le parc Montsouris. Vous voyez le rapport ? S'il frappe encore ce sera dans ou près d'un parc, un square, une place isolée avec de la verdure, un jardin public... Combien dans Paris ? Je vous laisse juge... D'ailleurs, c'est votre métier.

Personne ne rit ni ne sourit, pas même Lebosc de sa propre blague.

Il rajoute :

— Je ne sais pas s'il y a assez de flics dans Paris pour les surveiller tous ainsi que les rues avoisinantes. Avant qu'on les ait répertoriés, il y aura peut-être une nouvelle victime.

— Je vous fais confiance, dit le procureur. Prenez tous les flics que vous voulez, et tenez-moi au courant.

Puis il repart aussi vite qu'il est venu. Un rendez-vous au palais. Tout le monde le connaît son rendez-vous. Il a les yeux bleus, des cheveux noirs frisés coupés courts, un petit tailleur chic acheté sur les champs Elysées. Il se nomme Carine. Madame Carine Giordano, juge aux affaires familiales.

Lebosc et le juge se regardent. Finalement, ils ne se trouvent pas si différents tous les deux.

— Putain le con ! s'exclame le commandant.

— Je ne l'aurais pas dit ainsi, assure le magistrat, mais je partage. Au boulot. Je suis à votre disposition, même en pleine nuit.

L'équipe scientifique a fait son job. On emporte le corps de la jeune femme. Sur son ventre, il ne manque que la rose blanche partie au labo avec les quelques indices susceptibles d'aider. Pas grand-chose : des cheveux longs, ceux de la victime, des feuilles sèches sur le tapis, entrées peut-être par le vent, le jeune homme qui a découvert le corps, allez savoir... Rien d'autre. La scène du crime a été souillée et dehors, avec le monde qui passe toute la journée, aucune chance de découvrir un quelconque embryon d'indice pouvant les conduire au coupable.

— Si ça continue on va bientôt pouvoir faire un bouquet, fait remarquer Lebosc qui, décidément, a un humour très particulier.

Maryse Alabeda se dit que, la nuit prochaine, elle éteindra son téléphone. Ce n'est pas qu'elle va dormir sur ses deux oreilles, les miracles elle n'y croit plus. Mais une certitude l'a gagnée : ça va recommencer encore et encore.

5

Appartement de Jeannine Perrier

Ce que renvoie le miroir de la salle de bain à Jeannine pourrait bien lui démonter le moral pour la journée. « Miroir, gentil miroir »... Elle préfère ne rien demander. Au cas où la magie fonctionnerait, sait-on jamais. Après tout, à soixante-cinq ans, elle n'est pas si vilaine. Depuis qu'Edgar est mort, Jeannine a perdu du poids. Elle qui dit toujours « il vaut mieux une vieille grosse qu'une vieille maigre, à cause des rides », la voilà avec dix kilos en moins. Au coin des yeux, des pattes d'oie ont fait leur apparition. Autour de la bouche, elle les voit les surnois fendiller lentement ses lèvres ! Pas de rides sur les joues, mais elles tombent inexorablement. Près des oreilles, elle voit des plis. Et le cou... Ah, le cou ! C'est le plus vicieux. Ronde ou filiforme, tu n'y coupes pas au cou comme les poules. Les poules de poulailler, s'entend. Elle se tire la langue dans le miroir et fait « cot cot cot »... Puis, elle éclate de rire. C'est encore heureux qu'elle n'ait pas perdu son sens de l'humour. Une vraie gamine de quinze ans.

La vie ne l'a pas épargnée. Pas question finances. Edgar avait une bonne place dans une entreprise de la région marseillaise et il lui a légué non seulement les parts qu'il avait dans l'usine et dont elle ignorait l'existence, mais la villa familiale, celle des vacances, sa pension de réversion, de l'argent placé. Unis pour le meilleur et pour le pire. Pauvre Edgar. La maladie

l'a emporté six mois après la retraite. Non, de l'argent, elle n'en manque pas. Mais toute sa vie elle a dû supporter les frasques de son mari, les maîtresses multiples et même les enfants illégitimes. Oui, Mais... Ils avaient fait le « don au dernier vivant » et ses enfants illégitimes il ne les a jamais reconnus. Alors, un peu d'argent à sa fille unique ainsi que la villa à Palavas les Flots, et elle, Madame Perrier, a vendu la villa familiale et acheté un petit appartement à Paris. Elle est née Parisienne, elle mourra Parisienne. Les musées, le théâtre, les bistrots... Tout ce qui grouille, qui bouge, tout ce qui se paye ou est gratuit. Elle mange la vie mondaine. Et elle va danser. Ah danser ! A l'âge de dix ans elle a gagné un championnat de danse classique. Puis, elle a continué jusqu'à ce qu'elle rencontre Edgar. Finie, la danse. A cette époque, il y avait encore beaucoup de femmes qui restaient au foyer pour élever leurs enfants surtout lorsqu'un seul salaire pouvait faire vivre le ménage. A la mort d'Edgar, elle s'est jetée dans la valse comme un enfant sur un manège. Près de Paris, ce n'est pas ce qui manque les guinguettes pour danser. Une fois par mois, le samedi soir, elle se met sur son tente et un, se maquille, et met ses chaussures à talon. Avec Maryse, son amie, elle va à Champigny-sur-Marne, à la « guinguette du Martin pêcheur », et comme autrefois à la grande époque, elles dansent au son de l'accordéon. Elles ont souvent le même partenaire d'un samedi sur l'autre mais seulement partenaire. Elles n'ont jamais voulu donner leur adresse ni un quelconque rendez-vous en dehors du samedi soir, une fois par mois. Là, les tables sont recouvertes de nappes à carreaux rouges qui lui rappellent la cuisine de sa grand-mère il y a bien longtemps. Pour elle, les carreaux rouges sont comme la madeleine de Proust. Alors, pour un soir seulement, elle se replonge dans les années cinquante quand elle allait en vacances au Puy en Velay et les bals de l'été sous les étoiles. Sa grand-mère était dentellière. Jamais elle

n'oubliera les petits fuseaux, le fil blanc et les mains de sa mamé d'une dextérité approchant de la perfection dont elle n'a pas hérité. « Laissons tomber la madeleine », se dit-elle. Ce midi, elle a décidé d'aller au restaurant et pas pour manger une confiserie. Du temps d'Edgar, le resto c'était pour ses maîtresses. C'est sa vengeance posthume.

Un peu de maquillage, pas trop, pas en plein jour. Elle ne veut surtout pas ressembler à une cougar. C'est très à la mode, mais ce n'est pas pour elle. Une petite laine, il fait froid pour un début du mois de mai, son petit chapeau. Jamais sans chapeau. Certaines collectionnent les chaussures, elle, ce sont les chapeaux.

Avant de se rendre au restaurant, elle va aller faire un petit tour au parc. Elle l'aime bien le parc Georges Brassens, il est si tranquille que ça lui arrive de s'y endormir sur un banc au soleil de l'après-midi. En passant devant la porte de la jeune fille du rez-de-chaussée, elle entend des voix. Elle le sait bien, allez, de quoi elle vit la petite. Aucun jugement. Jeannine n'est pas comme ça. Chacun fait ce qu'il veut, ou ce qu'il peut. Ce qu'elle sait, c'est que la petite a un sacré coup de crayon. Le reste, elle ne veut pas savoir. Chacune vend son sexe à qui elle veut... ou ne veut pas. Chacune vend ce qu'elle a pour survivre. Elle a bien partagé le sexe de son mari avec ses maîtresses, elle ! Était-ce plus reluisant ? Plus moral ? Certaines donnent leur corps par amour, par plaisir. Tant mieux pour elles. Mais si on fait le calcul dans le monde entier, le pourcentage de ces dernières doit être ridicule. Voilà pourquoi elle ne juge pas. Et même, elle envie presque les accros de l'amour. Elle ouvre la porte de l'immeuble qui couine lamentablement. Un immeuble tout neuf, avec des charges exorbitantes et une porte qu'on entend jusque dans les appartements ! C'est raté pour la discrétion. Elle se promet d'appeler le syndic dès le lundi matin.

Lorsqu'elle revient du restaurant après avoir fait une balade digestive dans le parc et une petite sieste au soleil, il est près de seize heures. En passant devant l'appartement de la jeune fille, elle surprend des gémissements. Pas le genre de gémissements qu'on émet en faisant l'amour, non, des gémissements plaintifs. Doit-elle rentrer ? Appeler ? Demander si la petite a besoin d'aide ? En quoi cela la regarde-t-elle ? Pourtant, elle pressent qu'il y a danger. Alors, tant pis si elle viole son intimité.

Du fond de son absence, Violette sent son corps meurtri. Elle n'a pas envie de le réintégrer. Elle flotte au-dessus sans jamais vouloir y retourner. Mais le temps fait son œuvre. Celui de l'oubli est fini. Elle reprend peu à peu conscience. La souffrance se jette sur elle, l'attaque, la terrasse. Son corps se tord comme un bout de plastique jeté au feu. Oh mon Dieu ! Son regard se porte sur le plafond au-dessus d'elle, toujours le même, blanc, immaculé. Il s'y attarde refusant de voir le reste. Elle a mal au dos, au ventre, au visage, au sexe. Elle est un énorme hématome sur lequel quelqu'un appuie d'un doigt vicieux. Elle s'assoie. Sa petite culotte gît à côté d'elle. Son déshabillé en soie ressemble à un chiffon. Elle a des bleus sur tout le corps et surtout... surtout... ça colle entre ses jambes. Du sperme séché. Elle en perçoit l'odeur avant même de le voir. Elle le sent, par le nez, par la peau. L'odeur du sperme et du vomi. Que lui est-il arrivé ? Elle ne se souvient de rien. Sauf qu'elle a reçu un type, et encore, c'est comme dans un rêve. Elle le voit rentrer dans la maison, puis plus rien. Le gouffre noir. Elle se lève. Il faut qu'elle se lave. Vite. Son studio est impeccablement

rangé. Pourtant, elle avait sorti le service à café, ça elle en est certaine. Il a réintégré le placard comme par enchantement. Peut-être ce type n'est-il pas venu ? Peut-être s'agit-il d'un autre ? Qui a rangé le service à café ? Éteint la cafetière ? Qui l'a violée ? De ça, elle en est sûre. La douleur dans son vagin est insupportable. Quel est le monstre qui...

L'eau brûlante de la douche lui arrache la peau. Elle se frotte le sexe avec l'éponge de la cuisine côté grattoir. Curieusement, ce geste lui rappelle une pub à la télé avec un petit hérisson... Son esprit bat la campagne. C'est incroyable ce qu'il peut imaginer dans les pires circonstances !

« Quelle conne ! Quelle conne ! Quelle conne ! », répète-t-elle inlassablement sans même se rendre compte qu'elle gémit. Rouge comme une crevette, écorchée vive, elle enfile son peignoir de bain. Que personne ne sache. Jamais, jamais. Pas les flics, pas ses copines, rien, personne. Elle sait très bien ce qu'on lui dirait. Qu'elle l'a bien cherché. Qu'elle n'avait qu'à trouver un autre job. Dans un fast-food, tiens. Que des appartements moins chers on en trouve. Hors de Paris, en lointaine banlieue. Qu'il y a des colocations, plein d'autres solutions. Bref, que c'est de sa faute. Et c'est ce qu'elle pense. Que c'est de sa faute. Elle gémit encore en se servant une tasse de café. C'est à ce moment-là qu'elle entend gratter à la porte et une petite voix l'appeler.

— Mademoiselle Barbieri ? Vous êtes là ? Violette ?

« C'est la voisine ! La voisine ! » Seuls des gémissements sortent de sa gorge. Elle ne peut les retenir. Ils s'échappent, hors de son contrôle.

— Violette ! Je sais que vous êtes là. Je vous entends. Ouvrez mon petit.

Violette éclate en sanglots tandis que Jeannine rentre sans aucune gêne, de toute façon, la porte n'était pas fermée à

clé. En la voyant, la jeune fille s'effondre sur le lit en hurlant de douleur. Jeannine s'assoit à côté d'elle, ne demande rien, lui caresse les cheveux mouillés.

— Là, là, mon petit. Là.

Elle ne rajoute rien. Il n'y a rien à dire. Elle la caresse comme une mère jusqu'à ce que ses sanglots s'apaisent.

— Voulez-vous appeler la police ?

— Surtout pas ! Je vous l'interdis !

— Je ne le ferai pas. Soyez sans crainte. Racontez-moi, si vous voulez. Sinon, ne dites rien.

Raconter ? Raconter quoi ? Il n'y a rien à raconter. Sauf qu'elle pense avoir ouvert la porte à un homme et puis plus rien. Elle s'est réveillée, allongée sur le lit, couverte de bleus et de sperme sans en savoir ni le pourquoi ni le comment. Qui était-ce ? Quand est-il reparti ? Mystère.

— En tout cas, votre porte a été forcée. Je ne suis pas spécialiste des effractions mais c'est évident. Regardez.

En mode zombie, Violette s'approche de la porte. Elle a la nausée. Par moments, des flashes traversent sa conscience. Son inconscient lui livre les informations au compte-gouttes. Elle le voit rentrer. Un bel homme, une belle voix. Des yeux noirs. C'est tout. L'image disparaît. Quant à la serrure, le bricolage est ridicule. Personne n'a pu ouvrir une porte comme ça de l'extérieur. Simulacre d'effraction grotesque.

— Il a tout rangé ? demande Jeannine. Bon, mais il n'a pas lavé les draps quand même. Il doit y avoir des empreintes...

— Je ne veux pas les flics !

Violette devient hystérique.

— Du calme. Pas la police, je sais. Mais on peut se débrouiller sans eux.

— Vous vous prenez pour Miss Marple ?

— Non, non, susurre Jeannine d'une voix transformée. Vous savez, je connais beaucoup de monde.

— Un privé ?

— Pas du tout. Pas d'homme dans cette affaire. On fait tout nous-mêmes, entre filles.

Violette pousse un cri de détresse. Un cri primitif d'hominidé. Dans la canopée, des cris de ce genre il doit y en avoir plein les arbres.

— Non, on ne fera rien ! Foutez-moi la paix. Je vous interdis d'en parler à quiconque. Vous m'entendez ?

— Ne vous inquiétez pas. Je ne dirai rien. Promis.

— Personne, personne ne doit le savoir. Ce n'est pas la première fois qu'une pute, même de luxe, se fait tabasser.

— Vous allez arrêter ?

— Arrêter ? Arrêter quoi ? Mon boulot ? De toute façon, je suis violée à chaque fois. Que croyez-vous ? Que je prends mon pied ? J'ai besoin de fric, moi.

— Quand même, reprend Jeannine qui ne lâche jamais rien. Il a dû être dérangé pour s'enfuir aussi vite.

— Ah, vous trouvez, vous ? Il a eu le temps de tout nettoyer. Il est parti après, tranquillement.

Mais quelque chose gêne Jeannine. Elle ne peut pas dire quoi. Elle a l'impression que le pervers n'avait pas fini son boulot, ce pour quoi il était venu. C'est évident qu'il a drogué la jeune fille avec cette saloperie de drogue du violeur. Mais pourquoi venir le faire chez elle ? Pourquoi partir si vite ? Jeannine va enquêter discrètement. Quelqu'un de l'immeuble l'a-t-il vu partir ? Elle connaît tout le monde ici, cette pipelette invétérée. Facile de leur tirer les vers du nez sans attirer leur attention.

— Mettez le verrou à votre porte maintenant. Quoique, je serais étonnée qu'il revienne. Vous devez sortir ?

— J'ai pris un billet pour le théâtre ce soir mais je n'irai pas. Je ne veux voir personne. Je ne veux parler à personne. Je veux être seule.

— Vous ne ferez pas de bêtises, n'est-ce pas ?

Violette s'est calmée. L'hystérie a laissé place à un chagrin abyssal. Les larmes coulent sur son visage sans qu'elle puisse les retenir. Elle sait que la peur ne la quittera plus désormais. L'homme la tient par un fil invisible, comme une connexion Internet pour laquelle plusieurs facteurs participent à la communication. Ce n'est pas parce que ton ordinateur est éteint qu'il ne s'y passe rien. Les mails continuent d'affluer pendant ton absence. Tu peux laisser ton ordinateur allumé ou éteint, pendant des semaines, des mois, ils se déverseront sur toi dès que tu écriras le mot de passe.

— Non, je ne ferai pas de bêtises. Vous pouvez partir tranquille.

En fait, elle n'en sait rien. Pour le moment, elle n'est plus maîtresse d'elle-même. Elle n'est que l'ombre de Violette. Une petite fleur cachée sous les feuilles putréfiées d'une forêt.

6

Hôtel des Anges

Hier soir, j'ai reçu un appel de détresse sur mon portable. Juste après le départ du cinglé en costard, celui qui écoute et ne touche pas, avant mon prochain client. Celui-là, au moins, il savait ce qu'il voulait. Pas de l'imaginaire : du normal, du solide. « Je te baise, tu me sucés, je te paye ». Au moins, on sait où on va. Inutile de se déshabiller, les bas de contention, il les ignore. Finalement, ça m'a restabilisée. Puis, Clarisse a appelé. Je n'avais pas de client, j'ai pu causer un moment. Pour

ça, Marcel il n'est pas chien, il nous laisse téléphoner tant qu'il n'y a personne. Pas trop longtemps, une pute au téléphone ça fait fuir les clients, mais comme il n'y avait pas un chat dans la rue.... Elle hurlait au téléphone. Il m'a fallu cinq minutes pour comprendre entre ses sanglots pourquoi elle téléphonait à une heure pareille. Clarisse est mariée, deux enfants : un de cinq ans, un de trois ans. Mariée à un clerc de notaire. Une famille bien comme il faut, de l'argent comme il faut. Évidemment, ils n'habitent pas à Paris, mais en banlieue. Joinville-le-Pont. Bon, je vois que ça ne vous parle pas. Trente-deux minutes en RER, dans un pavillon de banlieue qui leur a coûté les yeux de la tête et pour lequel ils se sont endettés jusqu'à la fin de leur vie, comme la plupart des Français. Monsieur son mari, clerc de notaire sur Paris comme je vous l'ai déjà dit, rentre le soir la colère au ventre parce qu'il s'obstine à prendre la voiture et se retrouve coincé dans des embouteillages inextricables. Le train, le métro, ce n'est pas pour lui, c'est trop petit bourgeois ou prolétaire. Mais là, il est en congé pour une semaine, la pire chose qui puisse arriver ! Sorti des écritures il ne sait rien faire. Un vrai manche. Le bricolage ? Ce n'est pas pour lui. Le jardinage ? Ce n'est pas pour lui. Lui, c'est la télé. Après une semaine de baigne, il a bien le droit à son canapé ! Il aime la routine. Ça commence par le whisky à midi. Pas le pastaga, ça fait trop paysan du Midi. Puis le vin rouge prend le relais, du bon pas de la piquette, et il ne le quitte pas jusqu'à dix-neuf heures, cérémonial ponctué de verres de whisky devant « Sa » télé, les chaînes « Sport » n'ayant plus de secret pour lui. A ce moment-là, il entend un glouglou suspect, se rend compte que l'évier est bouché depuis deux jours, que le repas ne sera pas prêt à Midi. Crime de lèse-majesté. Ses yeux, déjà rouges, virent au grenat. Alors il crie. C'est toujours comme ça que ça commence. Les insultes. « Non seulement t'es moche, mais en plus tu ne sais

rien faire, ma mère me l'avait dit. » Et voilà, les dés sont jetés. Il suffit d'un rien. Si rien il n'y a, il cherche et il trouve, inévitablement. Puis, les coups pleuvent. Les enfants se réfugient dans leur chambre, collés ensemble pour faire bloc dans leur corps et dans leur tête. Pourtant, il semble les aimer ses enfants ! Une fois par mois, il conduit son fils au foot, s'amuse avec lui sur internet quand il n'a pas trop picolé, surveille ses devoirs. Quant à sa fille, c'est la prune de ses yeux. Il ne brutalise jamais ses enfants. Seulement Clarisse.

Le téléphone portable a été coupé. Depuis, silence radio. Il est éteint et j'ai peur. J'ai passé la nuit à prier, ça m'arrive quelquefois bien que je ne me souviens plus du « Je vous salue Marie ». C'est cette prière-là que je veux. Je ne veux pas m'adresser au père. Tout ça, c'est une affaire de femmes. Si j'étais écrivaine, je ferais un livre. J'ai toujours rêvé d'écrire. J'en ai, des choses à dire ! J'aurais pu être Simone de Beauvoir, j'aurais défendu la cause des femmes. Au moins, je ne me serais pas saoulée et droguée pour rien. Mais je ne sais pas écrire. Juste ce cahier à qui je confie ma vie. C'est comme un humain, c'est mon pote. Aucun jugement de sa part. Aujourd'hui, j'ai noirci plus de quatre pages. J'en suis là de mes confidences lorsqu'on toque à la porte. Des petites tresses noires apparaissent dans l'entrebâillement et une paire d'yeux ébène me fixent. Ils sont pleins de larmes ces yeux.

— Entre, Aminata. Que se passe-t-il ?

Elle referme la porte derrière elle, éclate en sanglots.

Et merde ! Dans quel guêpier s'est-elle encore fourrée celle-ci ? Treize ans. L'avant-dernière d'une tribu de six enfants. Heureusement, ils ne sont pas tous là. Certains ont déjà quitté le nid. Bonjour le nid ! Une chambre pourrie dans cet hôtel pourri. Oh nom d'un chien ! Je parie qu'elle est enceinte ! Merde ! Elle cartonne à l'école, la petite. Qui a osé lever la main sur elle ?

Je la laisse calmer la colère qui l'habite. J'ai bien assez d'expérience pour reconnaître une grosse peine d'une rage impuissante.

— Veux-tu un thé ?

Elle secoue la tête et me regarde droit dans les yeux. Son regard noir profond est un signal de détresse, un appel à l'urgence. Je la prends par la main.

— Parle-moi. Vite.

— Ma sœur, ma sœur, Zaouïa...

Zaouïa. Un brin de petite fille de cinq ans qui est arrivée à se faire une petite place à part dans cet univers d'adultes tordus avec deux ou trois autres mômes. Elle, c'est la coqueluche de toutes les putes de l'hôtel. Bon, ce n'est pas elle qui est enceinte. Ouf. Au milieu de ses hoquets, je comprends des mots « maman, Zira, excision... »

— Quoi ?

Elle me déverse ses explications à la vitesse d'une vague géante qui s'écrase sur la plage. Presque sans respirer.

— Maman veut faire exciser Zaouïa. C'est cette Zira, la sorcière. Elle dit que nous serons maudits si nous n'accomplissons pas les rites. Et maman a peur. Tu sais, on m'a excisée quand j'étais petite, je ne veux pas qu'on le fasse à ma sœur.

Et pourquoi pas la mettre sur le trottoir tant qu'elles y sont ? Trop, c'est trop. Je contemple Aminata. Excisée ? On est dans la jungle ici ? Oui, on y est, dans la jungle urbaine, mais pas ça. Non, pas ça. Il y a des limites à ne pas franchir. Je me rue hors de la chambre, tombe sur Valérie la sœur de Marcel.

— Tu laisses faire des tortures chez toi ? Nazie !

— Mais, mais, de quoi parles-tu ?

Sans lui répondre, je me précipite chez les Ndoumbè, rentre sans frapper, Valérie sur les talons. Elle est là, cette

sorcière, profitant de l'absence d'un père resté au pays ! Je la tire par le bras sans ménagement et lui assène une nouvelle qui va la faire réfléchir.

— Toi, tu dégages si tu ne veux pas que je t'arrange le portrait.

Elle proteste dans sa langue maternelle. Je n'y comprends rien, mais elle doit me maudire, je m'en fous.

— Ecoutez-moi bien, ici. La première qui touche à cette petite, je la dénonce aux flics et aux services sociaux. Pas de papiers, des mutilations interdites en France, et du travail au noir chez des employeurs douteux. Vous êtes bonnes pour un petit passage en prison et une reconduite à la frontière. Vous savez ce qu'on fait aux femmes comme vous en prison ? Vous voulez une idée ?

Je rajoute perfide :

— Et vos filles, vu qu'elles sont nées en France, elles resteront ici. Je m'en occuperai.

Je suis fière de moi. La sorcière est blême. Elle ramasse ses outils que je découvre avec horreur.

— Je t'avertis, la shamane de mes deux, ne le fais pas dans mon dos car je te mettrai tous les tueurs à gages de Paris au cul. Vu ? Tu comprends le français ?

Elle comprend.

Elle dégage vite fait avec sa trousse à outils. Quant à la mère, elle pleure.

Valérie hurle.

— Pas de ça chez moi ou je vous fous tous dehors ! Il y a des tas de familles qui attendent à la porte.

Quelle garce celle-là ! Tenancière de bordel et gérante de chambres insalubres qu'elle a le culot de baptiser « logements ». Et elle ose faire la morale ! Elle a surtout peur

qu'une des gamines y laisse la peau. Une descente des flics de la Crim ici, et tchao son business !

— Mais enfin ! Qu'est-ce qui vous a pris, madame Ndoumbé ?

Entre ses larmes, Nafissatou me révèle que Zira terrorise la population africaine du quartier depuis quelques années. Elle veut réitérer les rites ancestraux ici. C'est une pratique africaine qui se généralise sur le sol français. Elle va le payer celle-là. Je vous le jure. Je ne peux pas aller voir les flics, ni les assistantes sociales mais ça va barder quand même. Si elle croit s'en tirer, la mutilée d'enfants, elle se trompe. J'ai la colère qui monte comme un volcan au réveil. Je vais cracher de la lave, et personne ne m'arrêtera. Hélas, je sais bien que cette faiseuse d'handicapées du plaisir va sévir ailleurs. Je ne peux pas la faire suivre... Quoique... Je souris intérieurement. Tu vas voir ce que tu vas voir la tortionnaire ! Juste un coup de fil à passer. Un seul. Je n'ai pas que des amis fréquentables. Je me suis fait des relations inavouables, déshonorantes, et je compte bien m'en servir pour une fois.

Avec tout ça, je n'ai pas pris des nouvelles de Clarisse. Le téléphone est toujours sur messagerie. J'ai un mauvais pressentiment.

Chapitre II

*« Les Montpelliéraines sont les plus belles
femmes du monde. »
François Truffaut dans « L'homme qui aimait
les femmes »*

Clotilde Duprince n'est pas la beauté suprême. Pas laide non plus, loin ne s'en faut, avec des cheveux noirs remontés en chignon au-dessus de la tête, de grands yeux noisette, des traits doux, un nez passe-partout, une petite bouche en accent circonflexe. Un mètre soixante-dix, bien proportionnée. Que dire d'autre ? Personne ne se retournera sur elle dans la rue, pas plus à Paris qu'à Montpellier, mais bon... Enfin, il paraît que les Montpelliéraines sont les plus belles femmes du monde, se dit-elle sans cesse en essayant de s'en persuader. « Qui a dit ça ? Dali ? Non, pas Dali. Enfin, peu importe. Ah oui ! François Truffaut dans L'homme qui aimait les femmes. » Elle garde de sa ville natale le parfum des villes provinciales et ce côté nature qui lui confère une fraîcheur presque enfantine. Elle était montée à Paris pour être « comédienne ». Oh naïveté éternelle des jeunes filles ! Elle a tapé à des portes, toutes les portes, dix ans de théâtre, un bac option théâtre. Elle les entend encore rire, les directeurs d'écoles. Aucune troupe n'a encore voulu d'elle. Alors, elle enchaîne des petits boulots, par-ci, par-là, et un jour... Une rencontre. Une femme. Des femmes on en rencontre partout, y compris au bistrot et ça n'a rien d'extraordinaire. Sauf que ce jour-là, ce fut le miracle. C'est vrai que cette tête lui rappelait quelqu'un... Mais bon. La mémoire a ses raisons... Elles ont sympathisé parce qu'elle lisait « En Magellanie » le dernier roman de Jules Vernes remanié par son fils Michel et paru sous le nom de « Les naufragés du Jonathan ». Ce roman, elle l'avait déniché dans une petite librairie complètement surréaliste et

désuète, remplie d'étagères jusqu'au plafond et croulant sous le poids de milliers de livres rangés au petit bonheur la chance. Evidemment, il lui fallut une bonne demi-journée pour y mettre la main dessus, et deux heures supplémentaires à écouter les explications du libraire. Un cas, cet homme. Un personnage, une figure qui aurait pu inspirer les peintres du dix-neuvième siècle avec son béret basque et sa barbiche de vingt centimètres. Bon, pour en revenir à sa rencontre au bistrot, après une bonne heure de discussion passionnée sur ce livre et les modifications faites par le fils, d'inévitables digressions sur le théâtre, la belle inconnue lui a donné son nom. Ariane Mnouchkine. Voilà pourquoi ce visage lui parlait. Son professeur d'art dramatique en était fan pour l'avoir rencontrée au théâtre du Soleil. Elle ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Et Ariane elle-même se matérialisait devant elle comme un ange gardien ! Clotilde en avait pleuré de joie.

C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée embarquée dans une aventure à laquelle elle ne s'attendait pas. Bon, ce n'est pas encore gagné car pour participer au stage du théâtre du Soleil, il faut passer un entretien et plus de mille candidats y participeront. Ce n'est pas son boulot à mi-temps dans un snack qui va la démoraliser... Une femme en appelant une autre, elle est tombée amoureuse d'une des postulantes au stage et leur idylle prend une tournure qui l'enchant. La vie est belle.

Ce soir-là, elle a rendez-vous avec Lillie. Ben oui, Lillie. La jeune fille a horreur de son prénom, mais Clotilde le trouve délicieux. Lillie. Quand elle le prononce, il lui chante dans les oreilles. Mais Lillie ferait bien un procès à ses parents. Née à Quimper, la voilà affublée d'un prénom qui n'a rien de breton. Pour une Bretonne engagée dans la lutte pour l'indépendance, ce n'est pas de pot. C'est ce qu'elle dit, cachée derrière ses taches de rousseurs qui lui mangent le visage. Clotilde adore ça.

Ses taches de rousseur, ses cheveux roux teints en rouge vif, son visage toujours rieur comme si elle n'avait aucun problème dans la vie. Cette vie qu'elles mordent ensemble à belles dents.

— Ne rentre pas trop tard, lui dit sa tante qui l'héberge.

Tata Edmonde. Soixante-dix ans. Toute sa vie passée à Paris. Au début, elle a eu du mal à s'adapter jurant qu'elle rentrerait chez elle à la retraite. Mais la retraite venue, elle n'avait plus d'amies à Montpellier alors qu'ici, à Paris, elle avait toutes ses copines. Du coup, elle est restée. Heureuse la tata d'avoir sa petite nièce avec elle. Mais elle a peur chaque fois qu'elle met un pied dehors le soir. Depuis le 13 novembre, elle est carrément paniquée. Et si un terroriste met une bombe au bistrot ce soir ? S'ils s'attaquent au magasin où sa nièce travaille ? Et le métro, comme à Bruxelles ? Les terroristes, le meurtre d'une gamine de quatorze ans... Elle songe à renvoyer Clotilde à Montpellier.

Sa nièce lui fait un baiser qui claque sur la joue.

— Te bile pas. Je suis prudente.

La vieille dame la regarde partir pas tranquille du tout.
« Ah ! Les jeunes ! »

Pour une fois, il fait beau. Le ciel n'est pas étoilé, il ne faut quand même pas exagérer et demander l'impossible. A Paris, les étoiles, hein ? On peut toujours les chercher. Clotilde les imagine, elle qui connaît le ciel par cœur. Le petit Bistrot littéraire où elles se retrouvent leur permet un anonymat bienveillant. Elles peuvent se tenir la main et se regarder dans les yeux, personne n'ira le raconter à la tata et encore moins aux parents restés en province. Pour elles deux, c'est un coin de paradis. Lillie est déjà installée à une table. Clotilde voit son visage ravagé par les larmes qu'elle essaye encore de ravalier. C'est comme si dans sa poitrine quelqu'un s'amusa à farfouiller avec un couteau. Elle n'ose pas l'embrasser, s'assois en face d'elle et la regarde.

— Je peux quelque chose pour toi ? demande-t-elle au bout de quelques minutes insoutenables.

— T'as écouté le journal ?

Le lundi, c'est le jour de repos de Clotilde. Le magasin qui l'a embauchée pour trois mois ne ferme jamais mais, elle a droit à un jour de repos dans la semaine en plus du dimanche. Alors le journal télévisé, elle s'en fout. Elle essaye de se couper du monde extérieur. De toute façon, la tata Edmonde n'a pas la télé. Elle secoue la tête.

Lillie déglutit, se mouche. Une cascade de larmes dévaste ses joues et lui coupe la parole.

— Que se passe-t-il ? Parle-moi.

Entre deux hoquets elle bafouille :

— J'ai été convoquée chez les flics cet après-midi. Rapport avec ce qui s'est passé.

Puis elle se tait et se mouche encore.

Clotilde attend. Ne pas la brusquer, ne pas avoir l'air d'imaginer des choses moches.

— On a trouvé le corps d'une femme mutilée comme la fillette la semaine dernière. Je la connaissais. Elle avait mon numéro de téléphone dans son répertoire. La police a convoqué toutes les personnes susceptibles de leur donner des informations.

— C'était qui cette fille ?

Lillie hésite, puis répond :

— Elle était d'un village près de Quimper. Une ex-petite amie de mon frère. Tout le monde croyait qu'elle travaillait comme coiffeuse dans un salon des Champs Elysées. Tu parles ! Avec tout le pognon qu'elle envoyait à sa famille ! Ils ne se seraient jamais doutés de sa vraie profession.

— Elle se prostituait ?

— On peut dire ça. Pour arrondir ses fins de mois. Parce qu'elle travaille vraiment dans un salon de coiffure... Mais pas sur les champs Elysées. Un petit salon où elle n'a même pas le SMIC. Le soir, elle a... disons... des activités annexes. Tu vois ?

— Merde alors !

— Comme tu dis. J'ai dû aller à la morgue l'identifier. Ses parents arrivent demain matin par le train. J'ai demandé au juge la permission d'aller avec lui et la police les réceptionner à la gare. Je connais sa maman. Je ne l'imagine pas descendre sur ce quai et n'apercevoir que des visages inconnus empreints de sollicitude morbide. J'aimerais pouvoir apaiser un peu l'horreur de la situation. Mais je suis prétentieuse de croire cela possible. Qu'est-ce que je vais leur dire ? Votre fille faisait la pute chez elle parce qu'elle n'avait pas assez d'argent pour vivre et trop de fierté pour rentrer chez ses parents ? C'était horrible la morgue ! Je n'ai vu que son visage plein de bleus. Elle... elle avait le ventre ouvert sous le drap. On m'a dit que son assassin avait placé une rose blanche dans le trou.

— Une rose comme pour la fillette ?

Hochement de tête. Lillie ne peut plus prononcer un seul mot. Clotilde lui prend la main, cette main si douce, si caressante et tellement charnelle. Elle frissonne. Ce n'est pas le moment d'avoir des idées érotiques.

— J'ai besoin de toi, lui dit Lillie. J'ai tellement besoin de toi !

Le cœur de Clotilde chavire.

— Moi-aussi. Je vais rester dormir avec toi. Je préviens ma tante que je ne rentre pas ce soir.

2

36, quai des Orfèvres, 9h du matin du même jour

Le 36 quai des Orfèvres est une attraction certaine pour les touristes. Lillie s'attarda devant la façade, inspectant les moindres détails. Tout ça pour ne pas rentrer. Cet endroit mythique lui faisait une peur bleue. Jamais elle n'aurait pu imaginer avoir affaire un jour avec la police parisienne. La Crim, de surcroît. Elle avait beau tergiverser, arpenter le trottoir de long en large, elle ne parviendrait qu'à attirer l'attention. D'ici qu'on imagine que c'est son seul moyen de subsistance ! Évidemment, elle est au chômage ! Du chômage au trottoir, certains s'imaginent qu'il n'y a qu'un pas, surtout les flics. Qu'est-ce qu'elle va leur dire ? « Monsieur le commissaire je suis homo, gouine, quoi. C'est bien comme ça qu'on nous appelle, non ? »

Assise non pas devant un commissaire mais devant un officier de police judiciaire, le commandant Lebosc, elle n'en menait pas large.

— Pouvez-vous me dire pourquoi votre numéro de téléphone figure dans le répertoire de Mademoiselle Nedelec ?

La question la prit de court comme si le seul fait d'être dans le répertoire d'Armelle la rendait coupable d'une faute grave. Que répondre ? Elle tremblait, visiblement mal à l'aise.

— Mademoiselle Quenemer, je vous pose une question très simple. Vous parlez le français j'imagine ? Pas le breton ?

La colère la submergea, effaçant toute peur. Dès qu'on touche à son identité, la petite Lillie s'efface, laissant la place à la Bretonne, Mademoiselle Quenemer. Elle répondit au policier par une insulte en breton bien sentie qu'il ne comprit pas, évidemment.

— Je vous conseille de ne pas faire la maligne. Vous êtes ici comme témoin. Pas suspecte. Passez-moi votre prestation théâtrale de provinciale outragée.

— Alors, passez-moi votre prestation de raciste anti-provincial. Si vous êtes né à Paris, je vous plains, mais je ne veux pas être votre souffre-douleur. Ce n'est pas moi qui vous ai mis au monde.

— Je ne suis pas né à Paris... Bref, ça suffit. Je vous ai posé une question !

Le capitaine Tournet, debout à l'entrée du bureau, ne put se retenir de rire. Lebosc lui lança un regard assassin et poursuivit d'un ton moins agressif :

— Alors ? Je vous écoute.

Lillie lista dans les moindres détails toutes les raisons qui faisaient qu'elle connaissait la victime.

— D'autres amies de Mademoiselle Nedelec sur Paris ?

— Je ne comprends pas votre question.

— Mademoiselle Nedelec avait-elle d'autres amies sur Paris ? reprit le commandant en tentant de garder son calme tout en hachant les syllabes.

— Pas que je sache. Si elle avait eu des amies, elle n'aurait pas fini de cette façon. Non, elle était seule.

— Et vous ? Des amies, vous en avez ? Ou...

Lillie lui coupa la parole.

— Des amies, des copains, et une amie. Je suis lesbienne, monsieur le commissaire.

— M'en fous, dit Lebosc. Vous faites ce que vous voulez de votre corps. Le juge d'instruction veut vous entendre. Vous lui raconterez votre vie privée si ça vous chante.

C'est ainsi qu'elle se retrouva d'abord dans le bureau du juge puis à la morgue, plutôt au service de médecine légale comme on dit aujourd'hui, pour identifier la victime. Un nom pompeux pour désigner l'endroit où l'on découpe des corps, rien de plus, ce n'est pas là qu'on les fait ressusciter... Confrontée à la mort pour la première fois, Lillie avait la nausée. Le visage

d'Armelle laissait voir des bleus violacés. C'est tout ce qu'on pouvait distinguer de ses mutilations, mais pour Lillie, c'était la chose la plus horrible qu'elle ait jamais vue de sa vie.

Une femme la prit en charge. La greffière du juge d'instruction d'après ce qu'on lui avait dit, celle qui prenait des notes à l'ordinateur pendant son audition. Un peu de féminité dans cet antre de la mort lui amena à peine une once de courage, juste assez pour se rendre aux toilettes et éviter de vomir dans le couloir.

3

L'après-midi, à la gare Montparnasse se presse une foule dense. Sur le quai, des policiers en uniforme, le juge et le commandant Lebosc accompagnés de Lillie attendent la famille d'Armelle. Lorsqu'elle les voit descendre du train, Lillie éclate en sanglots et se précipite dans les bras de madame Nedelec. Oubliée la nuit dans ceux de Clotilde. Après le paradis, retour sur terre de la pire manière qu'il soit. Mais sauvée par le gong. Lillie a rendez-vous au pôle emploi pour un entretien. Le juge la libère pour qu'elle puisse être à l'heure pour ne pas perdre ses droits. Pour une fois, Lillie remercie mentalement son correspondant d'être tatillon sur les présences au rendez-vous. Elle commençait à étouffer. Abandonnant les parents d'Armelle à leur chagrin, elle s'engouffre dans le métro. Pour une fois, elle lui trouve un goût de liberté. S'il n'y avait pas Clotilde et ce stage de théâtre, elle serait rentrée chez elle en Bretagne. Mais il y a ce stage, et surtout Clotilde et tout ceci vaut le coup de rester. Mais il n'y a pas que ça. Lillie ne voudrait pas quitter Paris avant que le crime ne soit résolu. Elle estime le devoir à la jeune femme. S'agit-il d'un crime crapuleux ? D'un serial killer ? Armelle était-elle au centre d'une machination de proxénètes

censée leur permettre de reprendre la main sur les covergirls émancipées de toute entrave masculine ? Lillie est prête à mettre les doigts dans un piège qui pourrait bien se refermer sur elle. Ce ne sont que des idées qui germent dans son esprit romanesque. Pourtant, elle a bien l'intention de creuser dans le passé d'Armelle, juste un tout petit peu, pas plus... Des idées qui croissent, qui croissent, en silence comme une herbe au cœur de l'hiver pour se mettre à fleurir au printemps. Lillie n'est pas de celles qui abandonnent sans lutter, elle a bien plus l'habitude de fourrer son nez partout où il ne le faut pas sans se préoccuper des conséquences. Plutôt en se moquant des conséquences sachant qu'il y en aura. Le moins qu'elle puisse faire, c'est alerter Clotilde. A ce stade de leur relation, elle estime qu'elles n'ont rien à se cacher. Ne forment-elles pas un couple ? A cette idée, elle sourit. Son sourire se porte par hasard sur un jeune homme. Celui-ci va rentrer chez lui des fleurs plein la tête. C'est ainsi que le bonheur se partage et l'inconnu ne saura jamais que ce sourire-là ne lui était pas destiné. Lillie, elle, a l'impression que Paris tout entier lui sourit. Malgré tout, le visage d'Armelle revient la hanter comme un fantôme tenace. Elle soupire, refait les lacets de ses chaussures et, ce faisant, s'aperçoit qu'un homme s'arrête en même temps qu'elle. Elle se relève brusquement et se met à courir. L'individu ne l'a pas suivie, soit il a mauvaise conscience, soit c'est un flic qui connaît bien son métier. Il y a une autre possibilité : c'est elle qui psychote. A force de jouer à se faire peur, elle a peur pour de vrai. Question obsédante pour tous à laquelle elle n'échappe pas : pourquoi une rose blanche ? Lillie fredonne la vieille chanson « C'est aujourd'hui dimanche, pour toi jolie maman, j'ai pris des roses blanches... », et les larmes lui montent aux yeux. Lillie qui rit, Lillie qui pleure... Revoilà la pluie. Vite, rejoindre Clotilde. Oublier les yeux clos d'Armelle, l'odeur écoeurante de

la morgue pire que celle des hôpitaux. Envie de caféine. Rejoindre Clotilde. Respirer la vie.

4

36, quai des Orfèvres.

L'ambiance, ce mardi, est survoltée. Christelle Florès, profileuse, ignore comment elle va être accueillie. C'est sa première enquête et elle s'est mis dans la tête que les vieux de la vieille n'aimaient pas beaucoup les petits jeunes frais émoulus sortant de l'école. Encore moins les petites jeunes, et encore, encore moins les jolies petites jeunes. Beaucoup s'imaginent que c'est leur physique qui les a propulsées là où elles sont. De la beauté, Christelle en a à revendre. Parfois, cet état de fait qu'elle n'a pas choisi la gêne profondément. Un visage peu commun avec de grands yeux dorés comme ceux des chats, une bouche pulpeuse qu'elle tente de cacher pour éviter les plaisanteries douteuses, des cheveux très longs, raides, dégoulinant le long de son dos. Elle tente de dissimuler ses douces rondeurs sous de grands tee-shirts, des « tue l'amour » selon l'expression d'un copain d'école. Même avec ces fringues horribles elle reste sexy comme si elle pouvait se vêtir d'un sac à patates et rivaliser avec les mannequins des grands couturiers. C'est ce dont elle a peur en franchissant le sas du « 36 quai des Orfèvres », des regards des hommes. En plus, les gens regardent tellement les séries télé qu'elle n'échappe pas aux idées reçues sur les « profileurs ». Pourtant, « profileur » c'est son métier. Elle préférerait psychologue du crime mais peu importe, c'est ce qu'elle est, et on peut y mettre le nom qu'on voudra cela ne changera rien.

Il fait une chaleur torride dans les locaux de la Crim, comme s'ils avaient mis le chauffage à fond pour conjurer la froideur de la mort. Personne n'est là pour la recevoir. Intimidée, elle s'avance dans le couloir, se heurte à un policier en uniforme qui la regarde et siffle d'admiration en s'écriant :

— Ah ! C'est vous la psy ? Je vous attendais. Nous avons été avertis de votre intégration à l'équipe. Mademoiselle Florès, c'est ça ?

— Christelle, oui, c'est ça.

— Suivez-moi, le commandant Lebosc vous attend.

Christelle a un peu entendu parler de lui. Les propos acerbes à son sujet ne la rassurent pas. C'est un ours doublé d'une hyène, de l'avis de son professeur de criminologie. Elle sait qu'elle ne doit pas prendre ses paroles au pied de la lettre mais, bon, elle n'est pas à son aise. La première personne qu'elle voit en rentrant dans le bureau c'est lui. La cinquantaine bien entamée, plutôt « bien enveloppé » avec un ventre qui tombe sur un pantalon trop long qu'il remonte sans cesse, et tire sur les pans de sa chemise avec rage. On se demande bien ce qu'elle lui a fait, la chemise, pour qu'il s'acharne sur elle de cette façon. Il l'aperçoit et un sourire s'attarde sur son visage, ce qui a l'air d'étonner les autres officiers de police. Il lui serre vigoureusement la main, provoquant quelques rires.

— Mademoiselle Florès ? Bienvenue parmi nous.

— Purée, elle a tapé dans l'œil du boss, la petite ! ricane en douce le capitaine Tournet. Tu m'étonnes, avec des airbags pareils !

Lebosc rajoute :

— J'ai bien connu votre père...

« Ah ! Nous y voilà » se dit Christelle. Son papa, gardien de la paix, a été tué dans une fusillade à Marseille alors qu'elle n'avait que dix ans. Devenue pupille de la nation, elle redoutait

de rencontrer d'anciens partenaires de son père. Il fallait que ce soit Lebosc.

Celui-ci continue :

— Un type bien. Vous pouvez être fière de lui.

Pour être fière, elle est fière, mais elle est surtout orpheline de père avec une mère dépressive depuis la mort de son mari. Elle rougit, ne sachant plus où se mettre.

— Un café ? lui propose le capitaine Tournet.

— Avec plaisir.

La tension retombe. Lebosc fait les présentations.

— Passons à l'affaire. Vous savez de quoi il s'agit ?

— Le procureur m'a reçue pour m'expliquer un peu...

— Ah ? Le proc... Bon, vous avez une idée ?

Christelle s'attarde sur les photos. S'ils savaient à quel point ça la dégoûte ! Pourquoi a-t-elle choisi ce métier-là ? Au départ, elle voulait être psychiatre pour enfants, pas criminologue. Et la voilà au pied du mur avec du sang sous les yeux et ses intestins à la dérive. Et encore... il paraît que les meilleures sont chez le juge... Ils sont tous suspendus à ses lèvres tremblantes, comme des charognards. Elle ne va pas leur faire le plaisir de partir vomir aux toilettes. Elle se saisit des photos une à une, les regarde, les repose, les reprend pour bien s'imprégner de chaque détail. Par la même occasion, elle les fait attendre tous ces flics aux aguets espérant qu'elle va défaillir. Puis elle oublie tout ce qui l'entoure, l'horreur de la situation, les hommes sur le qui-vive. Tenant en même temps les photos des deux roses, celle trouvée sur Justine et celle trouvée sur Armelle. La première n'est qu'un bouton encore recouvert par les sépales d'un blanc immaculé, vierge de tout sang ; la deuxième, un bouton plus ouvert que les sépales ont dénudé et taché de rouge. Une progression dans le symbole.

Christelle réfléchit tout haut. Elle continue :

— Deux corps trouvés dans ou près d'un jardin, des fleurs à peine écloses. Pourquoi blanches ? La symbolique de la rose blanche nous dit que « La rose blanche exprime par-dessus tout la pureté et la sincérité des sentiments, mais aussi l'amour chaste, l'attachement et la paix. Elle peut être offerte en de nombreuses circonstances ».

— Il s'agit d'un message amoureux ?

— Pas nécessairement. C'est le rouge qui est passionnel. Ce qui m'interpelle quand je vois ces photos, c'est la couleur de la rose quand vous l'avez trouvée sur Armelle. La couleur a viré au rouge sale. Amour chaste devenu passionnel ? Malsain ?

— Un rapport avec la mère ? ironise l'un des flics présents.

— Cliché on ne peut plus banal. Mais pourquoi pas ? La pureté des sentiments d'un fils souillée par l'impureté de ceux de la mère, ou son comportement. Il peut aussi s'agir d'un homme trahi.

— Cela pourrait-il être politique ?

— Politique ? Et pourquoi pas poétique tant que tu y es ! plaisante Lebosc. Pourquoi pas des terroristes ? Masson, si tu as d'autres idées de ce genre, tu te les gardes dans ta petite tête.

Tout le monde s'esclaffe. Christelle, non. Ils ne la font pas rire. Ce ne sont pas eux qui sont visés. Savent-ils combien de femmes ont peur de sortir le soir, à Paris ou ailleurs, chaque fois que de tels crimes font la Une des journaux ? Combien deviennent paranos et font rajouter des verrous à leur porte ? Cette peur qui te prend au ventre, s'introduit dans tes neurones et y fait des dégâts irréversibles. En quatre jours, la peur fait le tour de la ville. Imbéciles ! pense-t-elle. Son regard croise celui du lieutenant Mera, Fatima Mera. Avec un nom pareil elle se fait

chambrier en permanence et certains l'appellent affectueusement « notre petite terroriste ». Fatima n'en peut plus de leur « affection » bête et méchante. Au début, leurs propos l'ont fait sourire. A présent, ça l'étouffe. Il se pourrait bien qu'un de ces jours, l'un d'eux prenne une baffe de la « petite terroriste ».

— Bon, tout le monde au boulot, dit Lebosc en frappant dans ses mains. Fatima, tu coaches Christelle ?

« Ouf ! » se dit celle-ci. J'échappe à Lebosc.

— Tu veux un café ? demande Fatima. On le boira dehors, j'ai besoin d'air frais.

— Ça marche. J'ai aussi besoin d'air. C'est trop chauffé dans ce bureau.

— Penses-tu ! Il n'y a pas de chauffage, c'est la connerie qui réchauffe l'atmosphère, imparable comme combustible. Complètement écologique. C'est le carburant de l'avenir.

— Tu crois ? Je me demande au contraire si ce n'est pas à cause de ça qu'il y a le réchauffement climatique, répond Christelle. Imagine un peu l'énergie négative qui part dans la couche d'ozone !

Sa réponse a au moins l'avantage de faire rire la jeune femme et de les rapprocher.

Leur gobelet à la main, elles vont s'asseoir au bord de la Seine.

Fatima a un tel besoin de communication qu'elle entame tout de suite la conversation :

— J'aime la regarder et contempler les péniches s'en aller vers la mer. C'est le fil qui me relie à la liberté. Le fil de l'eau. J'ai l'impression que d'ici je pourrais partir pour de grands voyages. Parfois je rêve que je m'échappe du « 36 » pour me

cache dans l'une d'elles. Je prendrai le bateau au Havre, puis je choisirai ma destination suivant mon humeur du moment.

Elle se tait puis rajoute :

— J'ai pensé changer de nom. Mais c'est le nom de mon père et j'y tiens. Je pourrais prendre celui de ma mère, Lefèvre, ça fait bien français, ça, et surtout ce n'est pas le nom d'un terroriste. Mon grand-père paternel, un harqui venu en France à la guerre d'Algérie, m'a enseigné le respect des autres. Ce serait une injure à la mémoire de mes ancêtres.

— N'y pense pas. Imagine qu'il y a des gens qui s'appellent Pétain en France, Hitler en Allemagne... Ce n'est pas pour autant qu'ils n'osent pas sortir de chez eux. A ta place, je leur ferais un cours magistral sur les noms de famille à tous ces cons, ça leur clouerait le bec.

— Ce ne sont pas tous des cons. Même Lebosc, tu vois, j'ai une grande admiration pour lui. Malgré sa tête de cochon, c'est un cœur tendre et il ne veut pas que ça se voit. Sais-tu que je l'ai souvent vu les larmes aux yeux devant des victimes ? Il se cache, mais moi je le vois. Il le sait que je le vois et ça l'énerve, mais quelque part, ça nous rapproche.

— Que pense-t-il des événements actuels ?

— Quels événements ? Le terrorisme, les affaires politiques, les manifestations des lycéens, les deux femmes ?

— Pour le moment, son avis sur les deux femmes me suffira.

— Ça l'a mis dans une rage ! Il ne dormira pas tant qu'il n'aura pas trouvé le malade qui se cache derrière l'assassin. Surtout, il a la trouille pour les prochains jours. C'est cette histoire de jardins qui le turlupine. Il enrage parce qu'il ne peut pas faire surveiller tous les jardins de Paris. As-tu une idée, toi ?

— Pas pour le moment. Il faut que je récupère le dossier personnel des victimes. Ce n'est pas si simple. Une prostituée et

une gamine de quatorze ans. Je ne vois pas le rapport. On ne peut pas déjà parler de serial-killer. Deux victimes ne constituent pas un crime en série. J'imagine que ce n'est pas sa mère ?

— Je ne crois pas. On penche plutôt pour un cas de vengeance envers les prostituées mais elle était vierge, la petite. Alors ? Sait-il des choses que nous ne savons pas sur elle ?

— Ce qui me surprend, c'est qu'elle n'a pas été étripée comme Armelle. On dirait qu'il l'a étranglée sur le coup d'une émotion et que la rose est une sorte d'excuse... Peut-être l'avait-il apportée pour la lui offrir ?

Fatima n'a pas la réponse. Le silence s'installe, à peine troublé par le bruit des voitures et vite brisé par la jeune fille en veine de confidences.

— Je vis avec un Chinois, dit-elle avec une mimique amusée. Ça t'étonne ?

Christelle n'a pas le temps de donner son sentiment. La voix tonitruante de Lebosc dans leur dos les fait sursauter. Elles ne l'ont pas entendu arriver.

— Vous faites salon ? Debout, les femmes et au boulot ! Hop ! Que ça saute !

Elles s'éclipsent sans mot dire.

— Restez là, mademoiselle Florès, j'ai à vous parler. C'est un ordre.

— Mon commandant, tente de balbutier Christelle.

— Chef, on me dit « chef ». Vous aussi.

— Ok, chef.

Elle ne lui laisse pas le temps de continuer et rajoute d'un ton sans appel :

— Ne me parlez pas de mon père ce héros au sourire si doux... chef. Parlez-moi de l'affaire.

Si Lebosc est surpris, il n'en laisse rien paraître. Quinze minutes de « débriefing » pour une psy qu'il a connue enfant

lorsqu'il était en poste à Marseille mais qui, elle, ne s'en souvient pas. Pourtant, c'est le même visage, le même air buté et fier qui regardait la tombe de son père sans une larme. Jamais Lebosc n'aurait pensé la retrouver au quai des Orfèvres. Il ne doit pas faire de favoritisme et elle n'en veut surtout pas. Ça, il l'a bien compris. Message reçu cinq sur cinq.

— Si tu as une théorie, lui dit-il en la tutoyant comme il le fait pour tous les membres de son groupe, je suis preneur.

— Aucune, chef, ce n'est pas si simple.

Pourquoi le mot « chef » dans sa bouche l'agace-t-il tant ? Sûrement parce qu'elle a l'intention d'en user et surtout d'en abuser. C'est une élève du professeur Charretier éminent enseignant en psychiatrie avec lequel il a eu des démêlées retentissantes quelques années plus tôt. Un type d'une cinquantaine d'années, à peu près son âge, le genre qui ne vieillit jamais, mais pas de quoi faire courir les filles. Pourtant, des fans féminines il en a, et pas un peu ! Le dédain du professeur envers le policier est bien connu mais Lebosc s'en fiche complètement. A chacun son boulot.

Son téléphone portable le tire de ses pensées. La voix aiguë du capitaine Tournet lui vrille le cerveau comme si une perceuse électrique venait d'entamer son crâne.

— Chef ! On a trouvé une autre fille...

4

Hôtel des Anges

A peine minuit. Le voilà déjà. Il vient de plus en plus tôt, il reste plus longtemps chaque fois et rajoute un petit billet. J'ai fini par m'habituer à sa présence chaque nuit. J'en viens à l'attendre. Allez savoir pourquoi ? Il ne me fait plus peur. C'est

un paumé gentil. Ce n'est même plus la peine de faire semblant. Il arrive, Marcel lui déroule presque le tapis rouge. Mais lui, il ne regarde pas Marcel. Je vais vous dire : il n'est pas amoureux de moi ce type. Il ne me touche pas, on dirait que le contact physique avec les femmes le révolte. Un homosexuel ? Même pas sûr. Nous montons l'escalier, un rituel étrange, une sorte de musique inaudible que je suis seule capable de percevoir. J'ai l'impression d'être hypnotisée. Valérie ne jette même plus un œil sur nous. Ce petit homme inoffensif fait rire tout le monde, y compris les enfants du deuxième étage. Je ferme la porte à clef. Un, parce qu'il le veut ainsi ; deux, pour que les petits visages noirs ne fassent pas irruption dans ma chambre. D'ailleurs, nous avons de nouvelles consignes de Marcel depuis que les gamins désœuvrés ont trouvé un nouveau passe-temps en venant espionner les « dames du premier étage et leurs drôles de copains ». C'est un coup à perdre tous les clients un truc pareil !

Je raconte l'anecdote à mon psy. Il sourit. Un très pâle sourire, mais assez important pour le signaler. Il faut bien le connaître pour remarquer qu'il sourit. C'est la première fois qu'il a une mimique personnelle. D'ordinaire, il est froid comme un iceberg. Je crois que je commence à le cerner, finalement, même s'il ne parle jamais de lui. Ce sont ses questions qui m'orientent sur sa manière de fonctionner, ce qui le choque, ce qu'il aime. C'est incroyable à quel point les questions sont révélatrices d'une personne, autant que les réponses de son interlocuteur. Si ça continue, c'est moi qui vais m'installer psy. Je connais le cœur des hommes plus qu'eux-mêmes. Ce sont des paroles, des gestes, des regards qui en disent long. Beaucoup de clients ne viennent pas que pour jouir. Ils ont besoin d'écoute, sans aucun jugement de valeur. Ce que nous entendons, ni un psy, ni un curé, ni un ami et encore moins une épouse ne l'entendra jamais.

Allongée sur mon lit, je pense à tout ça, le temps d'une respiration, tandis qu'il m'observe silencieusement. Je ne sais pas ce qui me prend. Me voilà à lui raconter l'histoire de ma copine Clarisse qui se fait battre par son mari ! Ses appels au secours, mon impuissance, son silence et ma peur. Il m'écoute avec une attention qui me sidère. C'est comme si je lui racontais que sa propre sœur se fait tabasser par son mari. Nous sortons du cadre habituel de nos joutes verbales. Jusqu'à présent, ça ressemblait à un jeu. Pendant que je l'écoutais, je reposais mon corps. Lui, je ne sais pas ce qu'il y trouvait mais il payait et tout le reste n'avait pas d'importance. Soudain, une relation se noue, quelque chose comme une amitié, du moins une sorte de complicité. Je me sens délivrée d'un poids comme si le fait de partager mes angoisses avec lui les rendaient plus supportables. Clarisse ? Qui est-elle ? Comment l'ai-je connue ? Où habite-t-elle ? Combien d'enfants ? Son mari, à quoi ressemble-t-il ?

— Vous dites que votre amie a disparu ? Avec les enfants ? Vous devez bien avoir une petite idée de l'endroit où elle se cache. Réfléchissez ! Un endroit connu de vous seule, puisque c'est vous qu'elle a contactée.

Je reconnais mon impuissance. Non, je ne vois pas et ça me met en rage.

Son visage habituellement impassible s'anime d'une flamme, d'un brasier. Puis, il se tait. Me demande de me rhabiller. L'instant de grâce est terminé. Cette fois-ci, il me donne trois cents euros, dont cent qu'il fourre dans ma poche en me disant :

— Ça, c'est pour VOUS. Pas pour votre mac. Que je n'apprenne pas qu'il vous les a fauchés !

Je promets :

— Non, non, je ne dirai rien. Je les garde... pour retrouver Clarisse.

Savez-vous ce qui se passe ensuite ? Il m'embrasse ! Pas sur la bouche, non, non, sur la joue. Comme un ami. Je suis stupéfaite et des larmes noirâtres de mascara dégoulinent sur mon visage. Il est beau mon maquillage, tiens ! Je vais devoir me refaire figure humaine pour le prochain client. Mais le cœur n'y est pas. Remarquez, il n'y est jamais, mais encore moins aujourd'hui que les autres soirs. Je le laisse partir. J'ai froid soudain. Clarisse. Il a raison, je l'ai laissé tomber. Je n'ai pas le droit.

Dans la glace de ma chambre – le seul objet intime hérité de ma grand-mère dans cette pièce impersonnelle — je vois un visage ravagé. Heureusement, le miroir est piqué évitant de me renvoyer une image encore plus accablante. Je peux me laisser croire que les taches sur ma peau ne sont que celles du miroir ; pas celles de ma vieillesse mais celles de l'objet. Non, je ne suis pas cette femme fanée qui me regarde tous les matins que le bon Dieu a faits. Cette femme, c'est le reflet jeté par le miroir qui s'obstine à me gâcher le moral. Je me démaquille. Je change de vêtements. Jeans, pull et tennis et ma veste d'honnête femme. Ainsi vêtue, je n'ai rien d'une prostituée, du moins j'essaye de m'en persuader. On pourrait me prendre pour une vieille dame digne, moi la vieille dame indigne. Je ramène mes cheveux en chignon, il paraît que c'est la mode en ce moment. Non, détrompez-vous, je n'ai rien d'une mémère à gigolos. Je peux passer inaperçue dans la foule. C'est ce que je veux : l'incognito.

Dans la rue, les copines tapinent. Marcel est là, attendant son dû comme tous les soirs. Il voit déjà les deux billets de 100 euros passer de mes mains aux siennes. Ce soir, je ne lui en donne qu'un :

— A partir d'aujourd'hui, c'est moitié, moitié.

Je ne lui parle pas de l'autre billet de cent euros au fond de ma poche. Je vois son visage de maquereau faire des « ho » avec sa bouche, comme un poisson hors de l'eau. Il étouffe.

Je rajoute :

— Ce soir, j'ai un rendez-vous.

Je le plante sur le trottoir, la bouche ouverte. Il a du mal à reprendre sa respiration. J'en profite pour m'éclipser. Le temps qu'il réalise vraiment, j'ai tourné le coin de la rue.

Je ne pouvais pas laisser passer ça. Mon client qui me ramène à mon devoir ! J'ai honte. Comment peut-on laisser tomber une amie dans le besoin ? Une amie qui appelle au secours. Qu'on soit prostituée ou pas, nous avons toutes des impératifs incontournables. Si tu n'écoutes pas la voix de celle qui te hurle sa détresse, tu n'es plus qu'une pute, prostituée ou pas. C'est comme les homosexuels. Tu peux être homosexuel, mais pas pédé. Tu peux être hétérosexuel, et pédé quand même. C'est une copine qui disait ça au collègue, je n'ai jamais oublié. Alors je me hâte. A cette heure-ci, il n'y a plus de métro ni de bus. Je hèle un taxi. Par chance, c'est un privé, un type qui fait ça pour arrondir ses fins de mois, alors, c'est moitié prix. Tandis que la voiture fonce dans la nuit, je m'interroge. Aucune nouvelle de Clarisse depuis quatre jours. Impossible. Sauf si son enfoiré de mari lui a pris son portable, confisqué la carte bleue, le chéquier et qu'elle est sans un centime en poche. Impossible. Il y a les deux enfants, la nourriture à acheter, plein de choses à payer. Je pense au pire. Il ne peut pas l'avoir trucidée. Il aurait fallu qu'il cache le corps, qu'il conduise les enfants à l'école et aille les chercher.

— Arrêtez-vous là.

Le taxi freine brusquement. Pas très professionnel tout ça. Qu'importe. Je lui demande de m'attendre un quart d'heure. Ok, ça marche, mais faut régler la course et payer l'attente

d'avance. Je vois fondre les deux cents euros avec nostalgie. Cette cité, en pleine nuit, est d'une surnoiserie qui m'affole. Je n'ai pas l'habitude de la campagne, je suis une femme de la ville, des lampadaires et des trottoirs animés. N'importe qui peut se cacher derrière les arbres et te détrousser sans que quiconque ne t'entende appeler au secours. J'avoue ne pas être rassurée. La maison aussi est silencieuse. Les volets d'en haut sont fermés. Peut-être dorment-ils tous les quatre ? Imaginez que son mari ait fait amende honorable ? Qu'il ait demandé pardon ? Ce ne serait pas la première fois qu'il lui jouerait ce manège pervers. Il connaît toutes les ficelles du métier de mari manipulateur. C'est pour mieux te manger mon enfant.

— Vous connaissez un hôtel dans les environs ? dis-je au chauffeur.

— Pas ici, en tout cas ma petite dame. En centre ville. Vous en avez pour plus d'un kilomètre à pieds.

-Vous me conduisez ?

— Pourquoi ? Vous pensez que je vais vous larguer là comme une vieille chaussette ? Je suis un professionnel, moi.

Tu parles, un professionnel ! Mon œil ! Je sais qu'il n'a pas la licence. S'il se fait prendre par un vrai chauffeur de taxi, ça va chauffer pour lui. J'ai envie de lui répondre « moi-aussi » mais je réalise que je suis une cliente comme les autres, pas une prostituée en balade. Je dois rougir de honte dans le noir.

— Excusez-moi. Je suis un peu fatiguée.

Il me regarde dans le rétroviseur. Que peut bien faire une honnête femme à une heure du matin, à tourner et retourner autour d'une maison aux volets clos ? Peut-être me prend-il pour un détective ? Ça paraît peu probable. Je préfère ignorer le fond de sa pensée. Nous traversons la Marne pour rejoindre un hôtel près de l'hippodrome. Après avoir payé la chambre, il ne me

restera que quelques euros pour rentrer en train demain matin. Marcel va me passer un savon mémorable.

Lorsque j'émerge d'un sommeil court et agité il est huit heures du matin. Le silence de l'hôtel me donne l'impression d'être perdue au milieu du désert malgré le bruit des voitures à l'extérieur. C'est la première fois depuis longtemps que j'évite les hurlements des gosses du deuxième, les claquements de gifles journalières des mères excédées, le galop des marmots dans les escaliers qui n'hésitent pas à tambouriner à notre porte avant de s'enfuir en riant. La quiétude me déconcerte. J'aurais pu faire la grasse matinée mais j'ai une mission bien plus impérieuse que mon repos personnel. Je dormirai une autre fois, peut-être dans dix ans, peut-être seulement au moment de ma mort... Qu'importe. Clarisse est en danger et, de ça, j'en suis certaine. A pied, de l'hôtel à sa maison, il y a plus d'un kilomètre. Si je le tenais ce faux chauffeur de taxi ! Il est plus de 10h lorsque j'arrive devant chez elle. Les volets sont ouverts. Je sonne mais personne ne me répond.

— Il n'y a personne, dit une voix derrière moi.

Une grosse femme essoufflée me regarde curieusement. Dans n'importe quelle cité de petits bourgeois, il y a toujours une voisine bien intentionnée qui vient vous raconter ce que vous n'avez pas demandé. Elle rentre sa poubelle, c'est un bon moyen pour entreprendre une conversation.

— Vous savez quand Madame va revenir ?

— Clarisse ? me demande-t-elle. Elle est partie chez sa mère avec les enfants. Ce sont les vacances, vous comprenez.

— C'est elle qui vous l'a dit ?

— Non, son mari.

— Vous avez entendu du bruit il y a quelques jours ?

-Du bruit ? Quel bruit ?

— Ne faites pas l'innocente. Vous n'allez pas me dire que son mari ne la bat pas et qu'on ne l'entend jamais crier.

— Ici, on ne se mêle pas de la vie privée des voisins, grince-t-elle. C'est le respect des autres, ça.

— Mon cul, oui ! Espèce de mégère ! Vous ne voulez pas vous mêler de sa vie privée ? Vous avez tous la pétache, oui. Pas de couille, pas d'embrouille. Vous me foutez la gerbe. Et si elle est morte, Clarisse ? Vous voyez la salle à manger avec du sang partout, les enfants étranglés dans leur chambre ? Vous feriez mieux d'appeler les flics. Ce type est un malade.

Je l'abandonne sur le trottoir, stupéfaite, tiraillée par ses propres démons. Appeler ou ne pas appeler les flics, telle est sa question. Je la vois s'avachir comme son sac poubelle. Moi, je me tire. Clarisse n'est pas chez sa mère pour la bonne raison qu'elles sont fâchées depuis plus de dix ans et que sa mère habite à Saint Denis de la Réunion. Elle n'a aucune famille en France la petite Clarisse. Où traîne-t-elle sa misère avec ses marmots ? Je ne pense pas que l'autre abruti l'ait tuée. Mais si les flics débarquent chez lui, il faudra bien qu'il fournisse des explications. Je me retourne, aperçois la voisine sortir son téléphone.

Il est temps que je rentre au bercail avant que Marcel ne lance à mes trousses ses fins limiers, d'autres macs aussi vieux et décrépis que lui. Je me demande soudain pourquoi je reste. C'est vrai, Marcel ne ferait rien si je m'avisais de prendre ma retraite. Mais où irais-je ? Le bordel de Valérie c'est mon chez moi. Le deuxième étage, ma famille. Je me sens responsable de tous ces enfants abandonnés de la République. Sans compter que sans le tapin, je ne vois pas avec quoi je croûterais. Pas de retraite pour les péripatéticiennes. J'ai la CMU, j'aurais peut-être

droit au RSA. Un loyer à payer, des meubles à acheter et la solitude. Toute ma vie j'ai levé les jambes en l'air pour vivre, je ne vois aucune raison pour que ça s'arrête. Donc, je retourne chez Valérie, quitte à me prendre une avoinée par Marcel. Et puis, une petite voix intérieure me dit que le Marcel va filer doux à cause du client de vingt-deux heures.

6

36, quai des Orfèvres

— On l'a trouvé où cette fille ? aboie Lebosc.

Le capitaine Touret met un temps à répondre.

— Au jardin japonais du musée Albert Kahn...

— Putain ! Mais je l'avais dit qu'il allait nous balader dans tous les jardins de Paris ce salaud ! Vous avez appelé le juge ?

— Le proc est là, chef...

Lebosc, rouge de fureur, se précipite vers le procureur impeccablement vêtu comme à l'ordinaire. Souliers vernis et cravate. Le commandant meurt d'envie de le choper par la cravate et de le faire valser comme un pantin. Christelle le retient à temps et le regarde droit dans les yeux :

— Faites pas le con, chef. Vous allez vous faire dessaisir de l'affaire et nous avons besoin de vous.

Lebosc ravale la fureur qui l'étouffe.

— Toi, tu me payeras cette insubordination. Mais tu as raison.

Pour se calmer, il passe au distributeur prendre un café, aperçoit Fatima un gobelet à la main et le lui prend.

— Merci, mets ça sur ma note.

Fatima ne dit rien et reprend un noir bien tassé.

— Le premier qui fait seulement mine de me le faucher se le prend à la figure.

Ça chauffe au quai des Orfèvres. Tout le monde est à cran.

— Florès, Mera, Tournet, magnez-vous.

Il ne faudrait pas plus de dix minutes pour rejoindre le jardin si la capitale ne drainait pas un nombre insensé de voitures. Heureusement que Lebosc n'a pas pris le volant. Au milieu d'un indescriptible enchevêtrement de voitures, il tape sur le toit du véhicule de fonction, comme un singe en cage. C'est ce que pense Christelle, assise à l'arrière, tandis qu'elle l'observe comme s'il était un objet d'étude. Un orang-Outan en colère. Ils sont tous en colère. Trois victimes, ça commence à faire beaucoup. Finalement, Lebosc craque et met le gyrophare.

— Prends les sens interdit ! ordonne-t-il à Tournet.

— Mais chef !

— C'est un ordre ! Et tu montes sur le trottoir s'il le faut.

Des actions disproportionnées étant donné le caractère ténu de l'urgence. Le corps ne va pas s'envoler. Christelle s'agrippe à la voiture tant bien que mal et ferme les yeux. Fatima reste zen. Ne dit-on pas que l'habitude rend maître ?

C'est sur les chapeaux de roues qu'ils traversent le bois de Boulogne et atteignent le lieu du crime. Un si joli jardin ! Deuxième jardin. Des roses blanches pour des femmes jugées impures par un cinglé. Couchée au milieu des bambous, les cheveux flottant dans l'eau calme du bassin, la jeune femme a l'air de dormir. Son assassin l'a allongée près du petit pont couleur orange.

Tôt, le matin, c'est le jardiner qui l'a trouvée. Le ventre ouvert, une rose blanche presque éclosée lovée dans la plaie béante. Rien de nouveau à part cette rose qui vieillit de jour en

jour et s'ouvrira jusqu'à l'épanouissement total. Christelle est sûre de ce scénario.

— Il a dû en acheter un bouquet, pense-t-elle tout haut. Un de ces petits bouquets de roses qu'on trouve à deux euros dans n'importe quel supermarché. Il se fane très vite. Donc, s'il veut utiliser le même bouquet, il doit se dépêcher de tuer avant que la dernière fleur ne perde ses pétales.

Elle rajouta devant un public attentif :

— Il y a douze fleurs par bouquet. Toujours douze.

— Une femme par jour, douze jardins, douze jours, murmure Fatima.

— Passez-moi tous les jardins de Paris au peigne fin, les événements qui y ont eu lieu. Cherchez tout ce qui, de près ou de loin, peut avoir un rapport avec les roses, dit Lebosc d'une voix sourde retenant un cri de désespoir coincé dans sa gorge comme s'il avait avalé un bonbon de travers.

— Je ne pense pas qu'on trouvera quelque chose avec les roses, dit Christelle. A mon avis, elles sont symboliques.

— Alors, démerdez-vous à la trouver cette symbolique ! beugle Lebosc. Quant aux autres, vous vous croyez en vacances ? On n'est pas ici pour visiter.

— Dommage, dit Tournet. Je n'ai jamais vu le musée Albert Kahn. Cela fait pourtant dix ans que je vis à Paris.

— Tu n'as pas envie de visiter Saint Pierre et Miquelon ? Il doit y avoir un magnifique musée de poissons là-bas.

— Oh, il y a cinq musées, trois à Miquelon, deux sur l'île aux Marins. Mais pas de musée aux poissons. A Miquelon...

— Ferme-la, Tournet.

Le juge qui ne disait rien depuis leur arrivée, parvient à sortir quelques mots d'entre ses mâchoires serrées :

— Mademoiselle Florès, voulez-vous passer au palais ? J'ai besoin de vous entendre. Madame Alabeda, voulez-vous la prendre dans votre voiture ? Je rentre avec le procureur.

— Bien, Monsieur le juge.

— Commandant, je vous dispense de vos commentaires.

Lebosc regarde le juge, hausse les épaules, mais s'abstient de répondre.

L'accès au jardin et au village japonais est fermé au public, ceinturé par le sempiternel ruban jaune. Pour les policiers, l'heure n'est pas au tour du monde végétal offert par le musée, encore moins aux expositions ni aux effluves venues des quatre coins de la planète. Leur principale préoccupation est d'anticiper un éventuel nouveau crime et, si crime il y a, trouver dans quel jardin il va être perpétré. Mission impossible s'il en est une. Le musée est aussi porte close, au moins pour la journée, le temps que la police scientifique le passe au peigne fin bien qu'il n'y ait aucune raison pour qu'on y trouve des indices.

8

Mal à l'aise, Christelle suit Maryse Alabeda, la greffière, sans mot dire. Elle n'aime pas le regard que lui a jeté Lebosc. Que c'est pénible cette guéguerre entre le juge et lui ! Un rapport de force pour le pouvoir complètement stupide à ses yeux. Elle sait qu'il va falloir qu'elle s'y fasse. « Toute collectivité a ses travers » lui dit toujours son professeur. Il sait bien de quoi il parle, lui. On pourrait faire un schéma des relations entre les protagonistes de cette « cellule » encore un terme employé par le professeur Charretier oubliant de s'intégrer à ce schéma.

— Vous tenez le coup ? lui demande Maryse. Ils sont lourds quand ils commencent ces deux-là. J'en sais quelque chose.

— Humn... marmonne Christelle. Excusez-moi. Je pensais à mon professeur. C'est la même chose. Entre lui et Lebosc, ce n'est pas le grand amour.

— Si j'ai un conseil à vous donner, mon petit, ne rentrez surtout pas dans leur jeu. Ce sont des rapaces. Vous feriez une proie facile.

Elle passe la seconde qui craque lamentablement. « Pauvre boîte à vitesses » pense Christelle. La greffière a visiblement des problèmes de conduite. Comme si celle-ci avait entendu ses pensées elle dit :

— Vous n'imaginez pas combien d'embrayages j'ai cassés dans ma vie ! Je suis gauchère et même après trente ans de permis de conduire j'ai toujours du mal avec ma main droite.

Christelle rit de bon cœur.

— C'est ce que j'étais en train de me dire.

Maryse perd soudain son sourire et son visage devient grave.

— Puisque nous en sommes aux confidences, puis-je vous en faire une à propos des meurtres ? En toute confiance ?

— Je suis là pour ces meurtres vous savez. Tout est bienvenu.

— Je me suis mal exprimée. Je ne veux pas que quiconque soit au courant. Entre vous et moi.

— Détenez-vous des informations importantes ?

-Je vous laisserai juge de leur importance. Simplement, j'ai juré la plus grande discrétion à une amie et je dois savoir. La personne qui s'est confiée à elle refuse de témoigner, encore moins de porter plainte. Je pense cependant que les informations qu'elle détient peuvent vous aider.

Christelle reste silencieuse un moment, pesant le pour et le contre. Si ces confidences peuvent faire avancer l'affaire, elle est prête à tout entendre et à jurer. Mais si ces informations sont d'ordre à cacher un délit, elle ne peut pas engager sa parole.

— Je sais que ce que je vous demande est difficile. Je vous assure que je ne fais pas obstruction à l'enquête.

— Allez-y. Je vous donne ma parole que je serai une tombe. J'espère ne pas avoir à le regretter. De quoi s'agit-il ?

Maryse se demande par quel bout commencer ses explications.

— J'ai une amie avec laquelle je vais prendre des cours de danse et nous sortons ensemble de temps en temps pour aller au cinéma ou au restaurant et danser. Elle habite dans un immeuble près du parc Georges Brassens. Figurez-vous qu'elle a été témoin d'un viol. Enfin, témoin n'est pas le mot, mais une jeune femme de l'immeuble lui a fait des confidences. Elle aurait été violée chez elle et pense que son violeur lui a fait boire de la drogue pour l'endormir. Jusque-là, aucune ressemblance avec notre affaire, des viols il y en a des tas tous les jours hélas. Mais mon amie Jeannine a trouvé une rose dans le caniveau près de l'immeuble. Une rose blanche en bouton. Alors quand elle a entendu aux infos qu'on avait trouvé une autre femme assassinée avec une rose dans le ventre, elle a eu peur.

Christelle sent ses cheveux se dresser sur la tête.

— Et alors ? Qu'en a-t-elle fait ?

— Elle l'a cachée chez elle.

— Mais non d'un chien ! C'est une obstruction à l'enquête ça ! Recel de pièce à conviction.

— Pas du tout étant donné qu'il n'y a pas d'enquête sur ce cas précis. La jeune femme ne veut pas porter plainte. Elle

refuse d'en parler. Pour plusieurs raisons. La première étant qu'elle reçoit des hommes chez elle pour payer ses études.

— A-t-elle vu son agresseur ?

— Bien entendu. Mais elle n'a pas de souvenirs précis.

A part que c'était un bel homme d'une trentaine d'années.

— On doit l'interroger.

— Mon amie ne dira rien. Cette jeune femme lui fait confiance.

— Ne peut-on pas la rencontrer d'une manière disons, fortuite ?

— Que voulez-vous dire ?

— Organiser une rencontre. Voilà ce que je veux dire. Comme si c'était un hasard.

— Pourquoi pas ? Ce week-end nous allons au musée des arts primitifs, il y a une exposition sur les arts d'Océanie. Si vous n'avez rien d'autre à faire...

— D'accord, dites à votre amie d'inviter cette femme. Si elle veut venir.

- Bah, Jeannine a des talents de persuasion assez remarquables. Elle ne lâche jamais rien. Des fois, elle est comme une tique. Pour s'en débarrasser il faudrait la brûler.

« Les tiques provoquent la maladie de Lime » se dit Christelle. Il ne manquerait plus qu'une épidémie... Sans faire part de ses réflexions idiotes elle rétorque :

— Voilà qui nous fait quatre victimes. Si ce type veut finir son boulot il ne laissera pas cette femme en vie. Elle a besoin de protection. S'il lui arrive quelque chose, je ne me le pardonnerai jamais.

Maryse se gare sur le parking du Palais de justice à l'emplacement réservé à son juge, collée à sa moto.

— Wouah ! s'écrie Christelle. Il ne s'emmerde pas le juge ! Quel engin !

Elle rajoute les yeux brillants :

— J'adore la moto.

— Demandez au juge de vous faire faire un tour. Ça lui changera les idées.

— Il est marié, votre juge ?

Maryse sourit :

— Non, pas marié. Vous avez toutes vos chances. Si on peut parler de chance parce que, côté cœur, c'est un looser de première classe.

— Alors, gardez-le.

9

En rentrant chez le juge, Christelle remarqua tout de suite le petit tableau au-dessus du bureau. Une aquarelle discrète aux tons de rouges dégradés représentant un taureau quittant les marais de Camargue. Elle n'en connaît qu'un capable de donner une telle force à une scène somme toute très banale. Dans les yeux du taureau on voit déjà son futur. Autour de lui, ce n'est que couleurs pastel, douceur et nature paisible. Le taureau sait où il va. C'est une évidence que tu prends comme une gifle dès le premier regard. Cette aquarelle a servi pour l'affiche contre la tauromachie et même les plus fans de corrida ont dû admettre la force de la prémonition.

— Il vous plaît ce tableau ? demanda le juge.

Christelle rougit. Son trouble est gravé sur son visage.

— Je connaissais le peintre.

— Vous l'avez connu personnellement ? Il est décédé n'est-ce pas ? Un suicide me semble-t-il.

Une boule dans la gorge l'empêche de répondre et ses yeux se troublent.

— Excusez-moi si j'ai été indiscret, bafouille le juge gêné.

Maryse lui jette un regard furieux. Il n'en rate jamais un celui-là ! Il aurait dû comprendre tout de suite le désarroi de Christelle et s'abstenir de lui poser des questions. Mais, non. Il met les pieds dans le plat à tous les coups.

— Bon, commence Edmond troublé par la jeune femme et par sa propre sottise. On m'a beaucoup parlé de vous en haut lieu. Vous êtes une élève du professeur Charretier, m'a-t-on dit. Une pointure en psychologie criminelle. Dites-moi ce que vous pensez de cette affaire.

Décidément, se dit Christelle, ils me prennent tous pour le Père Noël. S'il croit que je vais lui servir la solution sur un plateau !

— Ce que j'en pense ? Je n'en pense rien. Je viens d'arriver, je n'ai même pas pris connaissance du dossier en totalité. Au cas où vous ne l'auriez pas vu, je n'ai pas de baguette magique.

Derrière l'écran de son ordinateur, Maryse tente de retenir une envie de rire irrésistible.

— Excusez-moi, bredouille le juge. Je pensais que le commandant Lebosc vous avait briefée.

— Non, il ne m'a pas briefée. Il m'a saoulée avec mon père, c'est tout. Alors j'attends des explications cohérentes pas un résumé de l'affaire que je peux trouver dans les journaux. J'ai besoin du dossier des deux victimes aussi, plus celui de la troisième.

Le juge ouvre une chemise à sangles remplie de photos, de rapports d'autopsies, d'auditions de témoins et la tourne vers Christelle.

— Prenez votre temps.

Elle se penche sur les documents et retient un haut le cœur. Leboss a été gentil de lui avoir épargné les pires photos, celles que le juge a en sa possession. Les différentes parties des autopsies sont insupportables. Elle sait qu'elle va devoir s'habituer à scruter en long en large et en travers ce genre de clichés morbides et même assister à de vraies autopsies. Elle en voulait du crime ? La voilà servie.

Le juge referme le dossier et l'observe. Un silence gênant s'installe vite troublé par la voix de la greffière.

— Monsieur le juge ? Mademoiselle voudrait peut-être retourner au commissariat.

Edmond semble redescendre d'une planète dans une autre galaxie.

— Il est l'heure de déjeuner, dit-il à sa greffière médusée. Si mademoiselle n'a pas d'autre rendez-vous elle pourrait déjeuner avec moi.

Maryse en tombe ses lunettes. Le culot du juge lui coupe la parole. C'est la première fois qu'elle le voit agir avec les femmes qui le troublent. Pas étonnant qu'il prenne des gifles et se retrouve seul à trente ans. Christelle rougit, regarde le tableau derrière Edmond. Un crève-cœur. Pourquoi cet imbécile a-t-il eu l'idée d'exposer « Appel au secours » ? Le seul qu'il ne fallait pas. Surtout pas. Hélas pour lui, il ne pouvait pas le savoir. En d'autres circonstances, Christelle aurait accepté l'invitation.

— Je n'ai pas faim, dit-elle. J'ai trop de travail. Un autre jour, peut-être ?

Elle se lève, imitée par Maryse, et déclare :

— Ne vous dérangez pas pour moi. Je rentre au commissariat. J'ai envie de marcher le long de la Seine.

Une main tendue, un « au revoir Monsieur le juge » plus incisif qu'un scalpel... Des regards qui se croisent sans vouloir

se rencontrer, une gêne palpable, épaisse comme le cadre du tableau. Ce tableau, là derrière, sur le mur. L'ombre de l'homme qui lui cache tous les autres.

La porte se referme derrière Christelle. Maryse regarde son Mowgli et soupire.

— Vous déjeunez avec moi, Madame Alabeda ?

— Avec plaisir, je meurs de faim.

Chapitre III

1. « *Quand il s'agit de sentiments, les femmes n'ont pas de mesure.* »

1. *Laure Conan Extrait de « La Sève immortelle »*

1

Il y a foule au quai de Orfèvres Malgré l'heure supposée du déjeuner et le tri sélectif fait à l'entrée. Autrefois, c'était un vrai moulin. On y rentrait et on en sortait sans que quiconque ne demande quoi que ce soit. Jusqu'au jour où un paquet contenant une bombe a été posé sur le bureau d'un policier par un livreur passé inaperçu. A présent, il y a un sas et il faut montrer patte blanche. Christelle poursuit son chemin dans les couloirs bruyants. A l'étage de la Crim, c'est plus calme. Une dame d'un certain âge patiente, l'air blasé. Bien que maquillée, elle a des traits durs et fatigués. Deux jeunes filles attendent en se tenant la main. Leurs doigts s'entremêlent, se lâchent puis s'effleurent à nouveau avec délicatesse. « Au moins, se dit Christelle, ces deux-là sont fières de leur nature. »

— Vous attendez quelqu'un ? demande-t-elle.

Celle aux cheveux rouges, dont le visage mangé par les taches de rousseur a l'air grave et tourmenté, lui répond :

— J'ai rendez-vous avec le commandant Lebosc. On m'a dit qu'il était sorti.

— Je suis la « profileuse » du groupe. Enfin, la psychologue, corrige Christelle. Mademoiselle Florès. Je peux vous recevoir. C'est à quel sujet ?

Lillie hésite.

— Lillie Quenemer. C'est au sujet de mademoiselle Nedelec.

— Alors je vous reçois, répond Christelle avec empressement. Je suis sur l'affaire. Entrez. Vous pouvez rentrer aussi, si mademoiselle Quenemer n'y voit pas d'inconvénient, rajoute-t-elle à l'attention de Clotilde.

Christelle observe les deux amies. Clotilde est à moitié assise sur sa chaise comme si elle s'apprêtait à s'enfuir au plus vite. Il est clair qu'elle n'est là que par amour pour sa partenaire, pas pour l'affaire. Lillie est plus détendue malgré son implication. On voit bien qu'elle a une raison impérative d'être là.

— Vous connaissiez Armelle Nédelec ? C'est ça ? On vous a déjà interrogée. J'ai votre témoignage devant les yeux. C'est le commandant qui vous a convoquée ou avez-vous des renseignements à nous communiquer ?

— Il m'a convoquée. J'ai beaucoup réfléchi. Je me souviens d'une réflexion d'Armelle il y a quelques temps. Je crois qu'elle était amoureuse. Elle m'a dit « je ne ferai plus ce boulot longtemps ». Je lui ai demandé « Il a les yeux comment ? » Ça l'a fait rire. « Il n'y a pas que les yeux qui comptent chez un homme, tu vois ? ». Elle n'a rien dit de plus. Je me suis dit qu'elle avait déjà dû le rencontrer plusieurs fois.

— Vous pensez que cet homme pourrait être son assassin ?

— Pourquoi pas ? Peut-être a-t-il voulu la mettre sur le trottoir ?

— En tout cas, cet homme ne s'est pas manifesté après sa mort. Quelqu'un a bien dû le voir ! Ses voisins, ses amies. Si

elle devait vivre avec lui elle avait peut-être des photos. Pourquoi cacher leur relation s'ils devaient vivre ensemble ?

— S'il s'agissait d'un amant riche qui avait l'intention de l'installer mais pas de vivre avec elle ? Je ne sais pas. Elle avait un blog et devait garder des photos non publiables sur son disque dur. Je n'ai pas ses mots de passe mais vous, vous pouvez les scratcher dans la police, non ?

— On n'a pas trouvé d'ordinateur chez elle. Son assassin a dû l'emporter. Je vais voir avec les techniciens s'ils peuvent faire quelque chose. Vous connaissez son adresse ?

Lillie hésite et dit en rougissant :

— Oui, je suis allée voir son blog une fois. Une seule fois. C'est dégoûtant et moi... les relations avec les hommes, vous savez, ça me dégoûte encore plus.

— Je comprends.

Le silence retombe entre elles. De plus en plus mal à l'aise, Clotilde se tortille sur sa chaise. Si ses parents savaient qu'elle est au quai des Orfèvres, chez les flics afin de témoigner avec sa chérie pour une prostituée assassinée, sa mère en mourrait de honte. Elle n'a jamais aimé faire de vagues, sa maman. Elle est caissière dans un supermarché, son père kinésithérapeute dans un centre de rééducation. Une famille tout ce qu'il y a de plus conformiste. Déjà, ils ignorent les préférences sexuelles de leur fille tout en n'étant pas homophobes. Alors la savoir amie d'une jeune femme ayant approché le milieu de la prostitution même de très loin, les rendrait malades. Elle espère ne jamais se retrouver dans un article à ce sujet. C'est pour cela qu'elle refuse de donner son nom de famille à Christelle.

Christelle ne voit pas ce qu'elle peut leur demander de plus. Elle les libère en donnant sa carte à Lillie. Puis une idée subite lui traverse l'esprit :

— Vous qui aimez l'art, si vous avez du temps dimanche, allez à l'exposition sur les arts d'Océanie au musée des arts primitifs. J'y vais moi-même l'après-midi. Il paraît qu'elle est magique. Nous pourrions prendre un thé ensemble.

— Pourquoi pas ? dit Lillie. A dimanche donc.

En sortant du quai des Orfèvres Clotilde se met à crier :

— Tu ne vois pas qu'elle te manipule ? Elle veut te tirer les vers du nez ! Le musée des arts primitifs ! Tu parles !

— Ne sois pas stupide. Tu vois des espions partout.

— Stupide ? Stupide ? Merci pour l'offense. Elle te plaît cette Christelle ? C'est ça ?

Lillie est stupéfaite.

— Enfin, ma chérie, que t'arrive-t-il ?

— Ne m'appelle pas ma chérie !

— Tu as honte de nous ?

— Non, je n'ai pas honte, répond Clotilde. Je...

Puis elle éclate en sanglots.

— J'ai peur pour toi.

Il n'en fallait pas plus pour qu'elles se rabibochent. Lillie la regarde de ses grands yeux verts et Clotilde se sent chavirer. Pourtant, Lillie aussi a peur. Mais elle ne le dirait pour rien au monde.

2

Arlette au 36 quai des Orfèvres

J'ai décidé de me présenter à la police. La voisine n'a pas prévenu les flics. Cela fait une bonne semaine que Clarisse a disparu avec ses enfants et son mari n'a fait aucune déclaration. « Elle est partie chez sa mère », s'obstine-t-il à dire à ses voisins et comme ce sont les vacances scolaires personne

ne trouve ça étrange. Sauf moi. Sa mère habite l'île de la Réunion. Si elle s'est rendue chez elle, il y a forcément des traces de leur départ. L'angoisse m'empêche de dormir et de « bien faire mon boulot » comme dit Maurice. C'est lui qui m'a suggéré d'aller chez les flics. Et pourtant, les flics il vaut mieux qu'ils ne viennent pas mettre leur nez dans nos affaires ! Nous en avons longtemps discuté avec l'association des voisins. Oui, il faut que je vous mette au parfum. Nos voisines du deuxième étage se sont constituées en association à but non lucratif pour la défense des intérêts des habitants. On aura tout vu en ce bas monde ! La présidente, c'est Laetitia ma copine péripatéticienne ; le trésorier c'est Maurice qui a accepté la création de cette association à cette seule condition sinon il mettait tout le monde à la rue ; la secrétaire, l'aînée de la famille Ndoumbè, Zenabou, la seule majeure qui a la nationalité française. Donc, nous avons fait une assemblée générale extraordinaire en bonne et due forme et voté mon déplacement chez les flics. Quelle expédition ! C'est un peu comme si je partais en voyage en Amazonie avec les piranhas, les moustiques et les tribus anthropophages. J'ai eu droit à toutes les recommandations possibles. On m'a même proposé de l'argent pour le bakchich. Aussi, me voilà, les poches pleines de petites pièces jaunes, assise dans un couloir désert car tout le monde est allé manger, sauf une jeunette qui passe au grill deux gamines qui se tiennent pas la main. Je trouve ça franchement surréaliste.

— Madame ? Vous attendez quelqu'un ?

Ça c'est la jeunette fliquette qui veut m'introduire dans son bureau à la suite des deux gamines.

— Je veux parler à un responsable, dis-je l'air sûr de moi.

— Je suis Mademoiselle Florès, me répond l'inconnue.
Que puis-je faire pour vous ?

C'est presque une gamine. J'aurais préféré avoir affaire à quelqu'un de plus expérimenté.

— C'est pour signaler une disparition.

— Ici, c'est la CRIM. Les disparitions doivent être signalées à votre commissariat de quartier.

Je la regarde. Je dois avoir l'air d'un extra-terrestre. J'ai essayé de me faire le look femme au foyer, pas trop maquillée, mais je suis sûre que même comme ça j'ai l'air de ce que je suis : une prostituée de bas étage.

Cependant, je ne sais pas ce qui se passe dans la tête de mon interlocutrice ni pourquoi je semble l'intéresser soudainement. Elle me fait entrer. Ce doit être son jour de BA. La porte se referme sur moi. Je ne suis pas tranquille. D'habitude, je n'ai pas droit à autant de considération. Pour qui me prend-elle ?

— Je vous écoute, dit Christelle qui n'a que ça à faire aujourd'hui : écouter. Voir des horreurs et écouter. Tu parles d'un boulot ! Pourquoi a-t-elle envie d'entendre cette bonne femme bizarre ? Elle l'ignore elle-même. Le destin parfois joue des tours inattendus.

Je suis pressée d'en finir. Personne ne va être intéressé par mon histoire. Des femmes qui disparaissent, il y en a des milliers chaque jour. Et les flics avec leur assassin à la rose blanche doivent avoir d'autres chats à fouetter. Curieusement, elle me demande des précisions. Je lui en donne tout en passant sous silence mon inconnu du soir. A bout d'un moment, elle commence à comprendre quel est mon métier. J'hésite à tout raconter. Je ne voudrais pas d'une descente de flics dans l'hôtel. Je crois que j'ai fait une grosse boulette en venant ici.

— Votre amie, elle faisait disons... des entorses à son mariage ? Pour se faire de l'argent ?

— Clarisse ? Non mais vous rigolez ! Vous croyez que les hommes battent leurs femmes parce qu'elles sont infidèles ? C'est tout ce que vous êtes capable de me dire ? Putain ! Je préfère partir.

Ça y est ! C'est foutu. J'ai encore pété un câble. Je m'étais juré de rester polie quoi qu'il advienne mais ce scout au féminin m'énerve.

— Rasseyez-vous, je vous en prie. Ce n'est pas ce que je voulais dire. La seule chose qui m'importe c'est qu'on ne la retrouve pas le ventre à l'air avec une rose blanche. Vous saisissez ?

Je saisis.

— Elle n'est pas seule. Il y a ses deux enfants. Je ne voudrais pas qu'elle ait fait une bêtise.

— Nous allons lancer un avis de recherche et interroger son mari. Où peut-on vous joindre ?

Lui donner mon adresse ? C'est inviter les flics chez moi, chez nous. J'imagine une descente de flics dans l'hôtel des Anges. Finie notre tranquillité. La fliquette a dû comprendre car elle rajoute :

— J'ai seulement besoin de votre numéro de téléphone. Ou alors, tenez, rencontrons-nous ce dimanche au musée. J'y vais avec quelques amies.

Je la regarde en me demandant si elle est cinglée ou si elle se paye ma tête. Au musée ? Je n'y ai pas mis les pieds depuis au moins quarante ans. La journée, je dors, je bulle, je discute avec les copines, je m'occupe des mouflets du deuxième, mais le musée ! La voilà qui m'invite à la dînette en compagnie de ses copines. On se croirait sous Louis XIV lorsque les femmes de la cour se réunissaient pour parler chiffon ou cul.

Bon, vous allez me dire qu'à cette époque il n'y avait pas de musée. Cette petite, elle n'a pas l'air de faire partie de la haute. A force d'évoluer dans un monde à part, je me fais de drôles d'idées des femmes du peuple. Je ne suis pas à la cour, je suis dans les locaux de la République avec une femme flic de vingt ans, une psy à ce qu'elle m'a dit et si j'ai bien tout compris de son boulot. Elle a sur les bras des cadavres au ventre ouvert mais elle s'inquiète pour ma copine. Je la trouve bizarre. Il faut reconnaître que des « comme elle » il ne doit pas y en avoir beaucoup chez les flics. En fait, ce n'est pas une fliquette, non, une psy à part entière peut-être ? J'ai vu ça à la télé dans un feuilleton. Ben oui, je regarde la télé comme tout le monde mais moi c'est avant d'aller travailler, pas avant d'aller au lit... Quoi que... Enfin, bref. Vous voyez ce que je veux dire. Comment appelle-t-on ces femmes ? Des... Zut, j'ai la mémoire qui se liquéfie. « Profileuse » ! Voilà, je le tiens. Une profileuse. Une nana qui te récite le profil des tueurs rien qu'en réfléchissant. Elle sait ce qu'elle fait donc. Pourquoi pas le musée après tout ? J'y amènerai Aminata.

— Au musée ? Quel musée ? Enfin, pourquoi pas. Va pour le musée. Si j'ai du nouveau entre temps je peux vous appeler ?

— Voici ma carte. Appelez-moi sur mon portable, pas ici. Le musée, celui du quai Branly.

Quelque chose me tracasse.

— Je ne devrais pas avertir le service des personnes disparues ?

— Je m'occupe de tout. Rassurez-vous.

Je la remercie, la salue et quitte le quai des Orfèvres légèrement perturbée. Qu'est-ce qui peut bien m'échapper dans cette histoire ? J'espère qu'elle ne me promène pas. Il faut retrouver Clarisse à tout prix.

Lorsque je quitte le quai des Orfèvres, l'agitation donne envie de partir en courant. Devant la porte, une voiture se gare et deux policiers en civil en extirpent un jeune homme menotté. C'est sûrement le train-train ici. Mais pas pour moi. Comme dit la psy, mon affaire relève de mon commissariat de quartier. Là-bas, je les connais, j'ai l'habitude. Mais si j'étais allée leur parler de Clarisse ils m'auraient ri au nez. Je me sauve et m'engouffre dans le métro. Je m'y sens plus chez moi que sur les quais de la Seine où on dirait que chaque individu possède un compte en banque en Suisse. Je sais que c'est du chiquet cette apparente propreté intellectuelle, ces hommes en chemises bien repassées et cravates, ces femmes en tailleur Chanel. Mais j'ai des regrets. J'aurais pu être comme elles. Après tout, pourquoi pas ? Ce n'est qu'une question de circonstances. Ton destin bascule à une période de ton existence. Tu ne le fais pas exprès. Il y a une ligne blanche si décolorée que tu ne la vois pas. Alors tu tombes, soit dans la misère, soit sur le trottoir, soit du bon côté de la ligne. Je me demande quand même s'il y a vraiment un bon côté... Je crois que oui. Par exemple celui des deux jeunes filles qui se tenaient tout à l'heure par la main. Je me prends à les envier. Une petite voix me susurre qu'il n'y a pas de ligne blanche mais un vaste désert où tu titubes toute ta vie durant avec des moments de tendresse comme des petits bouts de chiffons qui s'envolent et que tu saisis ou pas. Comme les ballons des manèges pour les enfants à la foire. « Attrapez le pompon ! » Certains ne l'attrapent jamais.

Le métro ouvre grand sa bouche et je m'éjecte emportée par la foule anonyme. C'est comme une cascade dont nous sommes les gouttelettes. Je dégouline sur le trottoir et redeviens l'eau croupie d'une canalisation percée. L'hôtel est là, j'ai des comptes à rendre à ses hôtes.

Au 36 quai des Orfèvres, Christelle imprime le fichier sur lequel elle a écrit la déposition de sa visiteuse. Elle fourre le papier dans son sac et scratche le fichier. Inutile de laisser des traces. Il était temps. Le commandant Lebosc pénètre dans le bureau et reporte sa colère sur elle.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ! Pouvais pas répondre à ton téléphone ? Ça fait plus d'une heure que je t'appelle.

— Il est sur silencieux.

— C'est ça, sur silencieux ! Tu crois qu'on fait les trente-cinq heures ici ? On n'est pas chez les psys. Je veux les téléphones branchés vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept ! Même la nuit, c'est compris ?

— J'ai reçu la jeune fille à laquelle vous aviez donné rendez-vous. Lillie Quenemer.

Le commandant Lebosc en reste bouche bée. Pour une fois, il n'arrive pas à hurler. C'est d'une voix blanche qu'il répond :

— Si je n'avais pas autant de respect pour ton père, je t'aurais foutue dehors. Qui t'a autorisée à l'interroger sans moi ? Pour qui tu te prends ?

— Mais vous n'étiez pas là...

— Fous-moi le camp ! Sors d'ici. Va voir ton professeur et demande-lui de t'apprendre la discipline et le respect de ta hiérarchie.

L'espace de quelques secondes, Christelle pense qu'il va la gifler. Mais il prend une chaise, s'assied tandis qu'elle se dirige vers la porte.

— Reste ici ! Ou plutôt non. Rejoins Mera et Touret au square Saint-Gilles Grand Veneur-Pauline Rolland. Tu y trouveras une belle jeune femme avec une rose. D'ailleurs, des

roses, il n'y a que ça. Tu pourras respirer l'air pur de la capitale. Casse-toi, je ne veux plus te voir !

Christelle n'ose pas demander où se trouve ce jardin dont elle n'a jamais entendu parler. Elle ne demande pas non plus au commandant ce qu'il fait au 36 quai des Orfèvres alors qu'il y a eu un meurtre, ni pourquoi il n'a pas appelé sur le téléphone du bureau. Elle n'a qu'une idée en tête : réunir les femmes qui touchent de près ou de loin les victimes. Deux meurtres en une seule journée. La folie s'accélère. « Le petit bouquet de roses doit être en train de se faner. » se dit-elle. A quand le prochain ? Dans son esprit, une étincelle vient de naître, comme lorsqu'un plomb électrique saute. L'expression « péter un plomb » vient de prendre tout son sens.

— Ce compte rendu de l'audition de Lillie, où est-il ? crie Lebosc avant qu'elle ne sorte.

— Sur votre bureau. Je ne suis pas aussi incompetente que vous ne le pensez.

Lebosc s'étrangle de colère rentrée. Il préfère ne pas répondre à cette provocation ouverte et la laisse partir. Les règlements de comptes seront pour plus tard.

4

Chez Violette

Chaque instant qui passe s'égrène comme le chapelet d'une dévote pendant la semaine sainte. Un calvaire. Un chemin de croix. Violette ne quitte plus son lit. De la couette ne dépassent que ses cheveux hirsutes. Elle ne s'est pas lavée depuis trois jours après s'être arraché la peau avec un tampon Gex accompagné d'une bouteille entière de gel lavant, encore moins peignée. Elle ne boit que du lait de soja, et encore parce

que Jeannine la harcèle pour qu'elle s'alimente, sinon, elle se laisserait mourir de faim et de soif. Depuis deux jours sa mère appelle, mais elle ne répond pas. Les meurtres ont fait la Une des journaux. A Sète, ses parents doivent être sur des charbons ardents et sa mère se lamente comme elle sait si bien le faire, d'autant plus que les noms des victimes n'ont pas été révélés. Violette l'imagine en train de pleurer sur ses tielles tandis que les clientes font le plein de ragots pour la semaine. Chacune y va de sa petite réflexion sournoise pour finir par lui dire que Violette ne risque rien car l'assassin ne tue que les prostituées pas les étudiantes. Violette les connaît bien, allez. Le chef cuisinier du plus grand restaurant de Sète qui n'offre que du frais sur sa carte : lui il ne dit jamais rien, pas un mot de travers. Elle est certaine qu'il sait à son sujet. Les autres ne sont que de mauvaises langues qui se repaissent de racontars pour oublier qu'elles s'ennuient, ou des clientes sans histoires qui n'aiment pas en faire.

Comme elle voudrait retrouver la poissonnerie de ses parents ! Respirer à pleins poumons l'odeur qu'elle ne pouvait plus supporter à l'adolescence quand elle croyait encore au Père Noël et au prince charmant. Elle repartirait sur le chalutier paternel en pleine nuit, tirerait sur les filets avec les pêcheurs, et boirait son verre d'eau de mer tous les matins, comme son père, son grand-père et ses aïeux l'avaient toujours fait. Puis, elle rentrerait au port, accompagnerait son père à la criée, irait faire une longue sieste pour ensuite rejoindre sa mère sur le quai devant son étal. Quelques heures avec les copains avant de repartir en mer. Tant pis si elle avait l'impression que ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur de poisson ! Elle la préfère à l'odeur de sperme séché qui ne la quitte plus. Jeannine a fait bouillir tous les draps à la machine à laver – du coup ils sont bons à mettre à la poubelle — lavé les rideaux, la nappe,

les coussins. Elle vaporise plusieurs fois par jour des huiles essentielles : citron, orange, cannelle, menthe. Tout y passe. Pourtant, c'est l'odeur du sperme qui persiste. Jeannine a beau lui dire que l'odeur est partie, que c'est dans sa tête, rien n'y fait. L'odeur la hante. Elle se tartine sans cesse d'une mixture fabriquée par elle-même, mélange d'huile d'amande douce et d'huile essentielle de Gaulthérie dont la fragrance capiteuse ferait fuir les nez les moins délicats. C'est bon pour les douleurs rhumatismales, encore faut-il ne pas en exagérer la quantité, mais pour le parfum il y a plus agréable. Jeannine lui dit que ça pue radicalement. Tant pis. Au moins, ça fait fuir les indésirables. Cela ne fait pas fuir Jeannine. Elle passe chez elle plusieurs fois par jour. Elle a gardé un double des clefs de la nouvelle serrure installée depuis l'agression. Violette n'a même pas voulu faire marcher l'assurance tant elle a peur de devoir s'expliquer !

Un journal dans la main, Jeannine ouvre la porte de Violette. Elle a bien l'intention de la faire sortir de son trou. Elle ne va pas jouer la taupe en hibernation jusqu'à la fin de sa vie ! Jeannine est en colère. Dans une main le journal, dans l'autre la rose blanche qu'elle a trouvée sur le trottoir trois jours plus tôt. Elle rentre sans prévenir, jette le journal sur le lit et demande :

— La rose, je vous la mets dans un vase ou vous la voulez sur votre lit ?

C'est à peine si Violette soulève la couette en marmonnant :

— Reprenez votre torchon et allez-vous-en !

— Non, je ne partirai pas. Je vais vous lire le torchon.
« Le Parisien » annonce – je vous ai pris le Parisien, c'est plus local bien que ce soit la même chose sur tous les journaux de France et du monde – « Meurtres en série : quatrième victime. Toujours la rose blanche qui se fane lentement. Combien de temps va durer l'hécatombe ? » Vous noterez au passage qu'il

manque une rose, celle que j'ai trouvée sur votre trottoir. Vous avez eu de la chance. Je ne sais pas pourquoi vous n'avez pas été assassinée, mais un pot pareil, je n'ai jamais vu ça.

— Il n'y a pas de rose sur mon trottoir. Vous buvez trop.

— Je ne vais pas relever l'insulte ma petite. Inutile de me provoquer. Dimanche vous venez avec moi au musée !

Pour le coup, Violette soulève sa couette et rit :

— Vous êtes cinglée.

— Attendez, mon chou. Regardez la Une. La première victime, c'est une gamine de quatorze ans. L'autre, vingt ans : Armelle Nedelec. Regardez donc !

Jeannine lui met la photo sous le nez en agitant le journal. Des fois, vous ne l'auriez pas vue quelque part ? Non ? Les autres, peut-être. Attendez. Que des Escort-girls. Nadine Bochaux, Mélanie Toubon. Regardez !

La première photo claque telle gifle sur le visage décomposé de la jeune femme. Bien sûr qu'elle connaît Armelle ! Nadine et Mélanie aussi. Elles se voient parfois aux cocktails de Victoria, et seulement là. Elles n'ont pas les mêmes activités mis à part celles qu'elles pratiquent chez elles en secret. Armelle, c'était la coiffure. Elle n'avait pas son pareil pour faire un carré ou des chignons extravagants pour les grandes occasions. Elle rêvait de coiffer les stars. Nadine était employée dans les bureaux d'une société anonyme de gestion de logements et Mélanie danseuse. Elle suivait des cours dans une école hyper friquée qui coûte les yeux de la tête à ses parents. Elle disait « ils ont les moyens, ce sont des bobos et ils peuvent raquer ». Ça la faisait rire d'imaginer leur tête s'ils connaissaient ses occupations extra scolaires, d'autant plus qu'elle n'avait pas besoin d'argent. C'était « pour le fun », la seule qui avait l'air d'apprécier son métier caché et cela mettait mal à l'aise les autres. Toutes assistaient aux vernissages des expositions de

Victoria en distribuant des petits fours. Le tout Paris chic est invité chez Victoria. On y rencontre même des stars. Aucune des filles employées par Victoria n'est de la capitale. Leurs familles résident en province. Est-ce ce qui attire le tueur, des femmes coupées de leurs proches ? Il faut qu'il ait partagé une certaine intimité avec elles pour le savoir ! Elle a beau s'épuiser à fouiller sa mémoire, le rejet des drames récents s'est installé pour longtemps.

— Vous les connaissez, n'est-ce pas ? dit Jeannine avec douceur. Vous n'avez plus le droit de vous taire, Violette.

— Je n'irai pas chez les flics !

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je connais la greffière du juge qui est en charge de l'affaire. Elle voudrait que nous nous rencontrions au musée ce dimanche. Faites un effort. Elle n'en parlera pas à la police, c'est promis. Vous n'aurez pas à raconter votre agression. Violette, il va y avoir d'autres victimes, c'est certain. D'après Christelle, la profileuse du quai des Orfèvres, le type utilise un bouquet de roses, de ceux qui sont vendus dans les supermarchés. Il y a douze roses dans un bouquet et elles fanent vite. Avec vous, cela fait cinq femmes agressées et vous êtes la seule survivante. Vous voyez combien il en reste ? Avez-vous une idée des autres victimes ? Où les avez-vous rencontrées ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous faites comme vous voulez, mais le temps presse.

— Je vais prendre une douche et m'habiller. Ensuite je mangerai un morceau.

— Je fais du café, répond Jeannine d'une voix neutre pour ne pas montrer son soulagement.

Un déclic vient de se faire dans la conscience de Violette. Si sa mémoire lui refuse l'accès aux événements, le

temps, lui, n'est plus à l'atermoïement. Par quel miracle est-elle encore en vie ? Aucune idée. Un miracle, oui, c'est bien ça. Elle a échappé à la mort pour une raison inconnue et il faut qu'elle trouve. A peine habillée, elle prend le journal posé sur le lit et s'immerge dedans. Une noyade, plus qu'une immersion, c'est à peine si sa tête dépasse de l'eau, mais elle surnagera jusqu'à ce qu'on trouve le salaud qui a fait ça. Après, elle réfléchira pour survivre ou vivre. Elle n'en sait rien. Pour le moment, elle n'a pas de futur, seul un immense présent pourri s'est figé au-dessus de sa tête comme un nuage d'orage.

— S'il faut aller au musée, allons-y. Qui va-t-on rencontrer là-bas ?

— Seulement la greffière, répond Jeannine.

Après quelques secondes pendant lesquelles plane l'ombre du mensonge, elle rajoute :

— Il y aura aussi Christelle, c'est la « profileuse » de l'enquête. Mais rassurez-vous, elle ne dira rien à personne. On peut lui faire confiance.

— Et qui d'autre ?

— Personne d'autre.

Une affirmation dont Jeannine n'est plus tout à fait sûre.

— Au musée... murmure Violette. Quelle idée biscornue !

5

« Appel au secours ». Marseille cinq ans plus tôt...

Christelle avait quitté Armand à regret. Cette dispute entre eux avait mis un terme à leur bel amour. Amour qui avait duré un automne et un morceau d'hiver, un amour qui lui laissait le goût amer de la défaite. Vingt ans de moins que lui, l'illusion

d'être celle qui allait le sortir de la noirceur dans laquelle il s'englissait depuis des années. Son égérie, sa princesse aux pieds nus. Surtout son souffre-douleur, son punching-ball, celle qui passait après toutes les femmes amoureuses de lui, celle de qui, lorsqu'en état d'ébriété à la limite du coma éthylique ou sous l'emprise de drogues, quelqu'un trouvait dans sa poche le numéro de téléphone et appelait au secours. Elle courait, en pleine nuit, souvent sans même passer un vêtement adéquat, pour le ramasser dans un ruisseau ou sur le port appelant au secours « Notre Dame de la Garde » impassible sur son rocher. Son dernier tableau « appel au secours » représentait un taureau à son entrée dans l'arène. Tout le monde y avait vu la détresse de la bête, la force du pinceau représentant la plus grande cause animale de ce coin de France où on n'est pas loin de Nîmes et de ses corridas, de la Camargue et ses troupeaux. L'ivresse de la liberté, l'incompréhensible colère bestiale qui le poussait à hurler à l'évocation même d'une corrida. Armand était ce taureau, la vie une corrida où les hommes étaient ses ennemis, ses tortionnaires. Après plusieurs séjours en hôpital psychiatrique, il s'était lancé dans des reproductions de la vie de cette bête devenue son mythe et s'y était perdu. Personne n'était là pour le défendre contre le toréro toréant dans sa tête le jour où il s'était donné la mort, vingt-quatre heures après leur dispute. Alors Christelle aussi s'était perdue. N'importe quel psy aurait pu lui dire qu'elle recherchait le père dans cette relation. Dix-huit ans et plus d'illusion sur les relations sentimentales. Sa mère ? En hôpital psychiatrique la plupart du temps. Que lui restait-il à ce tournant de la vie ? A part un BAC, rien. Partir, quitter Marseille, monter à Paris où elle pourrait entreprendre des études de criminologie. Des études payées par le gouvernement étant donné qu'elle était pupille de l'État. Lorsqu'Armand était mort, personne n'était venu lui tendre la main. Au contraire. La

famille de l'artiste préféra qu'on oublie cet écart du maître avec une mineure. A peine fut-elle autorisée à assister à l'enterrement sous la condition qu'elle se fasse oublier loin derrière le troupeau des fans et des personnalités locales et ne parle pas aux journalistes. Elle n'était plus rien. Disparue l'égérie, la princesse, c'est à peine si on ne l'accusa pas d'avoir été sa destructrice, celle qui l'avait conduit au suicide. Ils ne poussèrent pas l'ignominie jusqu'à lui réclamer le tableau « Appel au secours ». Pas par bonté d'âme, pas pour lui laisser un dernier souvenir, non, rien de tout ça. Il fallait seulement qu'elle passe inaperçue, qu'on ne parlât pas d'elle, qu'elle n'ait jamais existé aux yeux du public. Un procès pour récupérer la toile aurait mis au jour sa relation amoureuse avec le grand Armand Simons. Alors, on lui abandonna « Appel au secours » à condition qu'elle se taise. Ce fut le prix de son silence. Et elle se tut.

Le tableau qu'elle a vu chez le juge il n'y a même pas vingt-quatre heures n'est qu'une piètre copie. Dans la faune des arts, les critiques, les journalistes, tous les milieux bêlent à cœur fendre la disparition du tableau. L'original gît au fond d'un carton de déménagement qu'elle n'a jamais ouvert. Elle ne sait pas qu'en faire. Le mettre au mur bien en vue ? Le cacher à jamais aux yeux du public pour qu'il ne soit qu'à elle, sa chair, le drame de sa vie ? Depuis qu'elle a vu le tableau chez le juge, plus rien n'est comme avant. Un besoin soudain de faire table rase du passé, de se venger peut-être, l'empêche de dormir. Il est trois heures du matin. A force de tourner et retourner dans son lit, celui-ci est devenu un chantier de fouille. On dirait qu'une tornade est passée par là. Ses draps gisent sur le tapis, elle est en travers du matelas, les jambes pendant dans le vide.

Cela lui rappelle le corps la veille au square Saint-Gilles Grand Veneur-Pauline Rolland. Un nom à rallonge dont le tueur a dû trouver amusant d'y laisser une victime. Pauline Roland,

ancienne institutrice proche de Georges Sand, militante féministe et socialiste. Il donne sur la façade de l'hôtel du Grand Veneur, construit au XVII^e siècle pour Hennequin d'Ecqueville, capitaine général de la Venerie du Roi. Des noms prestigieux, une femme exceptionnelle, et le corps d'une Escort-girl, pas d'une prostituée, non, une femme libre faisant usage de son corps pour de l'argent. Un pied de nez aux femmes. Que porte-il donc comme fardeau cet assassin pour s'en prendre à ces femmes et uniquement à celles-ci ? A part la petite Justine, et ça, ça ne colle pas. Le corps gisait au milieu d'un massif de roses, juste devant l'hôtel. Deux mamans qui promenaient leurs bébés sont tombées dessus. Elles auraient pu passer sans rien voir mais l'une aperçut des pieds dépassant du massif et crut que quelqu'un avait fait un malaise. Pendant que l'une appelait les secours l'autre, infirmière urgentiste, s'approcha pour apporter les premiers soins. Heureusement qu'elle avait l'habitude de voir des horreurs car ce qu'elle découvrit dépassait l'entendement : un corps de femme éventré, des boyaux à la débâcle, une rose posée au centre. Elle repoussa son amie avec violence pour qu'elle ne voie pas ce carnage. Au moment où Christelle arriva les pompiers emportaient la maman choquée et son bébé tandis que celle qui avait trouvé le corps répondait aux questions des policiers. A sept heures du soir ils étaient de retour au quai des Orfèvres où Lebosc lui passa un savon carabiné. Bien que les policiers aient l'habitude de ses réactions outrancières, ils furent scandalisés par la violence avec laquelle il s'en prit à elle. Ce n'était pas tellement le fait qu'elle avait interrogé Lillie sans lui mais surtout qu'il avait appris qu'une femme était venue faire une déclaration de disparition, qu'elle était restée plus d'une heure puis repartie sans que quiconque sache qui elle avait rencontré et pourquoi il n'y avait aucun procès-verbal d'un quelconque interrogatoire. Christelle ne

voulait rien lâcher et prétendit qu'elle avait dû partir pendant qu'elle interrogeait Lillie. Elle s'empêtra dans des mensonges gros comme des camions, sans queue ni tête. A la fin, Lebosc, fou de colère, la renvoya chez elle avec un avertissement verbal et l'obligation de se « reposer » jusqu'à la fin du week-end. Il reprit le vouvoiement, preuve, s'il en fallait une, de sa rage.

— Si vous êtes cinglée, faites-vous soigner ! Ce n'est pas étonnant quand on travaille avec le professeur Charretier. Vous êtes aussi malade que lui !

— Je vous interdis de mal parler de mon professeur !

— Vous n'avez rien à m'interdire !

— Vous non plus.

La conversation tournait au vinaigre et fut interrompue par le commissaire divisionnaire, Didier Menard, un type de presque deux mètres aux cheveux rares, affublé d'une myopie congénitale qui l'obligeait à porter des lunettes épaisses et lui faisait des yeux de hibou. Cet homme tranquille, issu de la haute bourgeoisie parisienne, était un ami du professeur Charretier. C'est lui qui avait imposé Christelle à la brigade criminelle. Il ne voulut rien entendre des récriminations de Lebosc et obligea les deux protagonistes à se rabibocher. Lebosc, comprenant que la jeune femme était plus que protégée pour des raisons qui lui étaient inconnues, refusa de déclarer forfait et se promit de découvrir ce qui, dans la vie de Christelle, lui valait cette protection peu orthodoxe. Il était prêt à parier que cela n'avait rien à voir avec le fait qu'elle était pupille de l'état ni avec l'héroïsme de son papa.

Assise devant son carton, Christelle le sait, elle. Le commissaire Menard était un grand ami d'Armand et l'a

rencontrée chez lui peu avant son suicide. Pour lui, c'est comme si elle était un peu sa pupille. Il connaissait l'attachement presque maladif du peintre à cette enfant de dix-sept ans que la vie n'avait pas gâtée. Deux âmes à la dérive qui se portaient l'une l'autre. Personne n'est au courant au quai des Orfèvres, pas plus qu'au Palais. Christelle garde ses distances et Didier Ménard aussi.

Elle arrache le scotch qui ferme le carton, déchire les côtés, vide les morceaux de mousse qui protègent sa merveille. Cela fait cinq ans qu'elle ne l'a pas vue. Elle n'a pas pris une ride, pas vieilli d'un pouce. C'est comme si le passé lui explosait au visage. Elle se retrouve couverte de sang, de débris de verre, de peinture plus rouge que la lave, plus brûlante, l'enfer ressuscité. Une fois de plus la déflagration du fusil d'Armand retentit dans ses oreilles. Ils n'avaient pas le droit. Non. Et elle, elle est une traîtresse, une sans honneur. Pour garder ce tableau, elle a vendu son âme. Il est grand temps de la récupérer. Cela fait deux ans que le professeur Charretier le lui conseille. « Pour avancer il faut soit oublier son passé, soit le laver. » Elle va la faire, la grande lessive, quitte à perdre son emploi.

6

Rue au Maire.

De fines gouttelettes de pluie s'écrasent sur la vitre et forment déjà une rigole brune qui s'écoule le long de la tapisserie décollée sous la fenêtre. Fatima prend son petit déjeuner dans sa minuscule cuisine avant de retourner au boulot. Sept heures du matin. Devant son thé noir presque froid, elle s'interroge sur

les jours passés. Tous les matins, elle se remémore les événements survenus la veille au travail, une sorte de passerelle entre sa vie privée et sa vie professionnelle. Elle s'est couchée à deux heures du matin pour faire la comptabilité de l'entreprise de sa belle-famille grossiste en vêtements, sa contribution à la coopérative une fois par semaine. Bien qu'ils ne soient pas mariés, Fu-Hsi et elle forment un couple, du moins pour la communauté chinoise de la rue au Maire. Ailleurs, tout le monde ignore l'existence de Fu-Hsi. Un couple atypique, une Magrébine et un Chinois de la province du Zhejiang au sud de Shanghai. Cela fait déjà cinq ans que Fatima vit avec lui. Elle n'a toujours pas compris les affiliations et degrés de parenté des fratries pas plus que des cousins, parents et grands-parents, mais personne ne lui en tient rigueur. C'est Fatima, on lui pardonne tout. Demandez-lui si elle est amoureuse de Fu-Hsi, elle sera incapable de vous répondre. Elle l'a rencontré à un moment de sa vie où le principal n'était pas d'aimer mais de fuir. Sa famille d'abord, surtout son père avec lequel toute relation sensée devenait impossible. Flic ! Sa fille ! Flic ! C'était hors de question. Il la menaça de l'envoyer au bled pour la marier avec un lointain cousin mais Fatima était majeure, déjà rebelle et ce depuis sa plus tendre enfance. Partir avec un Chinois lui avait paru la manière la plus incongrue et la plus violente de rompre avec les siens, l'idée n'était pas encore venue aux jeunes filles musulmanes. Dans la communauté de la rue au Maire, il y avait de la place pour un oiseau perdu. Depuis, l'oiseau y a fait son nid, et quitter Fu-Hsi serait quitter les seules personnes au monde qu'elle aime plus que tout. Fu-Hsi est bouddhiste et Fatima s'est convertie au bouddhisme le plus naturellement du monde. « Pas une religion mais une philosophie », dit-elle convaincue. Avec son compagnon, c'est l'harmonie, la sérénité. C'est Fu-Hsi qui lui a préparé son baozi, des brioches cuites à la

vapeur farcies de légumes exactement comme elle les aime, avec une pointe de curry sa version personnelle. Parfois, il y rajoute un peu de porc à l'aigre doux cuisiné par sa mère s'il en reste de la veille. Il est aux petits soins avec elle. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un homme puisse être aussi doux. Aussi, même si ce n'est pas l'amour fou, elle se sent en sécurité avec lui et ne voudrait le laisser pour rien au monde. Cela fait deux ans qu'elle n'a pas vu sa famille. Et pourtant, elle tient à son nom, Mera, malgré la connotation terroriste qu'il véhicule depuis les attentats de Toulouse. En portant sa tasse à ses lèvres, elle pouffe de rire en pensant à ses collègues de travail qui s'imaginent qu'elle ne les invite jamais chez elle à cause d'une famille magrébine hostile. S'ils savaient ! S'ils savaient qu'elle vit avec un Chinois dans le quartier chinois, s'est convertie au bouddhisme, et s'épanouit comme une fleur de lotus avec son Fu-Hsi, ils en perdraient leur morgue et terminées les blagues idiotes. Cela finira bien un jour par venir aux oreilles de Dubosc si ce n'est pas déjà fait. De ce côté-là, elle est tranquille. Jamais le commandant ne fera de commentaire ni d'allusions déplacées sur sa vie privée. C'est ce côté de cet homme qu'elle aime. Dur, têtu, stupide souvent, acharné mais honnête et discret. Mais aussi très à cheval sur les horaires. A rêvasser, elle va finir par être en retard. Un coup d'éponge sur la table, ranger sa vaisselle du petit déjeuner, donner un coup de balai. Devant la statue du bouddha elle allume une bougie. Puis, elle saisit son arme de service, la met dans sa poche et, comme tous les jours, prie pour qu'elle n'ait pas à s'en servir. Elle a de plus en plus de mal à concilier sa religion avec son métier. Un jour, il faudra bien qu'elle choisisse... En attendant, il faut filer, et vite. Leboss est déjà bien assez remonté avec Christelle ! Aussi, pourquoi le provoque-t-elle ? Étrange tout de même. Fatima a bien compris que Christelle était pupille de l'état ; que sa mère était une

malade mentale en hôpital psychiatrique ; qu'elle était la protégée de Ménard, le commissaire divisionnaire. Elle sent pourtant que quelque chose cloche comme si elle n'avait pas toutes les cartes en main. Quel est le secret de Christelle ? Elle aimerait bien le savoir. Chacun a son secret, elle la première, mais celui de Christelle semble plus lourd à porter. Le plus étrange encore, c'est cette invitation à aller au musée ce dimanche ! Lebosc ne va pas leur accorder un jour de congé pour aller au musée alors qu'un malade trucidé des femmes dans tous les jardins de la capitale ! Christelle sera peut-être dispensée d'astreinte ce week-end mais pas elle. Pourtant, son intuition lui dit qu'il faut qu'elle y aille à ce musée ne serait-ce qu'une petite heure car, si elle a bien tout compris, elle n'est pas la seule à avoir été invitée. « Qu'est-ce qu'elle a en tête cette fille ? » se demande-t-elle avec anxiété. Pour le peu qu'elle peut en juger, elle n'est pas nette, loin s'en faut. Partagée entre un besoin d'amitié féminine hors de la communauté chinoise et son instinct qui la trompe rarement, elle compte bien être vigilante et rester objective.

Dehors, la pluie s'est arrêtée. Quelques coins de ciel bleu trouent l'opacité des nuages et de timides rayons de soleil font briller les flaques d'eau. L'odeur d'herbe mouillée tombe des feuillages malingres des arbres sur le boulevard de Sébastopol, et avec elle des gouttes qui la ramènent à l'enquête. Des jardins, encore des jardins. Que signifie cette propension du tueur à choisir des coins de verdure ? Est-ce uniquement pour la tranquillité des lieux où il peut tuer sans être dérangé ? Fatima reconnaît qu'elle est obsédée par cette enquête jusque dans ses moments intimes malgré les séances de relaxation et de méditation. Impossible en ce moment de se concentrer. Le seul spectacle qu'elle visualise c'est des ventres ouverts et des fleurs ensanglantées. Quand elle fait l'amour, elle pense aux femmes

assassinées. C'est la confusion dans sa tête jusque dans son corps. « Il faut que ça s'arrête » se répète-t-elle sans cesse comme si elle récitait une prière. Cela fait un bout de temps qu'elle n'a pas imploré Allah qu'elle a abandonné depuis son adolescence, mais elle se prend ce matin-là à le supplier d'arrêter la folie de cet homme. Bouddhisme plus Islam. Elle n'est plus à une contradiction près.

Elle trouve sa réponse en arrivant sur le quai. Allah n'a pas entendu sa prière et elle se dit qu'elle pourrait prier les dieux de toutes les religions cela ne changerait rien. Lebosq est déjà là avec sa furia. Lui-aussi ne doit pas dormir, ni lui ni ses collègues.

— Jardin Anne Franck, soupire le capitaine Touret. Tu ne saurais pas où est Christelle des fois ? Impossible de la joindre.

— Hier, Lebosq l'a envoyée se refaire une santé, elle a dû prendre l'ordre au pied de la lettre.

— Putain ! Mais c'est qui cette nana ? Je ne la sens pas moi, je ne la sens pas du tout...

Il claque la portière de la voiture, ne met pas sa ceinture et pose le gyrophare sur le toit. Fatima se dit qu'elle va passer un mauvais quart d'heure. Sa ceinture, elle, elle l'attache. Cédric est un fou du volant, surtout quand il est bouleversé.

7

Jardin Anne Franck.

Un si joli jardin... Fatima ressent ce meurtre avec encore plus de dégoût. Il aurait pu au moins respecter le symbole, la femme encore presque enfant morte à cause de la folie humaine ! Mais non, il a fallu qu'il s'attaque à ça aussi ! Près du

jardin, le musée de la poupée. Y-a-t-il une relation entre ces femmes de cire ou de porcelaine et les victimes ? La jeune femme traîne les pieds, s'arrête près du marronnier en fleurs, contemple les plantes qui explosent de vie, de couleurs et de senteurs. Elle redoute la confrontation avec le corps. Il l'a déposé dans le jardin partagé des habitants du quartier et c'est un homme d'une soixantaine d'année qui l'a trouvé à sept heures du matin en venant travailler sa parcelle. D'après le légiste, elle n'est pas morte depuis longtemps, pas plus de trois ou quatre heures. Quand ils arrivent sur le lieu du meurtre, ils sont accueillis par les invectives de Lebosc.

— Où est-elle votre copine ? hurle-t-il à l'encontre de Fatima. Où est-elle ?

— J'en sais rien, moi ! répond-elle sur le même ton. Ce n'est pas ma copine, et vous l'avez envoyée se faire voir hier. Alors, chacun sa merde, hein chef ? Qu'est-ce qu'on a ?

Retour à l'essentiel : Le corps. Il git nu et éventré, avec sa rose souillée presque éclosée. Le bouquet doit s'ouvrir, le meurtrier n'a plus de temps à perdre.

— Séverine Landier. Vingt-quatre ans. Voici ses papiers. Une carte grise, son permis de conduire, sa carte d'électeur – à jour— elle vote celle-ci... Et... merde alors ! Une carte de journaliste ! Manquait plus que ça !

— Vous croyez qu'elle était sur l'affaire ? demande Cédric qui aurait mieux fait de se taire.

— Je n'en sais rien, moi ! Tiens, puisque tu es si malin, tu vas aller faire la tournée du voisinage. Ça te lavera les neurones de faire marcher tes pattes. C'est plein d'immeubles dans le coin, ça va te faire pas mal d'yeux et d'oreilles qui ont pu voir ou entendre quelque chose. Il a bien dû entrer par un des immeubles avec la fille. Vérifie si elle n'allait pas chez des amis. Elle était peut-être attendue dans un des appartements et il a

profité de la porte ouverte pour la suivre. Ensuite, de l'intérieur, on a accès aux jardins partagés. Je ne vois que cette hypothèse. Allez ouste !

Fatima se retient de rire en voyant la tête de son coéquipier. Dans une pareille situation mieux vaut rester discret car Lebosc est capable de lui trouver une mission apocalyptique rien que pour se défouler.

— Viens ici, toi !

Le ton de Lebosc ne présage rien de bon. Fatima s'attend au pire, pourtant il baisse le ton et lui dit en aparté :

— Dans ta grande famille d'émigrés, tu n'aurais pas des fois un fouineur qui pourrait mener sa petite enquête discrète ? T'aurais pas un indic ?

— Jamais je ne mêle ma famille à mon boulot. Vous savez que mon père...

Lebosc lui coupe la parole :

— Me prends pas pour une bille, Mera. Je te parle de ta famille d'adoption. Je sais bien que tu ne vois plus l'autre depuis longtemps.

Le temps d'avaler l'information qu'elle tentera de digérer plus tard, elle répond !

— Ah ? Parce que vous savez ?

Regards graves qui se croisent, complicité ajustée. Elle rajoute :

— Ça se pourrait bien. Le Marais n'est pas loin. J'ai des yeux à tous les coins de rues.

— Je m'en doutais. Mets-moi quelqu'un sur la journaliste. Elle a dû fouiner par ici pour se retrouver dans cette situation. A mon avis, elle n'était pas prévue au programme. Il faut s'attendre à d'autres victimes. Huit en principe si on retient l'idée de Christelle.

Puis il rajoute avec colère :

— Je sais qu'elle connaît son boulot celle-là ! Mais du diable si je comprends ce qui se passe dans sa tête !

Fatima garde le silence. Leboss livre ses pensées et c'est si rare qu'il est impératif de se taire.

Il continue :

— J'ai connu son père. Un type formidable. Mais sa mère a toujours été un peu fragile du ciboulot. La mort de son mari ne l'a pas arrangée. J'ai bien peur que la petite ait hérité de la tare familiale. Il faut que tu me la surveilles.

— Chef ! Je ne peux pas faire ça !

— Je ne te demande pas ton avis. C'est un ordre. En plus, tu dois te méfier car elle a des protections tout en haut.

— Merci chef, vous me gênez.

— Je te gêne car tu es la meilleure et celle en qui j'ai le plus confiance. Tu es discrète, tu contrôles tes émotions, tu regardes, vois, tu enregistres et tu te tais. C'est une qualité irremplaçable ça. Et arrête de gober les mouches en restant la bouche ouverte ! C'est plein de guêpes par ici. Tu attends quoi, au fait ? Que je te botte le cul pour te faire déguerpir ?

— Salut, répond-elle simplement en se dépêchant de quitter la scène du crime.

Il faut qu'elle voit Fu-Hsi de toute urgence ce qui ne lui plaît guère. Elle s'était promis de ne jamais mettre son nez dans les affaires de la famille sachant très bien que tout n'est pas net dans leur business. Et voilà que son chef lui demande de s'occuper de ce qui ne la regarde pas en cherchant un informateur dans le Marais. Ça ne lui plaît pas, mais alors pas du tout ! Pas que ce sera difficile, mais elle ne sait pas ce qu'elle va trouver et elle a peur pour son couple. Fu-Hsi est bouddhiste, pas par amour pour une femme mais par conviction profonde, et les trafics de la famille le blessent sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit. Lui demander d'intervenir pour qu'il sollicite de l'aide

pour son boulot de flic risque de le choquer profondément. A moins qu'elle ne lui demande rien et passe directement par sa belle-mère ce qui risquerait d'être pire car il se sentirait trompé. Quant à surveiller Christelle ça va être facile, mais là encore elle se dit que ça sent la trahison. Où est-elle en ce moment ? Elle doit la trouver. Au moins pour lui dire que c'est d'accord pour dimanche. Rendez-vous au musée.

8

Chez la tante Edmonde

Tante Edmonde n'est pas dupe des préférences sexuelles de sa nièce. Elle sait que les larmes versées par Clothilde n'ont rien à voir avec un homme encore moins avec ces raisons douteuses que sa nièce a employées pour expliquer sa détresse. La sentence est tombée le matin au courrier : Clothilde a été reçue pour le stage au théâtre du soleil, pas Lillie. La jeune fille prétend pleurer par amitié pour sa copine. « Tu parles ! » se dit Edmonde. Les regards que se sont jetées les deux amies deux jours auparavant n'avaient rien d'amical. Amour déçu, jalousie, peur de perdre l'autre, crise de couple, oui. Tout cela est possible. « Amitié, mon œil ! » Elle tape à la porte de sa nièce sans recevoir de réponse. Néanmoins, elle veut dire à sa nièce qu'elle peut compter sur elle quoi qu'il arrive et que son attirance pour les femmes ne la gêne pas.

— Chacun est libre de ses amours, dit-elle à Clothilde quand celle-ci a daigné ouvrir sa porte. Tu sais, moi aussi, dans le temps, j'ai eu des expériences de ce genre. Alors je peux comprendre. Que se passe-t-il ma chérie ? Raconte-moi. Ton amie t'a laissé tomber ?

Chothilde ne répond pas. La honte la submerge. Pourquoi n'ose-t-elle pas regarder en face sa différence ? Lillie le fait bien, elle. Pourtant ce n'est pas ce qui motive ses larmes. C'est sa jalousie malade. Elle ne supporte pas le regard que porte Lillie sur les autres femmes. Elle est si jolie, et elle si quelconque. Son visage est commun, elle ne se trouve aucun charme, alors que Lillie, avec ses cheveux rouges, ses taches de rousseurs, ses yeux verts d'Irlandaise, ne laisse personne indifférent. Elle voit bien le regard que jettent les hommes sur son amie. A la sortie du commissariat, elles se sont disputées, puis rabibochées, jusqu'à cet incident devant le palais de justice. Elles se tenaient par la main, sans aucune ambiguïté, lorsqu'un homme, menotté entre deux policiers les a interpellées :

— Salut les gouines ! Ben mon cochon ! Elle est belle la rousse. Tu ne préfères pas un beau mec comme moi au lieu de ta meuf ? Ah le gâchis !

Les policiers le firent taire, mais instinctivement Lillie lâcha la main de Clothilde. Ce geste anodin mit Clothilde dans une colère noire.

— Tu vois ? Tu as honte de moi ! Je suis moche, hein ?

— Arrête ! Tout le monde nous regarde.

— Qu'est-ce que je m'en fous ! Je le vois bien. Tu as honte de moi !

Puis elle éclata en sanglots.

— Je te demande pardon.

Lillie ne répondit pas tout de suite. Mais ses mots furent des flèches dans le cœur de son amie.

— Entendons-nous bien. Je t'aime Clothilde, mais j'aime avant tout ma liberté. Depuis que nous nous sommes rencontrées, nous avons vécu des moments extraordinaires, mais je ne laisserai pas ta jalousie m'empêcher de vivre. Que les choses soient claires entre nous.

Lillie regretta tout de suite la violence de ses propos. Pourtant elle ne dit rien. Elle ramena Clothilde chez sa tante sans qu'aucune ne dise un mot. Clothilde ravalait ses larmes, Lillie, le regard butté, tentait de faire bonne figure et c'est sur cette dispute stupide qu'elles se quittèrent sous les yeux d'Edmonde. Puis vint la réponse pour le stage à peine entrée dans la maison. Tante Edmonde, fébrile, son enveloppe à la main, attendant avec impatience les résultats. Si tante Edmonde espérait des cris de joie, elle fut bien déçue. Pas un mot, rien. Tout à l'intérieur. Tout juste sut-elle qu'un SMS laconique disait que Lillie n'était pas prise. Bonheur, saveur de vengeance, peine, désespoir et encore jalousie.

— Je suis laide tati.

Une petite sonnerie empêche Edmonde de répondre. Clothilde consulte son téléphone. Un SMS de Lillie « Rendez-vous cet après-midi quatorze heures au musée. T'en souviens-tu ? ». Lillie répond « oui ».

— Tu ferais bien d'arrêter de pleurer lui dit sa tante. Les yeux rouges ce n'est pas terrible pour les rendez-vous. Quand on est jolie comme tu l'es, on n'a pas le droit de négliger la chance que le bon Dieu nous a donnée. Au lieu de pleurnicher, on s'embellit. On se coiffe, on se met un peu de maquillage, et on soigne sa féminité même si on aime les femmes.

Edmonde se lève, sort de la chambre en disant :

— Si tu n'as pas de maquillage, moi j'en ai dans le petit meuble de la salle de bain. Celui qui est au-dessus du lavabo. J'ai même une petite lotion au bleuet pour décongestionner les

paupières. Pas la peine que tu utilises tout le flacon. Tu imprègnes un morceau de coton et tu tapotes doucement sur tes yeux, ça suffira.

Restée seule, Clothilde se dit qu'elle est une belle idiote. Ce n'est pas la première fois que sa jalousie fait capoter un bel amour, mais celui avec Lillie ne doit pas suivre le même chemin que les autres. Elle ouvre son placard et sort une petite robe qu'elle n'a pas mise depuis des lustres. Elle a raison la tata Edmonde, ce n'est pas parce qu'elle aime les femmes qu'elle doit se négliger.

9

Il est venu, encore et encore. C'est devenu mon confident. Un peu comme un ami de longue date que j'aurais retrouvé après des décennies d'absence. Pourtant je ne connais toujours pas sa fonction. Professeur des écoles, éducateur spécialisé chez les handicapés mentaux ? Employé municipal à l'état civil, conseiller matrimonial, directeur des ressources humaines ? Il pourrait être tout cela en même temps, et même boucher. Pourquoi pas un autre mac, intello, qui fait une thèse sur les péripatéticiennes ? Et voilà je délire ! A force de creuser ma pauvre cervelle je vais finir par devenir folle. Je lui ai même parlé de notre rendez-vous au musée, idée sortie de l'imagination d'une femme flic psychologue, celle du quai des Orfèvres, Christelle quelque chose. Il a ri. A en pleurer. J'ai ri aussi et nous sommes partis d'un fou-rire à se faire péter les mâchoires. Quand nous sommes redescendus de la chambre, Maurice nous a jeté un regard noir qui en disait long sur ce qu'il pense de ce rendez-vous journalier et de nos gloussements. D'un côté, il ne peut que se réjouir, je lui rapporte plus d'argent qu'avec une passe ordinaire. C'est ce que je mets dans la poche

qui lui donne des aigreurs d'estomac. Il fait la soustraction et voit ce qu'il perd, pas ce qu'il gagne.

A présent je suis devant le musée des Arts Premiers. Aminata n'a pas pu venir. Des devoirs et un contrôle demain matin. Elle ne veut pas le rater. Du coup, je me colle au rôle de la mamie et tiens Zaouïa par la main. Zaouïa serre très fort celle de Sékou, qui tient Aziz. Ousmane s'accroche à ma main gauche comme à une bouée de sauvetage. Nous donnons l'impression de faire une ronde. Une ronde autour du monde ; de notre monde celui de l'hôtel des Anges. J'adore la coiffure de Zaouïa. Des petites tresses parcourent son crâne et se terminent en chignon orné d'un chouchou rose. Je ne vous parle pas de sa robe assortie au chouchou avec des volants ! Quant à Aziz, sa mère lui a mis un costard de petit lord avec un nœud papillon. Tout le monde nous regarde. Je suis aussi fière que si c'était moi qui les avais faits, ces mômes. L'attente va être longue. Une file s'étire jusqu'au guichet. Encore heureux que beaucoup prennent leurs billets sur Internet. L'état d'urgence a transformé une simple queue d'attente en parcours du combattant. Il faut ouvrir son sac, se laisser fouiller. Quand c'est mon tour, avec ma ribambelle colorée j'attire l'attention. Des fois que je les aurais volés ou que j'aurais cru bon de prendre sous mon aile des petits émigrés... Pourvu qu'on ne me demande pas leur carte d'identité. Les petits sont nés en France mais je ne sais même pas de quel statut ils dépendent. Français ? Pas français ? J'aurais dû m'en préoccuper avant. Dans notre monde, notre bulle, ce genre de problème ne se pose pas. J'ai des sueurs froides. Peut-être ai-je attrapé le paludisme ? Tu débloques, ma fille... Soudain il se passe quelque chose d'ahurissant. Le flic s'excuse, me rend mon sac sans même jeter un œil sur ma ribambelle. Peut-être que les miracles existent, finalement. Ma mère avait raison. Le miracle ? C'est la fliquette, la profileuse,

celle du quai des Orfèvres. Elle n'a eu qu'à montrer sa carte et dire quelques mots pour que la magie fonctionne. Nous voilà propulsés au-devant de la file juste devant le guichet.

— C'est moi qui paye, dit-elle d'un ton péremptoire.

Je proteste. J'avais mis de l'argent de côté. L'argent de mon client assidu.

— Vous leur paierez des glaces ou des gâteaux.

Nous pénétrons dans cet antre de la culture sur la pointe des pieds. Les enfants sont comme moi. Ils ont peur d'abîmer le sol avec leurs chaussures de sans-papier.

J'ai l'impression que quelqu'un me regarde. Je me retourne pour voir s'éclipser Clarisse. Impossible, j'ai dû rêver. Je plante là les enfants affolés et me rue du côté où je l'ai vue disparaître. Un policier me demande ce qui se passe. Je n'ose rien dire.

— J'ai cru voir quelqu'un que je connaissais. Je me suis trompée.

— Ça arrive. Bonne visite madame.

Non, je ne me suis pas trompée. C'était elle. Elle, amaigrie, affolée. Que se passe-t-il Clarisse ? Où es-tu ? Où sont les enfants ? Pourquoi t'enfuir ? Il faut que j'envoie la police chez toi, Clarisse. Cela ne peut plus durer.

Une petite voix me susurre que je ne dois pas dire qu'elle est vivante. La petite voix qui ne m'a jamais trompée et que j'aurais dû écouter plus souvent.

Chapitre IV

« La diversité culturelle » renvoie à la multiplicité des formes par lesquelles les cultures des groupes et des sociétés trouvent leur expression.

Ces expressions se transmettent au sein des groupes et des sociétés et entre eux ».

Déclaration sur le droit au développement de l'Organisation des Nations Unies (ONU) 1986

1

Musée des arts primitifs

« Zut et zut ! » se dit Fatima en arrivant devant le musée. Christelle n'est pas là. Est-elle seulement venue ? Il devrait y avoir Maryse, la greffière, son amie, et la jeune fille qui prétend avoir été violée. Enfin, ça ce n'est pas elle qui le dit, d'après Christelle. C'est la copine de la greffière. Pour Fatima, toute information de deuxième main est sujette à caution. La vérité, elle doit l'entendre de la bouche d'une jeune femme qui ne veut pas parler. Avec ça, elle va devoir se faire une opinion et ce ne sera pas facile. En plus, Christelle a eu l'idée saugrenue d'inviter une prostituée venue au quai des Orfèvres déclarer la disparition d'une mère de famille et de ses enfants sans que le mari n'ait fait état d'une quelconque disparition. Sans compter les deux copines homosexuelles dont elle s'interroge sur l'implication dans cette histoire. Quel imbroglio ! Elle se demande si elle ne va pas partir car le boulot l'attend ainsi que Lebosc. Elle va se faire frictionner les oreilles par le chef qui n'arrête pas de l'appeler sur son portable et auquel elle ne répond pas. C'est la première fois qu'elle se conduit de cette façon. Les ordres de

Lebosc, elle les suit toujours à la lettre. Non pas seulement parce que c'est son chef, mais parce qu'elle adhère totalement à sa façon de voir les problèmes. Réunion de femmes qui s'ennuient... Voilà ce qu'elle se dit de cette rencontre dans le musée. Pourtant, elle reste là, allez savoir pourquoi. Elle se propose de les attendre encore un quart d'heure, puis elle s'en ira. Pour Lebosc, son après-midi devait être consacrée à la journaliste, et uniquement à elle. Elle a bien quelques petites infos glanées la nuit précédente dans les rues du Marais — ce qui lui a valu sa première chicane avec Fu-Hsi Zhuang — et elle devrait se dépêcher de les livrer à Lebosc. Si d'aventure il apprend qu'elle se balade au musée il va en attraper une attaque d'apoplexie ! D'après son informateur, ou plutôt son informatrice, la journaliste est venue plusieurs fois demander des renseignements sur un homme d'un certain âge qui aurait l'habitude de se promener dans les parcs. Elle prétendait qu'il était connu. Connu ? Qu'est-ce que ça veut dire connu ? Son informatrice n'en avait pas la moindre idée. Derrière cet adjectif il peut s'en cacher des individus ! Du personnage politique aux vedettes du Show-biz, en passant par les malfrats ou les flics. Depuis ces histoires de viols au quai des Orfèvres qui a fait des remous dans la police autant que dans les médias, on peut tout imaginer ! En plus, pas le moindre petit échantillon de sperme ou d'autres traces d'ADN. Toujours d'après son informatrice, la petite Justine aurait une relation essentielle avec l'affaire. Ce n'est pas grand-chose, mais déjà un tout petit prélude à un début de piste. Et encore... A condition que son informatrice ait une miette de fiabilité. Pas sûr que Lebosc soit de cet avis. Maguy est une SDF d'une quarantaine d'années, encore une belle femme qui essaye de ne pas tomber dans la décrépitude à défaut d'être tombée dans la misère. De temps en temps, elle trouve une personne charitable qui la maquille, la coiffe, et les

associations caritatives lui font des dons de vêtements qu'en général ils mettent plutôt en vente pour récolter de l'argent. « Des fringues de bourge » dit-elle en riant sous son petit chapeau de chez Virginie : une référence à Paris. Une petite cloche en velours gris et rose fuchsia, avec un pompon assorti, très chic et fanée comme sa propriétaire actuelle. Quelques brûlures de cigarettes, rapaces comme des mites, y ont fait des trous. C'est pour cela que la dame s'en est débarrassée après une soirée chaude d'un mois de janvier glacial. Elle s'en fiche, Maguy. « Il est trop top ce chapeau ! Il sert à tout : à protéger du soleil, de la pluie, il chauffe les oreilles si je descends le revers ! » Pourquoi la journaliste est-elle allée s'informer auprès d'elle ? Il est vrai que, de là où elle est, elle voit tout, entend tout, et ne dit rien. A la voir déambuler, habillée comme une star décrépie, insensible à ce qui se passe autour d'elle, on pourrait la croire sourde ou simplette. Elle n'est ni l'un, ni l'autre. Il lui arrive de dormir dans les squares mais, depuis quelques temps, elle préfère les bords de trottoirs ou les renforcements de portes. La journaliste lui avait dit qu'elle n'avait rien à craindre car les victimes sont des Escort-girls, pas des SDF. Depuis l'assassinat de la journaliste, deux jours à peine, elle est morte de frayeur. « S'il me trouve, je suis bonne, Couic ! », a-t-elle dit à Fatima en simulant une éventration avec son doigt. Fatima a eu beau lui dire qu'elle n'en parlerait à personne d'autre qu'à son chef, cela ne l'a pas rassurée.

L'esprit préoccupé par son enquête, Fatima a oublié le rendez-vous. Elle s'est assise sur un banc pour réfléchir. Deux nuits blanches, c'est beaucoup trop. Ses paupières se ferment, lourdes comme sous l'emprise d'un hypnotiseur.

— Oh ! On t'attend depuis des lustres !

Elle sursaute à la voix de Christelle plantée devant elle l'air courroucé.

— C'est moi qui attends ! Tu es gonflée ! Cela fait trois jours que Lebosc te cherche.

— Oh ! Lebosc... Je m'en fous.

— Tu t'en fous ? s'écrie Fatima en s'étranglant de colère. Ben, ça alors !

— Allez viens.

Christelle lui prend le bras en riant. Mais Fatima, elle, n'a pas envie de rire. « Elle est cinglée ! » songe-t-elle.

2

— Imaginez un peu ! Cette pauvre femme ! Son mari la bat et elle n'a jamais porté plainte ! Elle a disparu ! Disparu, je vous dis. Je suis sûre qu'il l'a tuée !

Quatre paires d'yeux immensément noirs me regardent avec stupéfaction. Je n'aurais pas dû, non, je n'aurais pas dû. Comme s'ils n'avaient pas assez eu d'émotions les pauvres petits ! A peine arrivés, nous sommes tombés sur une statue en bois venue du Mali. « Représente un idéal d'harmonie et ses bras levés vers le ciel font penser à un haut dignitaire garant de la paix ». Le guide qui conduisait un groupe de touristes venus du centre de la France gardera sûrement à jamais dans ses tympans les hurlements de terreur poussés par Sékou à sa vue. Il s'est enfui vers la sortie comme si le diable lui-même avait surgi devant lui. Certains ont ri, d'autres se sont insurgés contre cet incontestable manque de respect. Sékou est malien, il est né à Paris mais les statues de son pays d'origine éveillent peut-être quelques souvenirs douloureux cachés dans ses gènes. Pour rester cartésien, il a seulement peur comme n'importe quel enfant. Il est plus habitué aux robots qu'aux représentations anthropomorphes et androgynes de son pays d'origine.

Ils ont monté la rampe en courant, pressés de voir ce qui se passait en haut et s'attendant à trouver des statues représentant des membres de leur famille. Cette idée, pour le moins étonnante, a germé dans leur esprit après avoir entendu des discussions de leurs mères à propos de « souvenirs de chez elles ». Elles auraient tellement voulu venir au musée elles aussi ! Mais je n'avais pas de quoi payer l'entrée à toute la tribu et la fliquette m'avait demandé un maximum de discrétion. Pour la discrétion c'est raté. Mes quatre chérubins sont installés devant un chocolat chaud et des cakes au café du musée. Ils ne parlent plus, ne pleurent plus. J'ai parlé de Clarisse pour détendre l'atmosphère. Maintenant je le regrette. Pourtant, ce n'était pas une si mauvaise idée après tout car les langues se délient, certaines de femmes présentes osent donner leur avis. La glace est rompue.

Une dame d'une soixantaine d'années, coiffée d'un petit chapeau, commence sérieusement à s'intéresser à son cas. J'explique pourquoi je sais qu'elle a disparu. Sa maman n'a aucune nouvelle d'elle, elle n'est pas chez elle, et son mari n'a pas déclaré son absence.

— Ce n'est pas suffisant comme preuve pour enquêter dit une jeune femme qui travaille avec la fliquette. Chacun a le droit de disparaître quand il veut.

Une autre fliquette, si j'ai bien compris, qui se nomme Fatima.

— Peut-être, mais elle est partie avec les enfants. Elle m'a appelée au secours avant de disparaître. Et puis, plus rien. Silence radio. Ce n'est pas une preuve ça ?

— Son mari sait peut-être où elle est ?

— Vous êtes allée faire une déclaration au commissariat de votre quartier ?

Ça c'est la greffière, l'assistante du juge chargée de l'affaire des femmes assassinées. Elle est marrante, elle, vu mon boulot, elle devrait bien s'imaginer que je ne peux pas me pointer au commissariat du coin ! Si elle savait combien de fois j'y suis allée dans ce commissariat ! Je le connais par cœur et eux me connaissent. C'est ça le pire.

— Nous pouvons essayer d'enquêter discrètement, propose Fatima. Mais nous n'avons pas de légitimité pour le faire à la place des policiers chargés de ce genre de boulot. Nous pourrions en parler à la brigade de protection des mineurs.

— Laissez tomber. Ça ne servira à rien de toute façon. Je ne fais pas confiance aux poulets. Pour emmerder les putes ils sont bons, quand ils n'en ont pas une sur le trottoir.

Zut, j'ai encore gaffé. Quel langage pour une supposée honnête nounou !

— Ce sont des clichés, ça ! s'indigne Madame Alabeda. Son amie éclate de rire.

— Toi, tu travailles avec un juge et tu crois ça ?

Je n'écoute plus. Leur conversation devient un brouhaha comme si j'étais couchée dans du coton. De l'autre côté de la table, une jeune femme s'abîme dans son cocon personnel. Que fait-elle ici ? Assise sur le coin de sa chaise, elle a l'air de celle qui voudrait partir mais n'y arrive pas, ou qui se tient sur la défensive, prête à s'enfuir au cas où elle serait menacée. J'en ai déjà tellement vu des femmes avec cette allure de bête traquée ! De la jeune fille mise sur le trottoir et qui a réussi à s'enfuir, à la femme violée. Son café va refroidir. Elle le contemple comme pour y voir son avenir. C'est épidermique. Je ressens sa souffrance et sa peur par tous les pores de ma peau. Un genre de courant électrique le même qui circule dans les clôtures des enclos pour les animaux, vaches, ânes et chevaux, à la campagne. A peine tu la frôles, tu te prends une décharge

qui te coupe l'envie de recommencer. C'est pareil. Une sensation identique à chaque contact avec une de ces martyres des hommes... comme moi. Une reconnaissance sensorielle qui fait que, dès que tu vois l'autre tu sais. On dirait qu'elle entend mes pensées. Elle lève son nez de la tasse et me regarde, cherchant au fond de mes yeux une reconnaissance. Peut-être ne fait-elle que cligner des yeux après tout. Je m'imaginais des choses.

— Je suis une prostituée.

J'ai laissé tomber l'information comme un cheveu sur la soupe d'un bon père de famille qui regarde sa fille en se disant « elle sera une femme géniale plus tard ». Pour le moment, elle n'est qu'une princesse, la sienne. Plus tard, on la retrouvera sur le trottoir et avec un peu de chance – ou de malchance pour elle – il n'en saura jamais rien.

— T'es tatie Arlette, rectifie fièrement Ousmane la bouche pleine de chocolat.

Il faisait une chaleur épouvantable dans cette cafétéria. A présent, la Tramontane semble s'être engouffrée par les fenêtres pourtant fermées. Certaines ont l'air de grelotter tout à coup, comme la jeune fille que j'ai rencontrée l'autre jour au quai des Orfèvres. Sa copine sourit. L'autre, celle qui contemplait sa tasse de café, met son gilet.

— Tatie Arlette ! Tatie Arlette ! chantonne Zaouïa en sautant de sa chaise.

Elle entame une danse étonnante laissant la foule pantoise autour de nous. A tous les coups c'est sa sœur qui la lui a apprise. Elle a déjà le sens du rythme.

— Je veux revoir la statue ! braille Sékou. La dame avec les bébés.

Manquait plus que ça. Comme si c'était le moment. La scène devient surréaliste.

— On y va, les enfants. Je vous emmène. J'ai aussi envie de la voir cette statue. Moi c'est Clothilde.

— Tati Clothilde ! Tati Clothilde ! chantent les enfants en chœur.

Puis, tout ce petit monde s'éparpille laissant derrière lui un parfum de jeunesse en fleur vite évaporé.

Le silence retombe couvrant le brouhaha de la salle de son lourd fardeau d'interrogations. Nous nous regardons, nous demandant ce que nous faisons là, tout en ayant une petite idée sur la question. Si Clothilde s'est éclipsée c'est qu'elle ne tient pas à participer aux débats. Il faut croire qu'elle n'a rien à voir dans cette affaire, mais sa copine, elle, si. Les mots restent bloqués au bord des lèvres. On se croirait dans une volière dont la porte vient de s'ouvrir laissant la possibilité aux oiseaux de s'échapper. Les mots sont des perruches, la plupart du temps bavardes, devenues muettes d'étonnement. Qu'y a-t-il là-dehors ? Danger, liberté, fauves à l'affût ou forêt accueillante ?

— J'ai été violée.

Le premier volatile sorti n'est pas celui qu'on attendait.

— Je m'appelle Violette. Je suis Escort-girl. Enfin, c'est ce nom qu'on nous donne, n'est-ce pas ? Je préfère hôtesse. Hôtesse de bordel à domicile. Accueil d'hommes friqués pour régler fins de mois difficiles et financement d'études hors de prix. Je me suis fait violer par un de mes hôtes. Un beau brun dont je n'ai gardé aucun souvenir à part qu'il était brun et beau.

Près d'elle, une dame d'un certain âge — on va dire plus près du mien que de celui de la gamine — pose sa main fine aux ongles vernis sur la main tremblante de la jeune femme. Une vieille fleur sur une rose étouffée par les ronces.

— Moi, c'est Jeannine. Je suis sa voisine et son amie. Je l'ai trouvée après son viol...

— Maryse Alabeda, greffière auprès du juge chargé de l'affaire du tueur en série. Une amie de Jeannine.

La liste s'égrène, s'allonge. Puisque nous en sommes aux confessions, je vais y passer, alors autant le faire tout de suite.

— Je m'appelle Arlette. Tati Arlette pour les quatre oiseaux exotiques. Prostituée de mon état – pas Escort-girl — je déambule sur les trottoirs et pour une somme très modique je donne du plaisir aux fauchés de Paris.

— Lillie Quenemer, au chômage. Je suis lesbienne et j'aime Clotilde, celle qui est partie avec les enfants. Je connaissais Armelle Nédelec, elle est de chez moi. C'est une amie d'enfance de mon frère.

Un tableau se met en place dans ma tête. Une nuit de 1943, dans un appartement mal éclairé de Paris, des femmes chuchotent leur tricot à la main. De vieilles pelotes de laine dépareillées, mais des envies de révoltes neuves, jeunes, avec l'étonnement des débutantes qui n'en reviennent pas de leur audace. Un vieux film en noir et blanc dont je ne me souviens plus du nom. Elles complotent pour sauver des enfants juifs. Il n'y a plus d'enfants juifs à sauver. Il y a des femmes à protéger. Je comprends que nous sommes ici pour ça.

— Christelle Florès. Profileuse au quai des Orfèvres.

— C'était une idée à toi cette rencontre, hein ? Excusez-moi, je suis Fatima Mera lieutenant de police à la CRIM.

Ses yeux noirs enragent.

Christelle sourit, puis répond sur un ton de défi :

— Eh oui ! C'est mon idée.

— C'est une idée ridicule ! Tu es complètement folle ! Tu as voulu réunir toutes les personnes qui touchent de près ou de loin à ces horreurs, Mais tu es malade ! Te rends-tu compte

que tu fais obstruction à la justice ? Une démarche pareille, c'est de l'insubordination, ça peut nous coûter notre place.

— C'est tout ce qui t'intéresse, ta place ?

Je crois que je ferais mieux de partir avec les enfants. Ce petit goûter entre nanas risque de tourner au drame. Je ne veux pas être mêlée à leur chicanerie. Visiblement, il y a entre elles quelque chose qui cloche.

— Permettez. Elle n'est pas la seule responsable. Nous l'avons décidé ensemble.

— Madame Alabeda ! Vous, la greffière du juge ! Vous êtes devenues folles toutes les deux.

Lillie se lève.

— Je n'aurais pas dû venir...

— Je vous en prie ! les supplie Christelle. Réfléchissons un peu. Nous ne sommes pas en train de comploter. Fatima, je t'en prie, écoute ce que nous avons à te dire. C'est le seul moyen d'avancer. Nous sommes entre femmes ici.

— Je ne parlerai pas à la police ! sanglote Violette en se levant tandis que tous les yeux de la cafeteria se tournent vers elle.

— Asseyez-vous mon petit, lui dit Jeannine, la vieille dame aux ongles vernis. Personne ne vous le demandera.

Violette se radoucit. Hélas, les cris ont attiré un vigile. Fatima lui met sa carte de police sous le nez ce qui a pour effet de le faire battre en retraite.

— Et voilà, dit-elle à Christelle. Maintenant je suis trempée jusqu'au cou dans tes magouilles. Tu es contente ?

— Je n'ai pas fait ça pour te compromettre. Tu peux encore t'en aller.

— C'est ça ! Si Lebosc l'apprend, ce sera encore pire. Bon, je me tais, je vous écoute.

Encore une fois, c'est Violette qui prend la parole. Je commence à avoir de l'admiration pour cette petite, moi qui n'ai jamais eu le courage d'appeler au secours. Tranquillement, comme détachée de sa propre condition de femme abusée, elle raconte son drame. Autour de notre table, le silence s'est fait. Quelques personnes nous regardent encore étonnées, puis, elles retournent à leurs propres débats. Le courage de cette petite éveille en moi des souvenirs confus, relégués si loin dans ma mémoire qu'ils semblent appartenir à une autre personne, un autre moi. De temps en temps, Fatima lui pose une question précise qui la déstabilise mais n'entame en rien son désir de raconter. Elle doit parler, elle parle pour elle, pour les autres, les vivantes et les mortes, les futures victimes.

— Puis-je avoir l'adresse de votre site ?

— A condition que vous me promettiez de ne pas prévenir vos collègues. Je nierai tout. Je dirai que vous avez tout inventé.

— Faites-moi confiance, Violette. Je peux avoir votre pseudo ?

Fatima ne note rien. C'est inutile. Avec cette faculté phénoménale de retenir les noms et les chiffres elle réussit à bluffer tous ses collègues. C'est comme si elle avait un petit carnet dans sa tête, des tiroirs avec des étiquettes où tout est bien classé, et une liste pour gérer la place des informations.

— Qu'avez-vous fait de votre lingerie ?

— J'ai tout lavé, tout fait bouillir, et même brûlé mes petites culottes.

— Auriez-vous un souvenir, même minuscule, un bruit, une marque sur lui, un parfum ?

— Oui, un parfum. Je l'ai encore dans le nez mélangé à l'odeur du sperme. Si je sentais ce parfum quelque part, je sais

que je le reconnaîtrais. Inévitablement. Pas un parfum du super marché, ça, je peux vous l'assurer.

Fatima continue son interrogatoire.

— Bon. Christelle tu iras faire la tournée des parfumeurs avec elle. N'hésite pas à sortir ta carte de police.

— J'ai quelque chose dit Jeannine timidement. Je, j'ai trouvé un cheveu et je l'ai gardé. Et cette rose...

Elle sort de son sac deux petits sacs : l'un avec un bouton de rose qui a dû tremper des heures dans l'eau, l'autre avec un cheveu.

— Vous trouverez mes empreintes dessus. Mais peut-être y trouverez-vous autre chose.

Fatima examine le cheveu et se lamente :

— Dommage, il n'y a pas le bulbe. Sans ça, pas d'ADN. Je le garde quand même. C'est bizarre, on dirait qu'il a été coloré. Quelqu'un qui se teint les cheveux. C'est déjà un indice. Avez-vous reçu une personne chez vous qui a cette couleur de cheveux ? C'est peut-être un cheveu de femme.

— Non, je ne reçois pas de femmes chez moi. Seulement des hommes. Il peut s'agir du cheveu d'un autre de mes amants.

— Cette rose où l'avez-vous trouvée, madame... madame ?

— Perrier. Jeannine Perrier. Je l'ai trouvée dans le caniveau près de la résidence. Je me suis dit qu'elle lui était destinée et que pour une raison inconnue l'homme est parti précipitamment de chez elle.

— Tu es en danger Violette. Première chose à faire, aller habiter ailleurs.

— Chez moi, dit tout naturellement Jeannine.

— Certainement pas !

Fatima est hors d'elle.

— Vous rendez-vous compte, toutes autant que vous êtes, que ce n'est pas un jeu que nous jouons là ? Un tueur en série est proche de vous, et vous vous comportez comme des gamines dans une cour de récréation !

— Je la prends chez moi, dis-je sans même réfléchir aux conséquences.

— Chez vous ? Dans un bordel où logent en plus des clandestins ? Mais vous êtes folle, ma parole !

— Et alors ? Vous voyez un endroit plus sûr vous ? Ce n'est pas là qu'il va venir la chercher.

— Elle a raison assure Lillie qui n'avais pas encore dit un mot. Au milieu d'autres femmes, elle est en sécurité. Moi je vote pour.

— Vous votez, vous votez ! On ne vous a rien demandé, s'énervait Fatima. D'abord, pourquoi êtes-vous là, vous ?

— Je connaissais Armelle. Elle était amoureuse d'un type. Elle me l'a dit quelques temps avant d'être assassinée. Elle ne m'a pas dit son nom mais qu'elle n'aurait plus à se prostituer après l'avoir épousé.

— C'est quand même étrange que ce type ne se soit pas manifesté après sa mort.

— C'était peut-être un type marié qui lui a raconté des bobards pour se la faire gratuitement, cogite tout haut Fatima. Il se rend compte qu'elle est amoureuse de lui, il en profite. Classique. Il ne va pas venir la ramener après ça. Le principal pour lui, c'est que sa femme n'en sache rien. Ça ne fait pas de lui un assassin pour autant. Vous auriez quand même pu le dire. C'est une info importante !

— Je l'ai dit à Mademoiselle Florès quand je suis venue au quai de Orfèvres.

D'une voix étonnamment calme Fatima interroge sa collègue :

— Tu l'as noté dans ta déposition ?

— Je ne sais pas. Enfin, non, si... Tu m'embrouilles.

— Je t'embrouille ? Je t'embrouille... C'est la meilleure.

Je vais te dénoncer à Lebosc.

— Dénoncez-la et je nierai tout. Si on m'interroge, je dirai que c'est vous qui m'avez invitée ici.

Violette est debout, la fureur déformant sa voix. Je n'en peux plus. Nous n'allons jamais nous en sortir. Du coup, je prends la parole dans un silence dont même dans le fin fond du désert on serait surpris.

— On se calme maintenant. Mademoiselle Mera je comprends votre colère, vous avez certainement raison. C'est trop tard pour revenir en arrière sans devoir tout déballer à vos collègues. Il y a une victime ici. Elle ne veut pas avoir affaire à la police. Vous pouvez comprendre ça, non ? Je propose de la prendre chez moi, oui, dans le bordel, avec les petits qui courent partout et qui sont muets comme des tombes. Ils ont déjà tout compris, ce qu'on doit dire, ne pas dire et à qui.

— Elle a raison fait remarquer madame Alabeda. Trop tard pour revenir en arrière. Soit vous nous suivez, soit vous oubliez tout et vous faites comme si rien ne s'était passé. Vous ne nous avez jamais vues.

— Je ne vous ai jamais vues et le vigile a vu ma carte de police, lui. Vous m'avez fourrée dans une sacrée merde et je n'ai pas d'autre choix que d'y rester.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? Je la prends chez moi ?

— Après tout, vous avez raison. Un tueur en série ne va pas aller la chercher là.

Fatima jette un regard menaçant à sa collègue. Mais Christelle n'en a cure. Je me demande ce qu'elle a dans la tête cette fille pour cacher toutes ces informations. Comme si elle était chargée de l'affaire, elle annonce tranquillement :

— Il faudrait passer sa maison au peigne fin, au cas où il resterait des indices. J'ai une amie à la police scientifique. Elle pourra analyser tout ça.

Sur le visage de Fatima, toutes les expressions se succèdent. Acculée à des pratiques qu'elle réprouve, elle affiche les débats de sa conscience sans s'en apercevoir. C'est un vrai livre, cette fille. Elle ne parle pas beaucoup. Par contre, elle a un visage, disons « intéressant » à défaut d'être beau. A côté de sa collègue, on la croirait le vilain petit canard se demandant si un jour elle peut devenir un cygne. Mais c'est la force qui se dégage de son regard qui m'attire. Celle-là pourrait mener une patrouille de flics rien qu'en la regardant.

— Toi tu ne fais rien. Tu as assez fait de conneries comme ça. J'irai avec sa voisine. Madame Perrier ? C'est ça ? Disons ce soir. Après 22h si ça vous va. Maintenant, je retourne à la « maison » me faire savonner les oreilles par Lebosc. Je ne sais même pas ce que je vais inventer pour justifier mon absence.

— C'est hors de question, s'insurge Christelle. Je suis la seule ici à savoir relever des empreintes correctement. Alors je viens aussi. Je ne veux pas que vous cochonniez le travail.

Sans mot dire, vaincue, Fatima, nous salue et retourne au travail, celui qui est légal.

Je la regarde partir en me disant que je ne voudrais pas être à sa place. Le vigile la salue à la sortie. Pour l'incognito, elle repassera.

L'atmosphère s'allège avec le retour de mes protégés, la bouche fendue jusqu'aux oreilles de joie. Ils parlent tous à la fois. Aziz refuse de lâcher la main de Clotilde dont il est tombé éperdument amoureux.

— Y'avait un monsieur avec un appareil photo sur la tête, explique Zaouïa. Même qu'il avait des anneaux aux pieds.

C'était un esclave, on l'a appris à l'école. L'esclave c'est celui qui fait pas ce qu'il veut.

— Mais qu'elle est bête ! clame Aziz. C'est pas un esclave c'est un type qui porte bonheur. D'abord, je t'épouserai pas. Tu connais rien. J'épouserai Clotilde.

Zaouïa se met à pleurer.

— Elle est amoureuse de lui me confie Sékou. D'abord, ils se trompent tous les deux. C'est une divinité protectrice.

Celui-ci me déconcerte. Il ne parle pas beaucoup mais retient tout.

— Je n'épouserai personne dit Clotilde. Quand vous serez grand, je serai très vieille avec des rides et une bosse sur le dos.

Une description qui ramène Aziz à la raison.

— Je peux pas épouser une vieille, ça sait pas faire des enfants et moi j'en veux dix.

Nous éclatons toutes de rire. Quelle fraîcheur tout à coup ! Nos rires vexent un peu Aziz, le temps qu'il regarde sa chérie de toujours, la petite Azouïa avec ses couettes et ses nœuds roses, et tout est oublié.

Je me lève la première, imitée par ma marmaille. Je fais un signe à Violette. Elle a repris du poil de la bête la petite. Finalement, c'était une bonne idée cette rencontre au musée.

Dix-neuf heures. Fatima arrive au quai des Orfèvres où l'ambiance lourde de reproches et d'angoisse lui donne des aigreurs d'estomac. Elle s'attend au pire. Mais au lieu de lui

passer un savon qu'elle attendait depuis des heures passant en revue toutes les bonnes et mauvaises raisons d'arriver cette heure-là, Lebosc l'accueille avec un sourire. Visiblement il a cru ou fait semblant de croire à ses explications tordues envoyées par sms. Le procureur est là aussi, ainsi que le juge sans sa greffière et pour cause. Une barbe naissante couvre le menton et les joues du procureur, signe d'un profond désarroi, peut-être une rupture avec la juge des enfants... Il semble abattu. C'est la première fois qu'elle le voit aussi mal fagoté. En fait, il rentre d'une randonnée avec des amis et n'a pas eu le temps de se changer avant de venir. Fatima se demande s'il ne se maquille pas en temps normal car il a l'air plus fringuant. Déguisé en homme des bois, le proc. Cela la ferait rire si les visages des autres policiers n'étaient pas aussi tendus.

— Tu as quelque chose sur la journaliste ? lui demande Lebosc.

Fatima s'attendait à des questions sur Christelle mais elles ne viennent pas.

— J'ai trouvé un témoin qui veut rester anonyme. Elle a rencontré la journaliste qui avait bien avancé dans ses recherches. Il semblerait que le meurtrier soit quelqu'un de connu.

— Vous a-t-elle donné un nom ? demande le procureur en reniflant.

Il se mouche bruyamment. Les bois sont humides en cette saison...

— Aucun nom, d'ailleurs la journaliste ne lui en pas donné pour la protéger. Je pense qu'elle ne m'a pas tout dit. Elle est morte de trouille.

— Elle peut, on a trouvé un autre corps. Sans rose cette fois-ci. Les théories de mademoiselle Florès ne tiennent pas la route.

En disant cela, le juge rougit comme un enfant pris en faute. Christelle a raison de dire qu'il en pince pour elle ! pense Fatima.

— Si, elles tiennent debout. Ne nous laissons pas détourner de nos conclusions, du moins celles-ci. L'assassin nous promène, dit Lebosc. Il en veut aux putes de luxe, c'est indéniable. La journaliste a été une écharde dans sa main.

— Pourquoi n'a-t-il pas laissé de rose dans ce cas ?

— Parce que la théorie de mademoiselle Florès est la bonne. Il n'aura pas assez de roses maintenant. Un faux pas, ça, un faux pas...

Lebosc jubile et se tourne vers Fatima :

— On a trouvé un autre corps. Sans rose.

— Où ça ?

— Clos des blancs manteaux.

— C'est à dix minutes de chez moi, dit Fatima en se rendant compte qu'elle vient de faire une boulette.

— Tu habites dans ce coin, toi ? Chez les chinois ?

— Si on te le demande, Cédric, tu diras que tu ne le sais pas.

— Purée ! Une arabe chez les jaunes !

Fatima se lève furieuse armée de son coupe-papier.

— Je t'interdis de parler comme ça ! Sale con !

— Fermez-la tous les deux ! Vos histoires de famille on s'en branle !

Lebosc arrache le coupe-papier des mains de Fatima. Un joli souvenir de Shanghai en argent offert par Fu-Hsi, avec le yin et le yang sur le manche. Pour une fois, le procureur se mêle à la vie de la maison.

— Mademoiselle Mera a le droit d'habiter où elle veut, monsieur Touret, veuillez donc à ne pas vous mêler de ses affaires personnelles.

Cédric jette à Fatima un regard chargé de colère. Pensant qu'il avait des relations privilégiées avec sa collègue, ces révélations le peinent et sa seule façon de réagir est l'agression. L'intervention du procureur calme les esprits surchauffés. Lebosc reprend le cours de ses explications devant la photo de la nouvelle victime :

— Posons-nous les bonnes questions. Méra ?

— La dernière victime, c'est aussi une prostituée ?

— Nous ne le savons pas encore. Pas de carte d'identité, rien, il lui a pris ses papiers.

— Changerait-il de mode opératoire ?

— Si c'est le cas, dit Cédric, ce n'est pas un serial-killer.

Il aurait mis une rose quitte à aller acheter un autre bouquet. Les serial-killers ne modifient jamais leur façon de procéder d'un iota. La première victime n'a pas été violée, la journaliste non plus, la dernière n'a pas sa rose. Il fait n'importe quoi.

— Peut-être faudrait-il se pencher sur le cas de Justine en l'isolant des autres. Si elle est la raison des autres crimes ?

— On a son ADN ?

Le procureur répond :

— On ne l'a pas demandé. Ces procédures coûtent cher. A quoi bon, puisqu'on a son identité ?

— Aurait-elle un lien de parenté avec une des autres victimes ? Dans ce cas, il aurait tué les autres pour masquer ses raisons.

Encore une idée insatisfaisante pour tous.

— Qu'ont dit ses parents ? Les a-t-on interrogés depuis que le deuxième crime a eu lieu ?

— Non, ce sont ses parents adoptifs. Elle est née sous X. Ils ne savent rien sur ses parents biologiques.

— Puisqu'il pourrait s'agir d'une personne connue, ça vaudrait le coup de demander l'ADN de la petite, non ? On pourrait la comparer...

— Savez-vous combien de personnes connues vivent à Paris, mademoiselle Mera ? Sans compter qu'il pourrait être un étranger. On ne peut pas demander l'ADN de toute la population des stars de France et de ceux qui sont rentrés sur notre territoire !

— Le proc... monsieur le procureur a raison, dit Lebosc.

— D'après le rapport de Christelle qui a interrogé Lillie Quenemer, insiste Cédric, Armelle Nedelec croyait qu'il voulait l'épouser. Ce ne doit pas être une star de cinéma. Elle n'aurait pas été bête au point de croire ça !

Fatima ne peut pas cacher la surprise qui s'affiche sur son visage. Finalement, Christelle l'a bien fait ce rapport. Pourquoi se croit-elle toujours obligée de jouer les idiotes ?

— Et pourquoi pas, après tout ? Une cendrillon se cache en chaque femme, mon cher, dit le proc. Elle attend son prince charmant et quand arrive un bellâtre avec des mots d'amour plein la bouche, comment ne pas le confondre avec le prince Andrew ? Une star de cinéma, ça fascine les jeunes filles.

Puis il rajoute :

— Ça va mademoiselle Mera ?

Le juge qui n'avait pas dit un mot depuis le début de la conversation interrompt les débats :

— Je m'en vais, je vous souhaite une bonne soirée.

Les plantant là sans autre forme de procès, il s'éclipse, le dos voûté, sans leur jeter un seul regard.

— Je crois qu'il se prend pour le prince charmant, lui-aussi, et Cendrillon ne veut pas de lui. Il est amoureux de Christelle celui-là.

— Monsieur Touret un peu de respect je vous prie ! s'indigne le procureur.

— Il ne nous manquait plus que ça, soupire Lebosc. Bon, nous ne ferons rien de plus ce soir. Demain à la première heure, je veux qu'on trouve, pas qu'on cherche, qu'on trouve l'identité de notre nouvelle victime. Vous me passez le quartier au peigne fin. Monsieur le procureur, puis-je avoir des effectifs supplémentaires de policiers sur ce coup-là ?

— Cela va sans dire. Vous aurez.

Fatima quitte le quai des Orfèvres le cœur à l'envers. Ce n'est pas tout de suite qu'elle va rentrer chez elle. Elle a encore la perquisition illégale de l'appartement de Violette. Le procureur semble ne pas avoir sommeil, lui.

— Mademoiselle Mera ? Vous rentrez chez vous ?

— Oui, monsieur le procureur. Je suis crevée.

— Faites attention. Vous habitez dans un quartier dangereux. Il semblerait que notre tueur l'apprécie. Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Merci monsieur, non. J'ai mon vélo et je suis armée, ne vous inquiétez pas. Et puis les flics ne sont pas en danger.

— Sait-on jamais, ma chère, vous voyez bien ce qui se passe en ce moment ? La police est prise pour cible. Soyez prudente quand même.

Ils se quittent sur ces mots. Fatima se dit que le proc est en train de tourner à la paranoïa aiguë. Il n'est pas le seul. Elle a froid et jette des regards furtifs autour d'elle. Le procureur a pris sa voiture et a disparu au coin de la rue. Elle peut changer de direction. L'appartement de Violette n'est pas bien loin.

Je ne me doutais pas que Marcel allait me faire un scandale pareil. Quand nous sommes arrivées à l'hôtel, cet imbécile a cru que j'amenais une nouvelle recrue. Comme si c'était possible. Il n'avait pas bien regardé Violette. Elle détonne au milieu de nous toutes. Seule Aminata peut concourir avec son corps de treize ans, elle a plus l'air d'une femme que la plupart des ados de son âge. Croyez-moi qu'il a bien essayé de la mettre sur le trottoir, mais il a eu en face de lui un mur vivant prêt à lui arracher les yeux. Du coup il a renoncé à ses velléités d'agrandissement du cheptel maison. Il fait franchement la gueule, je vous le dis. Après le client chic qui lui laisse des miettes voilà à présent une belle femme chic qui refuse son soutien. Il bougonne.

— Tu auras pu la laisser chez elle cette pin-up. Ce n'est pas le genre de la maison. Elle va m'attirer des ennuis avec les macs.

Comme s'il n'en n'était pas un ! Je lui raconte les déboires de notre nouvelle protégée mais ça ne le calme pas. Bien au contraire. Il vire au rouge carmin.

— Non mais tu es malade ! Tu vas attirer le serial killer chez nous !

— Personne ne sait qu'elle est là. Sauf des copines et deux flics.

Là, c'est le coup de grâce. Des flics. Lui qui essaye de passer inaperçu, qui se fait tout petit, il va se retrouver à la Une des journaux nationaux.

— Ne t'inquiète pas, tu n'intéresses personne. Pas même les flics.

Triste constat. Il n'intéresse personne finalement. Voûtant le dos – il a le sens de la mise en scène – il m'indique les chambres.

— Il en reste une sous les toits. Vous devrez faire du ménage.

Je crois qu'il se rend compte que le vent a tourné et qu'il n'est plus chef de rien ni de personne. Sa sœur elle-même prend son envol. Ce qui l'intéresse, elle, ce sont les sous qui rentrent, et elle a compris que la petite nouvelle en avait. Celle-là au moins paiera sa chambre.

Chambre. Peut-on appeler ce bouge une chambre ? J'ignorais qu'il avait pu entasser autant de cochonneries en vingt ans. De vieux matelas éventrés vomissent de la laine grisâtre douteuse. Allez savoir qui a pu dormir sur ces litières dignes de tanières de renards ? L'odeur, d'abord. On dirait qu'une famille entière de ces canidés y a élu domicile apportant avec eux des restes de carcasses de rats et autres denrées indéfinissables. Des meubles disloqués s'amoncellent pêle-mêle laissant apparaître des papiers : factures, lettres, cahiers, carnets, autant de rappels à un passé encore plus noir que le présent. J'en saisis quelques-uns. Lettres de chantage, reconnaissances de dettes et autres abominations que Marcel n'a pas jetées, allez donc savoir pourquoi. En plus d'être un maquereau, dans sa jeunesse il a été maître chanteur, prêteur sur gages.

— Il va falloir faire un peu de nettoyage, évidemment.

Je me retourne comme piquée par une guêpe.

— T'es vraiment un beau salaud. Quel passé glorieux !

— C'est à prendre ou à laisser. Si elle veut pioncer au chaud la petite elle fait le ménage. Tu laisses mon passé là où il est. Et tu te mignes, ma chérie, tes copines sont déjà au boulot.

— J'attends vingt-deux heures l'arrivée de mon prince charmant. Quant au ménage, il faudrait y mettre le feu. Tu penses bien que la petite ne va pas payer pour ce bouge. Même un cochon n'en voudrait pas. La petite, elle va aller chez la greffière du juge c'est encore là qu'elle sera le plus en sécurité. Si tu veux la louer, ta chambre, tu peux te la nettoyer toi-même.

A ce propose Valérie veut te parler. J'ai comme l'impression qu'elle est en colère.

Juste un coup de fil à passer. Maryse semble rassurée de venir récupérer la demoiselle. C'est un peu vexant pour moi mais elle a raison. Ici, ce n'est pas un endroit convenable pour une ex-covergirl. Pauvre gosse. Elle ne sait plus où elle en est. Redevenue une jeune étudiante terrorisée, elle n'a qu'une envie : rentrer à Sète, tout laisser tomber, aller vendre du poisson avec sa maman. Dans un sens, je crois qu'elle a raison.

Il est presque vingt-deux heures. Pourquoi ai-je autant envie de le voir ce soir ? Vais-je lui raconter ? Lui raconter quoi ? Et si c'était lui le serial killer ? Il est tellement bizarre ce type ! Moi qui peux me targuer d'avoir l'expérience des hommes celui-ci me déconcerte. Et si je me trompais sur lui ? S'il était dangereux. Le téléphone sonne :

— Allô ?

— C'est Clarisse. J'ai besoin de toi.

— Clarisse ! Où es-tu ? Je me suis fait un sang d'encre.

— Pas loin d'ici. Je peux venir ?

— Mais bien sûr ! Soit prudente. Où sont les enfants ?

— Avec moi.

— Venez tous les trois. Je vous attends.

Finalement, la chambre, il va bien falloir la nettoyer. Maintenant, nous en avons trois de plus à planquer.

Vingt-deux heures approchent. Au coin de la rue, je vois mon rendez-vous pointer le bout de son nez. Quelle nuit ! Je pourrais tout lui raconter mais je préfère m'abstenir. Après tout, j'ignore à qui j'ai affaire. Jamais je ne me départirai de cette méfiance malade qui me colle au corps depuis près de quarante ans.

La nuit a recouvert Paris. Les lumières de la ville font le pied de nez aux étoiles et cachent le ciel. Quand ce ne sont pas les lumières, c'est la pollution ou la brume, se dit Christelle avec amertume. Même si le ciel nocturne de Marseille est aussi caché par la lumière elle le contemplait étant enfant et imaginait la voie lactée loin là-bas au-dessus de la Bonne Mère. Il suffisait de rejoindre la mer et elle apparaissait dans toute sa splendeur à ses yeux éblouis. Marseille, c'était son enfance, c'était Armand. Armand avec lequel elle se promenait en bord de mer, Armand qui lui racontait les étoiles, leur signification, leur position dans le ciel. Il aurait voulu être scientifique mais la peinture l'avait happé, dévoré, ne lui laissant aucune chance de faire des études supérieures. Elle l'avait mangé tout cru.

Il faut qu'elle arrête de penser à lui. Ce petit juge, il est charmant, pas un prince, non, mais il faut bien qu'elle sorte la tête de l'eau quitte à tomber dans les bras d'un juge. Un juge qui possède une copie de « Appel au secours » qu'elle a envie de piétiner, détruire, saccager. Comment concilier tout cela ? Impossible. Impossible une relation amoureuse avec un type qui met dans son bureau une copie d'un chef-d'œuvre, ce chef-d'œuvre évidemment, pas un autre. Le sien. Une petite voix espiègle lui susurre que ce juge a bon goût, que leur rencontre est vraisemblablement un signe du destin. « Il est charmant ce juge, non ? » rajoute la petite voix perfide. Tout en se disputant, ses pensées la conduisent jusqu'à l'appartement de Violette où Fatima a déjà commencé la perquisition avec Jeannine. Elles ont allumé toutes les lumières et fouillent sans complexe avec leurs gants en latex. Elle trouve ça stupide étant donné que les empreintes de Jeanine sont partout dans l'appartement, mais ne

fait aucune remarque. Elle enfile les siens et écoute, sans piper mot pour une fois, les directives de Fatima.

— Nous venons à peine d'arriver. Lebosc ne voulait pas nous lâcher et j'avais sur le dos le proc qui ne voulait pas me laisser seule dans les rues de Paris. Bon, bref, on commence par la cuisine. D'après Violette, du moins ce qu'il reste de ses souvenirs et c'est bien maigre, elle aurait sorti le service à café en porcelaine ou le service à thé, ou les deux.

— Whouaou ! Quel assortiment de thés ! J'ignorais que les hommes buvaient du thé.

Fatima hausse les épaules à cette réflexion idiote à son avis.

— Va savoir s'il a bu du thé ou du café ! Prends tous les petits sacs et mets-les dans des pochettes. On ne sait jamais.

Christelle n'a pas fini de la surprendre.

— J'ai un kit de la police scientifique. Pas la peine de tout emporter. On fait les relevés d'empreintes ici ce sera plus discret que de les envoyer au labo.

— Comment te l'es-tu procuré ce kit ?

— Cherche pas à savoir. Pose les sachets sur la table, les tasses, et tout le service, même celui à café. Le sucrier aussi.

Christelle sort une petite boîte à outils et l'ouvre. Elle prend un petit pinceau, de la poudre de graphite, et à l'aide d'un scalpel pose un peu de poudre sur la surface d'une tasse. Jeanine la regarde avec curiosité. C'est la première fois qu'elle assiste à une perquisition dans les règles même si celle-ci est illégale. Si la situation n'était pas aussi dramatique, elle apprécierait l'aventure. Christelle reproduit les mêmes gestes, avec circonspection, sur chaque tasse, chaque soucoupe.

— Si Violette les a utilisées, il a dû les laver, fait remarquer Fatima que l'admiration évidente de Jeanine agace.

— Pas si sûr. Manifestement, il se sent au-dessus du monde vulgaire. Il est le maître du jeu. Comment pourrait-il imaginer que des nanas hystériques vont perquisitionner chez une femme qui ne se souvient de rien, pas même de son visage ? Il a tout rangé, laissé traîner uniquement ce qui n'a aucune importance.

— C'est quelqu'un de la police, vous pensez ? demande Jeanine.

— Pas forcément. C'est peut-être un journaliste, un écrivain de romans policiers, ou n'importe quel individu intéressé par les recherches de la police scientifique. Un type qui s'ennuie dans sa vie et connaît par cœur tous les feuillets qu'ils soient français, anglais, allemand, américain, italien. Il peut mélanger les procédures différentes selon les pays.

— Nous ne nous en sortirons jamais, soupire Fatima. Nous ferions mieux de prévenir Lebosc même si Violette est contre. Cette histoire n'est plus seulement la sienne.

— Pas question ! dit Jeanine.

— Attendez ! J'ai des empreintes sur une tasse. Plusieurs même, des différentes. Voilà, parfait. Je vais d'abord relever les vôtres, Jeanine, pour procéder par élimination. Ensuite je relèverai les empreintes sur les sachets de thé et la boîte de café. Il ne faut rien laisser au hasard. Si c'est lui qui a rangé, il n'a pas pu laver les sachets !

Christelle reprend sa houppette pour relever les empreintes sur les sachets.

— Oh ! Punaise ! Celui-ci en est plein. Du thé vert à la menthe... Je prends ce sachet. J'ai étiqueté les empreintes sur la tasse. Ah ah ! Une petite erreur qui peut lui coûter cher. A condition que ce soient les siennes. Allez, zou, je prends aussi la tasse au cas où j'aurais oublié quelque chose. Il ne faut rien laisser au hasard.

Enfin un peu de lumière. Fatima a beau trouver Christelle complètement instable, force est de reconnaître qu'elle a de la suite dans les idées et le sens de l'investigation. Plus rien ne l'étonne, pas même le professionnalisme avec lequel elle effectue les relevés. Comme si elle avait entendu ses pensées Christelle dit :

— On apprend tout en psychologie criminelle, pas seulement les différentes catégories d'assassins mais aussi les procédures, toutes les procédures, y compris les relevés d'empreintes. J'ai piqué le kit quand j'ai fait mon stage à la police scientifique. Je savais bien qu'il me servirait un jour. Le prof de criminologie nous dit toujours qu'un bon profileur sait s'adapter à toutes les situations et saisir les occasions quand elles se présentent.

— Crois-tu qu'il parlait de vol ? ironise Fatima.

Christelle ne relève pas les sarcasmes de sa collègue. Avec précaution, elle range les relevés d'empreintes et le matériel.

— Voilà. Je vais faire passer ça à Perrine, une nana que je connais à la scientifique. Elle va me passer le tout au peigne fin avec du matériel plus performant. Ensuite, elle les comparera aux fichiers nationaux.

— Ben voyons ! Tout est tellement si simple ! Nous allons travailler en équipe ! dit Fatima ébranlée par le culot de sa collègue. Ça plairait à Lebosch de voir la manière dont nous bossons ensemble, main dans la main et avec la Scientifique.

Jeanine, muette depuis un bon moment, commence à se sentir mal à l'aise. Elle n'a qu'une envie, aller se coucher d'autant plus qu'elle habite au premier et n'a qu'une volée d'escaliers à monter pour se retrouver chez elle. Elle aurait pu les inviter à boire ou manger un morceau mais elle n'y tient pas. Dormir, dormir et oublier pour une nuit l'horreur de la situation, si

oublier est possible. Elle a entendu tant de monstruosités depuis le début de l'après-midi qu'elle se dit que sa vie personnelle ressemble à un long fleuve tranquille en comparaison avec la vie des autres femmes présentes au musée. Elle les quitte avec soulagement et les laisse s'évanouir dans la nuit, sous la pluie qui recommence à tomber. Puis, elle ferme sa porte avec les trois verrous qu'elle a fait installer depuis peu, cale une chaise derrière la porte en coinçant la poignée. Paranoïaque elle ? Elle s'en défend avec véhémence, mais les faits sont là pour montrer à quel point elle est terrorisée malgré ses fanfaronnades.

Fatima et Christelle se retrouvent sous la pluie. L'instant n'est pas à la causerie même si Fatima lui dirait bien ce qu'elle a sur le cœur, mais jamais elle ne pourra le faire. Elle ne trouve pas le moment, ni l'endroit, pas plus que les mots adéquats. Elle est venue à vélo. En passant par la rue de Vaugirard, elle en a pour une trentaine de minutes. En plus, elle est armée, ce qui la rend moins vulnérable même si le fait de ne pas être en service lui interdit théoriquement de se servir de son pistolet. Par contre, Christelle doit prendre le métro pour rejoindre la place de la Nation et elle n'est pas armée, elle. Avec ce cinglé qui rôde, Fatima n'a pas envie de la laisser rentrer seule. Elle pourrait lui proposer de venir chez elle, quitte à prendre le métro avec son vélo et lui laisser le canapé. Un petit canapé de rien du tout sur lequel les pieds de Christelle dépasseraient. Elle serait au chaud au moins. Elle pourrait se sécher, ne pas affronter la rue où rôde un malade. Ses pensées se bousculent si vite qu'elle a du mal à en retenir une. Elles se mettent à courir car la pluie redouble de violence. Que penserait Fu-Hsi Zhuang si elle ramenait une copine à la maison ? Elle réalise à quel point un fossé la sépare de l'homme avec lequel elle vit. Sa vie est cloisonnée, coupée en tranches qui s'ignorent les unes les autres. Pendant cinq ans, cette situation l'a satisfaite puisque c'est elle qui l'a choisie. Une

vie de mensonge, une vie inventée qu'elle s'est fabriquée pour échapper à son père, au poids de la famille et des traditions. Une vie pour oublier qui elle est vraiment. Fu-Hsi Zhuang a été là en toutes circonstances mais soudain elle étouffe.

— Viens dormir chez moi, Christelle.

Si Christelle est étonnée elle n'en fait rien voir mais décline l'invitation.

— Rentre chez toi, Fatima, j'ai encore des choses à faire. Merci pour l'invitation en tout cas.

La jeune femme tourne le coin de la rue sous la pluie battante et s'engouffre dans la bouche de métro. « Encore des choses à faire ? » Une angoisse inexprimable saisit Fatima en la voyant disparaître dans l'ancre de l'hydre. Elle devrait la rattraper, l'empêcher de se jeter dans la gueule d'un loup ou dans son propre piège. Mais une peur extravagante s'attache à elle et à cette machine, les reliant comme deux ennemis héréditaires. Elle préfère monter avec Cédric dans sa voiture et subir les risques de ses infractions au code de la route plutôt que prendre le métro. La proximité des autres, leur sueur, leur mal-être l'indisposent, violent son intimité. Le métro, c'est un traquenard, une souricière dans laquelle elle se sent prise au piège comme un rat de laboratoire avec des milliers d'autres cobayes. Alors elle laisse partir sa collègue et s'éloigne en pédalant aussi vite que possible. Arrivée rue au Maire elle s'arrête. Aucune envie de rentrer chez elle où Fu-Hsi Zhuang doit l'attendre avec inquiétude. Elle irait bien noyer ses angoisses dans un verre de Mascara, manger un couscous, revoir sa famille. A une heure du matin, tout le monde doit dormir et elle ne veut pas prendre le risque d'être mise à la porte par son père une deuxième fois. Alors elle rentre chez elle, chez Fu-Hsi Zhuang. Elle sait qu'elle va y trouver la paix, la sérénité, qu'il va l'accueillir comme tous les jours avec son sourire si gentil, que

son assiette l'attend avec son bol de riz, son thé au jasmin. Osera-t-elle lui avouer qu'elle a besoin d'un verre d'alcool fort, un *báijiǔ* de préférence, plutôt qu'un thé ? Qu'elle a besoin de violence, en tous points, nourriture, boisson et même amour ? Osera-t-elle ?

6

Le métro est désert. Bientôt, les portes se refermeront sur les rois, les rois de la nuit, entreprises de nettoyage, techniciens qui tentent tous les soirs de contenir l'eau qui s'infiltre en mettant de la résine dans les fissures, car, comme le dit le directeur des infrastructures de la RATP « c'est l'eau qui dicte sa loi, elle aura toujours le dernier mot ». A ce moment-là Christelle n'aura plus la possibilité de rentrer chez elle. Elle jette un coup d'œil à sa montre : 00h30. Elle peut prendre encore le dernier métro. Mais elle n'a pas sommeil. A l'idée de se retrouver dans son appartement vide de vie elle sent venir la crise de panique. Mais où aller ? Où trouver refuge dans ce Paris où elle n'a pas d'amis ? Chez la prostituée ? Pourquoi pas ? C'est un hôtel, elle peut y louer une chambre pour la nuit. Elle n'en a pas envie. Elle n'a qu'une envie à cette heure de la nuit, avec la peur qui lui noue le ventre : faire l'amour. Une envie furieuse de faire l'amour lui fait mal aux entrailles, au sexe, de « baiser » se dit-elle sans se faire d'illusion sur ses relations avec les hommes. Un seul choix s'impose à elle : le juge. « Où habite-t-il, déjà ? » s'interroge-t-elle. Rue Mademoiselle à un quart d'heure à pieds de la sortie métro Pasteur. Madame Alabeda le lui a dit pendant leur perquisition douteuse. Elle sait qu'elle le l'a fait exprès. Maryse, une entremetteuse amatrice acharnée. Il faut qu'elle l'aime son juge pour lui chercher désespérément une amoureuse. Christelle est bien consciente pourtant qu'elle n'est pas le meilleur parti pour le petit juge avec les casseroles qu'elle

traîne pires que des boulets. Si le juge a droit à sa chance ainsi que le pense Maryse, à quoi a-t-elle droit, elle ? N'a-t-elle pas payé cher son amour pour Armand ? Débarquer dans l'appartement d'un homme qu'elle ne connaît pas ne lui fait pas peur. Au pire il la mettrait dehors sans ménagement en lui faisant remarquer qu'une visite à cette heure de la nuit est complètement inconvenante, ou l'éconduirait gentiment. Au pire. Il n'irait pas jusqu'à outrage à magistrat. Ne lui a-t-il pas fait des avances dans son bureau, en présence de sa greffière par-dessus le marché ? De toute manière, elle s'en fiche totalement. Plus rien ne lui fait peur, surtout pas le rejet d'un homme. S'il lui reste une chance elle doit s'y accrocher en dépit de tout ce qui les oppose.

Une heure du matin sonne quelque part au clocher d'une église anonyme lorsqu'elle se retrouve devant la porte du juge Arnaud. Pendant un moment elle croit entendre la cloche de l'église Saint Ferréol et elle se laisse bercer par ce son qui la ramène vingt ans en arrière. Il faut encore montrer pattes blanches. Appeler à l'interphone. Au moment où elle met le doigt sur le petit bouton, une décharge électrique lui noue la poitrine. Une fois, deux fois, trois fois. Une voix endormie finit par demander « qui est là ? ». Il ne lui en faut pas plus pour être prise d'une violente migraine qui la fait détalier à toutes jambes. Aux troisième étage une fenêtre s'ouvre, le juge a juste le temps de la voir s'enfuir.

Christelle s'engouffre dans le métro trop tard pour pouvoir rentrer chez elle. Elle s'échappe à pieds du seul endroit où elle aurait pu trouver, sinon de l'amour, un peu de réconfort.

Hôtel des Anges

Lorsque Clarisse se manifeste à l'entrée de l'hôtel j'ai un haut le cœur. Elle a dû perdre dix kilos depuis la dernière fois que je l'ai vue. D'horribles cernes ornent ses yeux. Cette fois-ci, ce ne sont pas des yeux au beurre noir, des hématomes provoqués par son mari. Seulement la fatigue. Les deux enfants se tiennent par la main, terrorisés. La petite pleure en silence. Que de bagarres ont-ils vues depuis leur naissance ces deux-là ! L'amour des parents, les bisous, ils ignorent que ça peut exister dans un couple. La seule chose qu'ils connaissent ce sont les coups. Pas sur eux. Ça, Clarisse ne l'aurait pas toléré. Son mari n'a jamais touché les enfants, bien au contraire. Il les bichonne, joue avec son fils quand il n'est pas collé devant la télé. Il est fou de sa fille, un peu trop même. Clarisse le piste sans cesse car elle sait bien que cette idolâtrie peut tourner au cauchemar. Tous les jours, les enfants assistent au martyre de leur mère. Le jour où il l'a mise dehors en petite tenue alors que le thermomètre était tombé en dessous de zéro, il leur a dit qu'elle avait été méchante, qu'elle faisait mal son travail de maman, que la maison était sale. Lorsqu'il la frappe, il leur dit qu'elle le mérite, comme les enfants quand ils ont fait des bêtises. Quand il l'embrasse de force et qu'elle le repousse, il leur dit « vous voyez, elle ne m'aime pas ».

Je la serre dans mes bras et mêle mes larmes aux siennes. Marcel parle d'aller lui casser la figure à ce mari indigne. Un comble ! Valérie a pris les choses en main. Devant un chocolat chaud, les deux gamins reprennent des couleurs. Je

commence à me dire que l'hôtel devient une pouponnière, un refuge, un endroit chimérique au cœur de Paris et que j'aime ce refuge plus que tout au monde. Ce nom idiot que Marcel lui a donné, l'hôtel des Anges, finit par lui aller comme un gant. Nafissatou les prend en charge. Elle va leur faire une place au milieu des autres enfants. Un de plus ou de moins, il n'y a pas de différence pour elle. Ils se pousseront un peu et partageront les matelas. Le calme revient enfin. Tandis que les enfants se remettent de leurs émotions, les adultes font des conciliabules. Dans la salle à manger, autour des tables aux nappes douteuses, nous mangeons des pâtes en écoutant Clarisse raconter son calvaire. On pourrait entendre les mouches voler, si mouches il y avait. Mais là, je peux vous dire qu'il n'y en a pas une. C'est la phobie de Valérie les mouches. Elle les traque à la tapette, à la bombe « pchitt » comme l'appellent les enfants, avec des plaquettes insecticides dans tous les recoins. Personne ne demande à Clarisse pourquoi elle n'a pas averti la police, ça ne viendrait pas à l'idée de quiconque une question aussi bête. La police, moins on la voit, mieux on se porte. Point barre.

Marcel rompt le silence qui s'est installé. Chaque femme assise autour des tables se dit qu'elle a de la chance, même les péripatéticiennes professionnelles.

— Le mieux qu'elle a à faire c'est de quitter la France, dit-il. Si son mari n'a pas encore prévenu les poulets, c'est qu'il se sent coupable.

Je m'insurge.

— C'est malin, ça, tiens ! Coupable de quoi ? Si elle ne porte pas plainte, il ne craint rien et il le sait.

— Il doit y avoir autre chose, insiste-t-il. Madame, vous ne nous avez pas tout dit, n'est-ce pas ?

Clarisse baisse les yeux.

— Réponds-nous Clarisse. Que s'est-il passé ?

Elle se met à pleurer, soulève son pull et sa chemise. En dessous, un bandage mal fait montre une plaie ouverte.

— Putain ! s'écrie Marcel. Il ne vous a pas ratée. C'est pour ça qu'il ne prévient pas les flics ? Mais vous, vous devez. Il finira en tôle.

Il n'est pas besoin d'être médecin légiste pour voir que la blessure a été faite avec un couteau.

— Je vais vous soigner, dit Nafissatou. J'ai des plantes.

— Il vaudrait mieux qu'elle aille aux urgences...

— Non, je n'irai pas, affirme Clarisse avec conviction. Jamais de la vie.

— Il est hors de question de vous laisser mourir ici, insiste Valérie. Aux urgences...

Clarisse se lève.

— Je n'irai pas. Je repars avec mes gosses. Il écopera de quelques années de prison et en sortant il me tuera. Pas question. Je veux disparaître.

Je regarde Marcel. Sur son visage un sourire passe.

— J'aurais bien un plan... Si vous voulez disparaître, j'ai un plan. Vous avez dû laisser du sang partout chez vous avec une blessure pareille. Avez-vous nettoyé avant de partir ?

Je ne vois pas où il veut en venir mais je comprends qu'il a une idée derrière la tête.

— Nettoyé ? Sûrement pas ! Mon mari l'a certainement fait, lui.

— Oui... mais le sang, ça ne s'en va jamais. Dans la police ils ont des outils pour trouver des traces de sang, même lavé à l'eau de javel.

— Accouche, Marcel, lui dit sa sœur. Où veux-tu en venir ?

— Je peux vous faire avoir de faux papiers à tous les trois. Quelqu'un me doit un service, un gros. Il est temps qu'il s'acquitte de sa dette.

— Tu crois que parce qu'elle aura de faux papiers elle pourra s'évanouir dans la nature ?

Marcel ne se laisse pas déstabiliser par les doutes de sa sœur.

— Oui, bien entendu. Quand on la recherchera, elle ne sera plus en France depuis longtemps. Il y a des passeurs pour venir en France et d'autres pour en partir.

— T'es un terroriste ? s'indigne Valérie. Mon frère, un terroriste !

— Espèce d'andouille ! Je ne te parle pas de terrorisme. J'en connais plus d'un qui sont sortis de France incognito. Maintenant, si vous ne voulez pas vous salir les mains, moi, ce que j'en dis, hein, c'est pour aider.

— Je prends, dit Clarisse au grand étonnement de toutes. Mais je veux savoir dans quel pays je vais devoir vivre et comment.

— Tu le sauras en temps et en heure.

— Vous êtes malades ma parole ! Son mari va la faire rechercher. Toutes les polices de France seront sur les dents. N'oubliez pas qu'elle a deux enfants.

Marcel ricane.

— T'inquiète pas pour les flics ma poulette.

— La protection des témoins n'existe pas en France, mon coco. Tu nous prends pour des bleues ?

— Nan, elle n'existe pas, seulement pour les repentis. Cependant, mes poulettes, j'ai été indic dans le temps et certains flics ont une dette envers moi. Pas le petit flic du commissariat du coin, non, non, des vrais flics d'en haut. Il est temps qu'ils remboursent leur dû.

Les bras m'en tombent. Pour un peu, je lui sauterais au cou. Pourtant, tout ne me semble pas si rose. Le mari ? Comment impliquer le mari ? Que va-t-il magouiller Marcel ? Que peut-on magouiller dans les sphères noires de la justice que nous ignorons ?

— Le mari, tu en fais quoi ?

— Te bile pas pour lui. Il n'aura que ce qu'il mérite.

Cela ne me fait présager rien de bon. Le principal pour le moment, c'est de mettre Clarisse en lieu sûr mais il y a tellement de zones d'ombres dans ce plan que je crains qu'il ne soit pourri. Avec Marcel, il faut s'attendre à tout, je n'ai pas une confiance aveugle en lui.

Il rajoute en bon père de famille :

— Tout le monde au lit. Il se fait tard.

— Vous n'allez pas le tuer, n'est-ce pas ? implore Clarisse. Il n'a pas mérité ça quand même.

J'ai failli hurler mais je m'étrangle d'incompréhension. Je préfère ne pas en rajouter. Moi, si Marcel paye un tueur à gage, je fermerai les yeux. Cependant, je n'ai pas l'impression que ce soit son intention. Il a quelque chose de plus tordu dans sa manche.

Il y a bien longtemps que nous n'avons plus de clients. Le dernier, Josette s'en est occupée. Un poivrot tellement saoul qu'il s'est endormi dans ses bras. Marcel l'a aidée à le mettre dehors, puis nous avons fermé. Rideau. Personne ne m'a demandé comment s'était passé mon rendez-vous de vingt-deux heures. Marcel a empoché son pourboire sans rien dire. Il ne pose plus de questions. Heureusement. Mon client, je lui ai avoué notre petite enquête menée parallèlement à celle de la police. Je lui ai tout dit, dans les moindres détails. Il n'était pas très chaud pour notre idée. « Dangereux tout ça, très dangereux », a-t-il simplement dit en fronçant les sourcils. A

présent, j'ai peur. Imaginez que ce soit lui le sérial killer ? Je serai la prochaine sur la liste. Je rumine dans mon lit sans trouver le sommeil alors que Clarisse ronfle à côté de moi. Nafissatou lui a donné une potion magique pour dormir. Efficaces les remèdes de bonnes femmes africaines ! Je finis par m'endormir, bien longtemps après que le silence nocturne n'ait recouvert l'hôtel de son manteau ordinaire, pour gens ordinaires. Dans le sommeil, nous sommes tous égaux.

Chapitre V

« Si tu t'arrêtes à chaque fois que tu entends un chien aboyer, tu n'arriveras jamais au bout de la route. »

Proverbe Arabe

1

Lundi, huit heures du matin.

Christelle n'est pas rentrée chez elle. Depuis qu'elle s'est enfuie de devant la porte du juge, elle erre sans but. Le dernier métro l'a laissée sur l'île de la cité. De groupes de SDF en porte cochère où elle a essayé de dormir roulée en boule sur elle-même, ses pas l'ont conduite au laboratoire de la police scientifique. Toute la nuit les maraudes l'ont empêchée de dormir. Elle a dû justifier sa présence par des mensonges en montrant sa carte de police à des fonctionnaires tatillons et soupçonneux, des bénévoles qui voulaient absolument l'envoyer dormir dans un foyer. « Avec ce qui se passe en ce moment... ». La seule idée idiote qui lui vient à l'esprit est « Je suis infiltrée », même pas de quoi susciter de l'admiration dans les yeux des bénévoles, plutôt du dégoût, comme si ce n'était pas suffisant en ce moment la haine des flics... Devant la porte, elle hésite, puis aperçoit Perrine, son ancienne collègue de stage, celle qu'elle est venue voir. Elle tente de se coiffer du bout des doigts, tire sur son tee-shirt froissé, manière de ne pas passer pour une SDF. Perrine la reconnaît, s'étonne.

— Ça alors ! Bonjour Christelle. Si je m'attendais à te voir ! Ça fait combien de temps ? Un an, c'est ça ? Tu travailles par ici ?

— Quai des Orfèvres, répond Christelle avec une moue. Commandant Lebosc.

— Hou, là, là ! Pas de chance ma chérie. Tu fais quoi, chez l'ours ?

Christelle rit.

— Psychologie criminelle. J'ai commencé il y a une semaine comme profileuse.

— Il ne doit pas aimer ça, le gros, n'est-ce pas ?

— On dirait que toi, tu ne l'aimes pas

— On ne peut pas dire qu'il soit « aimable » si tu vois ce que je veux dire. C'est lui qui t'envoie habillée comme ça ? Tu es en planque ?

Christelle sourit.

— Non, j'ai besoin d'un service. Des analyses à faire... sans qu'il le sache. J'ai fait des relevés d'empreintes digitales, j'en ai une partielle sur une tasse et des tas sur un sachet de thé. Peux-tu regarder si tu ne pourrais pas relever des traces d'ADN par la même occasion ?

— Tu sais que je n'ai pas le droit. Cela a-t-il un rapport avec une enquête en cours ?

— Non, aucune ! Tu penses bien que je ne me permettrais pas ça ! C'est personnel. Enfin, pour une copine.

Perrine commence par refuser, puis accepte. Difficile de dire non à Christelle. Elle a toujours un regard de chien battu qui donne mauvaise conscience. En acceptant d'analyser les indices pour Christelle, elle ignore qu'elle met les doigts dans un engrenage qui risque de la conduire sur la mauvaise pente.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je te tiens au courant.

36, quai des Orfèvres

Christelle a dû courir entre le quai de l'Horloge et le quai des Orfèvres. Elle passe le sas de « la maison » en même temps que d'autres OPJ. Sa tenue fait tiquer plusieurs collègues sans qu'aucun ne fasse une réflexion. Elle a l'air d'être sortie du lit si vite qu'elle n'a pas eu le temps de passer devant sa glace. Quelques sourires dévoilent leurs pensées, à savoir qu'elle a dû faire la fête toute la nuit. Christelle en rit intérieurement. « S'ils se doutaient les pauvres ! ». Ce qui est moins drôle c'est de penser à l'accueil de Lebosc. Les escaliers pourtant si neufs lui semblent, sinistres, porteurs de désastre comme dans un film policier lorsque la caméra suit le héros. Des héros ici, il n'y en a pas, il y a des gens ordinaires qui font leur travail avec passion. Dans le bureau toute l'équipe est déjà là. Certains ont leur café à la main avec des visages décomposés par la fatigue. Ceux-là ont bossé tout le week-end mais sont présents y compris Fatima. A son entrée le silence se fait. Ils attendent la réaction de Lebosc, mais ils en sont pour leur frais. Il ne dit rien seulement un « bonjour Christelle » presque amical. Son air surpris la rend ridicule avec son sac à dos en paille couleur violet et jaune acheté sur un marché de Marseille il y a bien longtemps. Décontenancée, elle sent les larmes monter inexorablement, briller sur ses paupières et s'accrocher à ses longs cils. Lebosc a passé l'éponge sur les frasques de la jeune femme. Si la plupart s'interrogent sur ce revirement du chef, personne ne va s'aventurer à faire part de son étonnement. Lebosc reprend le cours de ses commentaires :

— Je disais donc avant l'arrivée de Christelle que nous allons éplucher la vie de toutes les victimes de cette affaire. Quand je dis la vie, je veux TOUTE la vie, depuis leur naissance. Qui est qui, fille de qui, jusqu'aux grands-parents, ses activités, ses passe-temps, ses lectures, tout. Cédric, tu prends Adeline avec toi pour Armelle, et tu me convoques Lillie, tu la mets sous pression, elle connaissait la victime. Je suis persuadé qu'il y a un lien entre elles, il faut me le trouver. Fatima avec Boris pour la journaliste et la dernière victime au cas où il y aurait un rapport entre elles, Albin, Claude et Antoine, occupez-vous de Nadine et Mélanie. Je prends la petite Justine avec les autres. A mon avis, c'est elle le nœud de l'histoire. Quelque chose cloche. Qu'en penses-tu Christelle ? C'est toi la spécialiste.

Un blanc avant que Christelle ne se ressaisisse. Elle a du mal à parler de peur de se mettre bêtement à pleurer. Puis elle dit d'une voix redevenue ferme :

— Je pense que vous avez raison, chef. La mort de l'ado a entraîné les meurtres. Je suis même persuadée que le meurtrier n'a pas voulu tuer Justine. C'était un accident. Pourquoi il a tué les autres ? Peut-être par vengeance ou pour camoufler son geste. Peut-être y a-t-il une relation entre elles ? Qui sont ces filles en dehors du fait qu'elles étaient des Escort-girls ? Il faut chercher parmi leurs amies, leurs relations. Ce n'est pas un sérial killer et, de ça, j'en suis certaine, même si la dernière victime, Diane Loiseau, a été tuée avec le même mode opératoire mais sans rose. Son bouquet doit être fané, il ne veut pas en racheter un autre. Pas par radinerie, par prudence.

— Comment se fait-il qu'on ne retrouve aucun ADN sur les corps ? Aucun ADN... Rien de rien ! s'énerve Boris.

— Il n'y a qu'une solution : c'est un pro.

— Tu veux dire un flic ?

— Pas nécessairement. Il y a des tas de gens qui savent comment ne pas laisser d'ADN ou les effacer. Par exemple, quelqu'un qui travaille dans un labo ; tous les juristes, avocats, juges, greffiers, procs ; les flics, du plus bas au plus haut de l'échelle ; les acteurs qui ont bien travaillé leur rôle ; les écrivains ; les chercheurs ; et même le dernier clampin de la rue qui a bouffé de l'Internet à fond. Ça fait du monde.

— Oh punaise ! Ça fait la moitié de Paris, ça ! s'exclame Adeline la plus jeune de l'équipe qui en est à sa première enquête pour meurtre.

Son ingénuité fait rire tout le monde. On se moque un peu d'elle, elle rougit. L'atmosphère redevient un peu moins épaisse mais pas pour longtemps.

— Fini de rire ! Au boulot ! crie Lebosc. Vous croyez que la France vous paye à rien foutre ?

— Et la scientifique ? On la paye à quoi ? Aucune nouvelle ! Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Personne ne relève la réflexion de Cédric. Des traces de chaussures ont été détectées. Il aurait fallu retrouver celles des personnes qui ont arpenté les jardins, autant dire des milliers. Même chose pour les empreintes digitales. Quant à l'ADN il y en a partout : celle des jardiniers, des promeneurs... sauf sur les corps, sans compter la pluie qui a tout effacé.

— Toi, tu viens avec moi ! dit Lebosc à Christelle sans qu'elle n'ait la possibilité de répondre.

Il rajoute :

— Pas pour te surveiller pour que tu ne fasses pas la conne, mais parce que j'ai vraiment besoin de toi sur ce coup-là. En même temps, tu t'occuperas aussi de toutes les victimes avec les autres. Désolée si tu dois crouler sous le boulot, je n'ai pas d'autre spécialiste. On a vraiment besoin de toi ici. Tu ne comptais pas prendre des vacances j'espère ?

Déstabilisée, Christelle bredouille :

— Non, chef, pas du tout chef.

— Arrête avec tes « chef », tu m'emmerdes. Allez, zou !

Tous au boulot au lieu de rester à gober les mouches !

3

Un ruban jaune interdit toujours aux promeneurs l'accès au petit kiosque du square Vert Galant. C'est là que la petite Justine a été trouvée. Parfois on peut se poser des questions sur les intentions de l'être humain. Il y a plus de monde que d'habitude à cette heure-ci de la journée. C'est à croire que le morbide attire toujours autant les foules ; pas besoin de remonter au Moyen-Age pour voir à quel point l'homme aime le morbide ! Lebosc commence par demander aux policiers de service de faire circuler la foule. Il vaut mieux que ce ne soit pas lui qui s'en occupe, il les virerait avec perte et fracas.

— Interdiction de filmer si vous n'êtes pas journaliste !
crie un jeune gardien de la paix.

Sa colère n'est pas uniquement professionnelle. Il n'y a pas trois mois qu'il est entré dans la police et c'est son premier meurtre de visu, la première fois de sa vie qu'il a approché un corps mutilé. Tous ces « charognards » le rendent malade.

— Alors quoi ! dit-il à un groupe de touristes, vous voulez ramener ça dans votre pays ? Espèce de...

Il ne finit pas sa phrase. Lebosc lui demande gentiment de se modérer. Le calme revient avec le départ du groupe pas vraiment enchanté de s'être fait virer.

Pendant ce temps, les policiers inspectent encore une fois le lieu du crime qui a pourtant été passé au crible par la

scientifique. La tête de Justine avait dû heurter le bas de l'escalier et son corps allongé, et non jeté, dans le massif derrière le banc. Un bouton de rose blanche, immaculé, avait été posé sur son ventre.

— C'est un geste d'amour, fait remarquer Christelle. Il a pris la peine de la déposer sur un tas de feuilles à l'abri des regards comme s'il n'avait pas voulu qu'elle soit à la vue de voyeurs indécents.

— Tu parles ! C'est pour la cacher ! ricane Georges, un vieux de la vieille, brigadier-chef au quai des Orfèvres depuis plus de trente ans.

Que cette petite jeune mal habillée et insolente ait déjà le grade de lieutenant le rend malade. Elle n'en fait qu'à sa tête et on lui demande des conseils ! On aura tout vu. Le quai n'est plus ce qu'il était. Pour lui, c'est la faute au cinéma qui a mis ses projecteurs sur les OPJ et les auxiliaires de justice n'ayant rien à voir avec le métier. Une psy dans leurs pattes, il ne manquait plus que ça.

— Non, non, répond gentiment Christelle à l'agressivité de son collègue. Il l'a cachée des regards par respect. Ce crime n'a rien à voir avec les autres, je veux dire dans la mise en scène. A mon avis, ce n'est pas un assassinat mais homicide involontaire. Il ne l'a pas fait exprès.

Elle se met dos à l'escalier.

— Si vous me poussez fort, je tombe en arrière, je me heurte la tête sur le bord de la marche. Je meurs sur le coup. Et que faites-vous ? Vous, en bon citoyen qui n'a rien à se reprocher, vous appelez les flics, on ne peut même pas parler de meurtre sans préméditation, c'est un accident. Un regrettable accident. Mais imaginez que vous vouliez qu'on ignore votre lien avec cette fille, vous effacez les traces, vous la laissez là, le cœur gros, mais vous n'avez pas le choix. Vous l'étranglez alors

qu'elle est déjà morte pour brouiller les pistes. Et, pour une raison que nous ignorons, vous vengez sa mort en assassinant d'autres femmes qui, dans votre tête, ont un rapport de près ou de loin avec cette enfant.

— Tu parles d'une enfant !

— Elle était vierge, je vous ferais remarquer. Elle n'a pas été violée. C'est une dispute qui a mal tourné, s'entête Christelle.

Lebosc écoute en silence les joutes verbales de ses subordonnés. Parfois, les désaccords donnent des résultats inattendus.

— Mais pourquoi, bon Dieu de bon Dieu, aller tracter les putes ensuite ?

— Sa mère pourrait être une prostituée. Ceci expliquerait cela. Après tout, on ignore tout de sa vraie famille.

— Vous êtes certains que c'est un homme ? demande Ioana en rougissant. Et si c'était une femme qui s'est servi d'un objet sexuel ? Voilà pourquoi on n'aurait pas trouvé de sperme.

Elle n'est que gardien de la paix et c'est tout juste si elle ose avancer un quelconque petit avis de peur qu'on ne se moque d'elle. Pourtant, pour Lebosc, tout avis vaut la peine d'être entendu. Elle le sait, mais il n'empêche qu'elle est morte de trouille chaque fois qu'elle avance une suggestion. La suggestion n'est pas mince, ce qui soulève des rires et des réflexions salaces.

— Pourquoi pas ? répond gentiment Christelle. Toutefois, pour transporter les corps, il faut de la force. Tu vois une femme faire ça ? C'est un crime masculin, ça. Je le sens.

— Appelez la scientifique, Georges, qu'elle revienne sur les lieux et demandez au légiste de me faire les comparaisons d'ADN des victimes n'en déplaie au procureur. Il me les faut absolument, qu'il se magne. On retourne à la maison. Je veux

que vous m'épluchiez la vie de cette gosse. Vous vérifiez chaque détail, vous me le décortiquez, vous faites un rapport circonstancié et vous allez vérifier sur place. Interrogez tout le monde. Le moindre clampin qui l'a rencontrée une fois dans sa vie. Reprenez le lycée, sa famille d'adoption, ses amis, les voisins. On s'enlise, on s'enlise ! Je veux savoir qui était sa mère même si elle a accouché sous X. Je vais demander au juge de lever l'anonymat.

— Jusqu'à présent, l'ADN des filles n'a rien donné. Elles n'ont rien en commun. Ce n'est pas en recommençant qu'on va y changer quelque chose...

Lebosc fusille Christelle du regard. Elle a raison, ce qui le met d'autant plus en rage. Elle a tellement raison qu'il a envie de lui passer un savon mémorable devant tout le monde pour son incartade du week-end. Il se retient de justesse. Les autres OPJ les observent, Lebosc est persuadé qu'ils font des pronostics sur sa relation avec Christelle. Combien ont parié qu'il se mettrait en pétard contre elle avant la fin de la journée ? Ce ne serait pas la première fois qu'ils joueraient à ce petit jeu-là. Alors il se contient.

— Peu importe. On recommencera. Deux fois, trois fois, dix fois. Toi tu viens avec moi chez le juge. Les autres, retour au bercail. Allez zou ! Exécution.

Lebosc devine leur déception aux regards qu'ils se lancent, et rit sous cape. Le prendraient-ils pour un bleu des fois ?

— Oh non, pas chez le juge ! dit Christelle d'une voix plaintive.

-Tu ne l'aimes pas toi non plus, hein ? Comme ça, nous serons deux.

Lebosc se souvient bien de la réflexion de Cédric la veille au soir, à savoir que le juge en pince pour elle. C'est sa

petite vengeance personnelle. Son téléphone sonne dans la poche de sa veste. Un appel du 36.

— Oui ! aboie-t-il dans l'appareil.

Il écoute et raccroche en hurlant, hystérique.

— On a un témoin pour Mélanie Toubon ! Un gamin de quinze ans s'est présenté avec ses parents. Enfin ! Putain ! Je me disais bien qu'avec tous les immeubles aux alentours, il devait bien y avoir quelqu'un qui l'avait vue ! On ira chez le juge plus tard. Retour à la maison. Ioana, tu prends le volant.

La jeune fille croit s'étrangler. Conduire ! C'est la première fois qu'on le lui demande. Elle blêmit en se disant que Lebosc cherche à la tester. C'est le problème avec les jeunes femmes sous ses ordres, il en terrorise quelques-unes sans même s'en apercevoir. Sauf Fatima, et depuis peu Christelle.

4

Dans le rétroviseur, Ioana croise le regard de Christelle. Elle voudrait bien lui parler car la fonction de gardien de la paix ne la satisfait pas outre mesure. Elle voudrait aussi étudier la psychologie criminelle. Dans le service, plusieurs lui ont dit que ça rendait « bargeot ». « Regarde Christelle lui a dit Georges, c'est une maboule, tu ne veux pas finir comme elle ? » Non, elle n'a pas l'air d'une maboule, se dit-elle, juste une passionnée un peu paumée. Elle rougit. Heureusement que ça ne se voit pas avec sa peau brune ! Ses yeux immenses gris-vert lui mangent la moitié du visage et s'agrandissent dans le rétroviseur. La famille du côté de sa mère a quitté la Roumanie pendant la dictature de Ceausescu. Sa grand-mère, poétesse dissidente reconnue, a fait connaissance avec les prisons du régime avant d'être libérée et de s'enfuir d'une manière rocambolesque avec toute sa famille. Celle de son père est une pure famille

parisienne un peu huppée qui ne comprend pas son engagement dans la police alors qu'elle aurait pu faire des études de droit pour être avocate. Difficile de se faire une place dans ce contexte familial, elle qui ressemble à sa mère comme deux gouttes d'eau ! Une mésalliance pour les Saint Léger qui se targuent de noblesse depuis des générations. Qu'est-ce qu'elle s'en moque de sa noblesse !

Dans le rétroviseur, Christelle lui sourit. Ioana connaît les ragots à son sujet : père décédé, mère folle internée dans un hôpital psychiatrique, elle pupille de la nation et spécialiste en psychologie criminelle. De quoi alimenter les conversations d'un bureau quand on n'a rien à se dire d'intéressant. Ioana se promet de faire plus ample connaissance avec elle.

Les cris de Lebosc la tirent de ses réflexions.

— Putain Saint Léger ! Tu penses à quoi ? Freine, bon sang !

Pour freiner, elle freine. Christelle, qui avait déjà détaché sa ceinture, se cogne le nez sur le repose-tête du côté conducteur. Un ange passe... Ioana s'excuse les larmes aux yeux.

— Laisse tomber, lui dit Christelle. C'est à peine si ça saigne.

— Qu'on laisse tomber ? rugit le commandant. Tu vas me repasser le permis de conduire ! Tu l'as eu où ? En Roumanie ?

— Chef ! Vous n'avez pas le droit !

— Toi, vas te faire soigner le nez ! Mais qui m'a refilé une telle équipe de branquignoles ? Excuse-moi Ioana. Je ne voulais pas... Et merde ! Cassez-vous avant que je pète un câble.

Leur arrivée ne passe pas inaperçue. La famille qui attend à l'étage n'en mène pas large. L'adolescent, dos voûté,

contemple ses chaussures avec gravité comme si la vérité pouvait surgir de ses tennis vendus sur les Champs Elysées. Lebosc se radoucit.

— Entrez, je vous prie.

La porte se referme sur eux. Lebosc, assisté d'Albin, Claude et Antoine, attend que la famille veuille bien se remettre de ses émotions.

— Voilà, commence le père. C'est mon fils, Alex. Il aurait pu en parler avant mais il a eu peur de ma réaction. Croyez bien que je ne cautionne pas ses agissements, loin de là, mais dans ce contexte...

Il se mouche bruyamment et l'ado hausse les épaules avec dédain. Entre ces deux-là, ce n'est visiblement pas la parfaite harmonie. Le papa ne doit pas conduire son gamin au match de foot le samedi après-midi ni surveiller les devoirs...

— Ce que mon mari veut dire, reprend la mère, c'est qu'Alex se permet d'espionner les passants la nuit ! Il lui passe tout ! Un télescope pour son anniversaire ! Ce n'est pas mon père qui aurait toléré...

— Donc, l'interrompt Lebosc, si je comprends bien votre fils a vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Alex ? C'est ça ? Raconte-nous ce qui s'est passé.

— Il a vu...

— Non, monsieur, ce que je veux c'est de la bouche de votre fils que je le veux, pas de la vôtre. Voulez-vous sortir ?

— Je vais appeler mon avocat. Alex, ne dit plus rien.

Lebosc sent la moutarde lui monter au nez. Albin reprend la conversation à sa place.

— Monsieur, votre fils n'est pas en garde à vue. Il est un témoin crucial dans notre enquête. Il peut sauver d'autres femmes. C'est urgent. Je vous en prie, le temps nous est compté.

Les parents se lèvent et quittent le bureau non sans avoir jeté un regard à leur rejeton comme s'il était condamné au peloton d'exécution.

— On reprend, Alex, continue Albin. Dis-nous tout. Aucune charge ne sera retenue contre toi, bien au contraire, mon petit vieux, tu vas faire figure de héros au lycée. Dans quel lycée vas-tu ?

— Louis Legrand.

— Bien, bien. Alors, ce soir-là, tu regardais les étoiles par la fenêtre... Il était quelle heure ?

— Trois heures du matin. J'avais fini mes devoirs, je n'avais pas sommeil. Alors comme j'avais vu de la lumière dans l'appartement d'en face... de l'autre côté du jardin...

— J'imagine que sans télescope on ne voit pas dans l'appart d'en face, n'est-ce pas ? Donc, en regardant les étoiles, par hasard ton télescope qui, par inadvertance, s'était porté sur l'appartement d'en face, s'est posé sur le jardin. C'est ça ?

— C'est ça.

— Qu'as-tu vu ?

— Un type penché sur une nana couchée par terre.

— Ils faisaient des choses... sexuelles ?

— Non, ils ne baisaient pas si c'est ce que vous voulez dire.

Albin tente tant bien que mal de garder son calme tout en ayant une envie irrépressible de lui coller sa main dans la figure. Il garde donc ses mains dans les poches et continue :

— Il faisait quoi ce type ? Et la femme, tu l'as vue ?

— C'était un mec pas très grand, un mètre 70 environ, avec des lunettes noires. Je me suis dit que s'il avait des lunettes noires la nuit, ce n'était pas pour rien. La fille, elle avait du sang, plein de sang sur elle. Je crois qu'elle était morte, elle ne bougeait pas. Enfin, j'en sais rien. J'ai eu peur. Ça m'hypnotisait.

Il avait un blouson noir, pas un truc de clodo si vous voyez ce que je veux dire. Sapé, quoi. Il a mis quelque chose sur son ventre mais à ce moment-là, je ne regardais plus avec le télescope. J'avais la gerbe. Le lendemain, j'ai vu dans le journal qu'il y avait eu un crime dans le parc.

— Pourquoi n'as-tu rien dit à tes parents avant ?
Pourquoi n'as-tu pas appelé la police ?

— J'avais la trouille ! Je n'avais rien vu d'intéressant ! Je n'étais pas sûr de moi. Pas sûr d'avoir vu un crime. Puis j'en ai parlé à maman au petit déjeuner. C'est elle qui m'a décidé à venir.

— C'est très bien, Alex.

— On fait un portrait-robot ? demande Albin à Lebosc.
Avec les lunettes...

— On en fait un quand même. A toute fin utile. Merci Alex, tu nous as bien aidés. Maintenant tu vas aller voir le lieutenant Ribiers à l'informatique, vous ferez un portrait-robot. Merci pour tout.

C'est une fois le jeune garçon sorti que Lebosc laisse éclater sa rancœur.

— On aurait pu le choper si ce crétin de fils à papa n'avait pas fait dans sa couche ! Putain ! Je ne sais pas ce qui me retient de lui coller une accusation de non-assistance à personne en danger !

— Chef ! Cédric au téléphone ! crie quelqu'un dans le couloir.

— J'espère qu'il nous apporte de bonnes nouvelles celui-ci. Jusqu'à présent, cette enquête est un cauchemar. Zut ! Mon portable est déchargé. Passez-le-moi dans mon bureau. Et toi, Christelle, file chez le juge demander une réquisition pour lever l'anonymat. Allez, ouste ! On se magne !

Chez Lillie

Déjà dix heures. Tandis que son café refroidit sur la table de la cuisine, Lillie s'interroge sur le bienfondé de leur démarche. Même si elle ne connaît pas grand-chose aux procédures légales, elle sait que c'est une obstruction à la justice, leur magouille ! Une magouille dangereuse. Ce n'est pas qu'elle ait peur pour elle, mais que fait Clotilde dans cette galère ? C'est bien elle qui l'y a embarquée et plus question de revenir en arrière. Elle a passé la nuit seule. Clotilde est rentrée chez tante Edmonde qui commence à s'inquiéter vu que ces meurtres font à présent la Une des journaux avec force détails. Pour un temps, ils ont pris le dessus sur les attentats terroristes et malgré le déploiement des militaires et policiers, l'assassin est toujours passé à travers les mailles d'un filet qui n'est pas tendu pour lui. « Peut-être de trop grosses mailles pour un tout petit poisson », titre un journal qui accuse la police d'incompétence. En entendant frapper à la porte du studio, elle se dit qu'elle a bien fait de la renvoyer chez Edmonde. Par le judas, elle reconnaît deux policiers. Pas moyen de faire autrement d'ailleurs car ils ont mis leur carte de police bien en vue. A regret, elle leur ouvre. Elle doit garder son sang-froid à tout prix. Parler d'Armelle et uniquement d'elle. Ne pas impliquer Clotilde. Surtout pas. Ce n'est pas une trouillarde Lillie, mais c'est la première fois qu'elle va mentir à la police ce qui lui donne des sueurs froides.

Cédric n'a pas l'habitude de ménager ses suspects, mais avec Adeline près de lui, il ne pourra pas secouer la jeune fille à loisir. Dommage car il est sûr qu'elle lui cache quelque chose. Ses yeux font du yoyo, elle ne le regarde pas franchement alors qu'il avait remarqué sa façon directe de fixer

les gens dans les yeux la dernière fois qu'elle est venue au 36. Ce devrait être le contraire. Ici, elle est chez elle, elle a le privilège du territoire alors qu'au poste de police elle était sur celui de la loi. Que cache-t-elle de si grave ?

Elle se braque.

— J'ai déjà tout raconté à votre collègue, je ne vois pas ce que je peux dire de plus.

— Et bien, recommencez. Comment avez-vous rencontré mademoiselle Nedelec ?

Lillie reprend l'histoire de sa jeunesse. Son frère ami avec Armelle, le lycée, la bande de copains. Ses retrouvailles avec Armelle en venant à Paris.

— Donc, vous saviez ce que faisait votre amie comme boulot.

— Ce n'était pas mon amie, elle ne me racontait pas toute sa vie. Je sais seulement qu'elle était amoureuse d'un type qui disait vouloir l'épouser et la sortir de son trou.

— Vous voulez me faire croire que vous ne savez pas son nom ? Soit vous étiez son amie et elle vous l'a dit, soit vous n'étiez pas son amie et vous nous prenez pour des bleus.

Quelque peu déstabilisée, Lillie ne sait plus ce qu'elle doit répondre. Qu'Armelle connaissait les autres filles et Violette en plus ? Non, elle a juré de se taire, d'être une tombe. En espérant que ce serment ne creusera pas celle de l'une d'entre elles...

— Non, je ne le sais pas. Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais ça.

— Allez savoir ? Pour le faire chanter peut-être ? Vous savez que c'est dangereux le chantage ? Ou vous vouliez piquer l'amoureux de votre copine ? Si c'était un type riche, vous êtes peut-être intéressée par l'argent ? Ou les relations ? C'est important, ça, les relations. D'autant plus que nous avons

enquêté sur vous. Vous n'avez pas été acceptée au stage de théâtre. Un petit coup de pouce de quelqu'un de connu, ça peut aider, hein ? Alors, son copain à Armelle, vous avez aussi couché avec ? Où l'avez-vous rencontré ?

— Je suis lesbienne, andouille ! Je ne supporte pas les mecs ! Ça me ferait vomir de devoir baiser avec un ! Surtout un dans votre genre. Beurk.

— Mademoiselle, je vais vous coller un outrage à fonctionnaire de police dans l'exercice de ses fonctions.

— Outrage à mec, oui. Pas à flic. En plus, vous êtes chez moi, ici ! Une propriété privée ! Vous venez m'insulter à domicile.

La rage lui fait voir rouge. D'un revers de main, elle balaye tout ce qu'il y a sur la table. Son bol du petit déjeuner s'écrase sur le carrelage ainsi que le sucrier et les tasses qu'elle avait sorties pour offrir du café aux policiers.

— Voilà, dit-elle hystérique. Je vais porter plainte contre vous pour dégradation de biens. Et votre copine, là, elle peut dire ce qu'elle veut. Je me plaindrai plus haut et je préviendrai la presse.

— Mademoiselle Quemener, vous allez nous suivre. A parti de maintenant, vous êtes en garde à vue pour dissimulation d'indices. Adeline passe-lui les menottes.

— Mais Cédric, enfin...

— Toi tu obéis ou Lebosc va te passer un savon de première.

Lillie ne dit rien en espérant que ce sera Christelle ou Fatima qui l'interrogeront. Elle se laisse docilement passer les menottes.

Cédric jubile. Ah ! Avec celle-là au moins, il peut se servir de son pouvoir. Depuis qu'il sait que Fatima vit avec un Chinois, il est fou de rage et surtout de jalousie. De là à faire

payer ses déboires amoureux à une femme, une lesbienne de surcroît, il n'y a qu'un pas qu'il franchit allègrement. De quoi lui mettre du baume au cœur pour le reste de la journée, même s'il se trouve moche et nul au fond de lui.

5

36, quai des Orfèvres

Christelle s'apprête à partir chez le juge le cœur à l'envers. Elle est dans le même état que si elle couvait une gastro : livide, nauséuse, les intestins noués. Pourvu que Maryse soit présente ! Le juge n'osera pas lui parler de cette nuit s'il l'a vue partir, caché derrière ses rideaux. Elle prie le ciel pour que ce ne fût pas le cas.

A peine a-t-elle franchi le sas que son téléphone sonne. C'est la voix de Perrine.

— Allo ?

— Christelle ? Tu es seule ? Personne ne peut entendre ?

— Attends, je m'éloigne. Je vais suivre le bord de Seine pour aller chez le juge, ça me fera faire de l'exercice. Alors ?

— Accroche-toi. Pour l'ADN, il y en a sur le sachet de thé, mais en telle quantité que ça va être comme de chercher un cheveu dans une botte de foin et c'est encore trop tôt pour les résultats. Mais j'ai trouvé quelque chose pour ton empreinte digitale. Une chance de cocu ma chérie. Celles que tu as relevées toi-même, aucun intérêt elles ne sont pas répertoriées dans les fichiers. Mais sur la tasse, ma belle, le jack pot ! Bon, il ne s'agit que d'une empreinte partielle, donc un résultat à prendre avec des pincettes, si tu vois ce que je veux dire. Ce n'est pas du cent pour cent. Je n'ai rien trouvé au fichier des

condamnations, rien de rien. Puis j'ai fait un truc que je n'aurais pas dû mais enfin, bon, c'est fait. C'est bien parce que c'est pour toi. Je ne sais pas ce qu'elle cherche ta copine, mais toi tu risques d'avoir des ennuis et moi aussi. Alors, je t'avertis, je ne sais rien, tu ne m'as rien demandé, ok ? Et puis, tu vires cette conversation de ton téléphone.

Christelle n'en peut plus. Perrine a toujours eu le sens des digressions et te raconte l'histoire de sa propre famille pour te parler du voisin. Là encore, il faut qu'elle tergiverse.

— Je le jure. Même sous la torture.

— Bon, donc, comme je ne trouvais rien au fichier des condamnations, j'ai eu l'idée par hasard d'aller consulter le fichier des passeports biométriques. Et là, banco ! Coup de bol ! Tu devines ?

— Perrine accouche ou je viens te crever les yeux !

— Alors tiens-toi bien : ce sont les empreintes – à 50 % de réussite on est bien d'accord puisqu'elles ne sont que partielles, mais quand même l'indice est de taille – les empreintes du proc ! Paul Sanghier, notre bellâtre national. Elle sort avec le proc, ta copine ? Tu ferais bien de ne rien lui dire. C'est ce que tu voulais savoir, hein ? Si elle couchait avec lui ou pas ? Oh punaise ! Si madame le juge aux affaires familiales apprend ça ! Il va morfler ! Hé ! On étouffe l'affaire, vu ?

— Naturellement. Pour qui me prends-tu ? En tout cas, je te remercie. Maintenant, je vais chez le juge pour l'enquête. Je ne l'aime pas celui-ci...

— Tu as bien tort. Il est adorable. Bon moi, s'il me proposait un petit café chez lui je ne dirais pas non. Enfin, je te laisse, j'ai du boulot par-dessus la tête. Salut.

Christelle raccroche, complètement sonnée. Le procureur. Les empreintes du procureur chez Violette ! On ne peut pourtant pas l'accuser. Violette fait dans le mondain, elle

peut avoir eu des relations intimes avec lui sans rapport avec sa profession. D'autant plus que le procureur est amateur d'art et que Violette fait l'hôtesse chez Victoria une des galeries d'exposition les plus cotées de Paris. Après tout, il fait ce qu'il veut même si le fait de se payer des Escort-girls n'est pas très bien perçu pour un représentant de la justice. Christelle s'en fiche que le proc s'envoie en l'air avec de belles femmes qui ne demandent que ça et un peu de monnaie, ou tout bonnement pour le plaisir. La fonction de Escort-girl n'est pas en antinomie avec les relations sexuelles personnelles. Elle comprend que Violette n'a pas eu envie d'en parler, pour le protéger certainement. A tous les coups, il va y avoir ses empreintes sur le sachet de thé ! Elle doit parler à Violette à tout prix. Elle l'aime bien le proc. Il est charmant, gentil, équitable. Il vit un amour clandestin avec la juge des affaires familiales, un secret qui n'en est plus un depuis longtemps. Aucun besoin pour lui de s'attaquer à de pauvres femmes sans défense. S'il trompe la juge avec Violette, c'est son problème, pas celui de la police. La vie privée d'un procureur ne doit pas être mise sur la place publique sans raison impérieuse. Il faut qu'elle réfléchisse froidement, comme son professeur lui a appris à le faire. « Ne jamais laisser ses sentiments interférer dans une enquête. » Des sentiments pour le procureur, elle n'en a pas. S'il s'agissait du juge, ce serait plus difficile. « Dans quelle histoire tordue je vais encore me fourrer ? » se dit-elle. Elle songe un instant à appeler le professeur Charretier, mais à cette époque de l'année, pleine période d'examens, il doit être débordé car elle a déjà tenté plusieurs fois de le faire sans succès. Alors elle remet cette initiative à plus tard.

Devant la porte du bureau du juge elle hésite. Son cœur bat la chamade comme celui d'une écolière à son premier rendez-vous. Avec son tee-shirt de la veille tout froissé de quoi a-t-elle l'air ? C'est très rare que son look l'inquiète et là, elle est carrément désarmée. Elle hésite, puis donne quelques petits coups sur la porte. C'est la voix de Maryse qui lui dit d'entrer. Elle pousse la porte et là, pas de juge, son bureau est vide. Devant son ordinateur, Maryse s'affaire.

— Bonjour Christelle. Ravie de te voir.

Puis elle baisse la voix comme si des micros étaient cachés quelque part sous les bureaux.

— Vous avez trouvé quelque chose hier ?

— Je peux m'asseoir ? Oui, j'ai trouvé quelque chose. Et ça ne va pas te plaire.

Christelle lui fait part dans les moindres détails de leur soirée sans mentionner le reste de sa nuit à errer dans les rues de Paris. Ensuite, les résultats des empreintes digitales.

Le visage de Maryse se décompose.

— Tu penses que c'est lui l'assassin ? C'est impossible !

— Je ne pense rien. Si ce n'est pas le cas, c'est un copain de Violette. Il a dû aller chez elle il n'y a pas longtemps. Bizarre quand même. Pourquoi le cacher ?

— Peut-être pour le protéger. Elle ne veut pas le mêler à une sale histoire. C'est tout à son honneur.

— Bah... Où l'aurait-elle rencontré ?

— A la galerie d'art. Chez Victoria. Beaucoup de personnalités y vont. Même le juge. Ce tableau, là, au-dessus de son bureau, il vient de cette galerie.

— Une moche copie.

Le ton acerbe et vindicatif de Christelle étonne la greffière.

— Qu'en sais-tu ? C'est peut-être un original. Il l'a payé cher.

Christelle éclate d'un rire fêlé.

— Impossible ! L'original, c'est moi qui l'ai. J'ai été la maîtresse du peintre juste avant qu'il ne se suicide. C'est lui qui me l'a offert. Je te raconterai mes déboires amoureux plus tard. Le proc, le juge. Te rends-tu compte que nous sommes dans une toile d'araignée bourrée de locataires ?

— Ah non ! Pas le juge ! proteste Maryse. Pas lui ! Impossible ! Merde alors !

— N'oublie pas que l'informatrice de Fatima a dit que c'était quelqu'un de connu.

— Tous ceux qui vont chez Victoria sont connus. Je t'assure que le juge est à part. Je peux me porter garante de lui. Je le connais comme si je l'avais fait. Il va chez Victoria par amour pour l'art. Le procureur aussi. Ils ne s'aiment pas beaucoup ces deux-là, mais ils ont un amour commun : la peinture.

— On ne connaît jamais vraiment personne. Ne me dis pas qu'il ignore ce qui se passe dans cette galerie et qu'il n'y a jamais rencontré les filles. Pour le moment, personne au quai n'a fait de relation entre eux et les victimes. Il n'y a qu'un petit mot à dire à Lebosc pour qu'il y fasse une descente.

-Je t'en prie, ne dis rien à Lebosc. Pas tout de suite. Il se ferait un plaisir de nuire à Edmond.

— Edmond ? Parce que tu l'appelles par son prénom maintenant ?

— Oui... enfin non. Tu as un apriori contre lui à cause de ce fichu tableau. Mais il est gentil, tu sais. En plus il a un faible pour toi.

Christelle rougit. Le couinement de la porte l'empêche de répondre.

Edmond n'a pas eu le temps de se changer. Les délibérations du jury au procès lui accordent juste un peu de répit pour aller s'enquérir de l'affaire des « femmes à la rose blanche ». Une dénomination qui l'énerve au plus haut point. Sur tous les journaux du matin, elle s'affiche en première page. Les Français demandent des comptes, des résultats. Il est assailli de toutes parts par les journalistes. Seul son bureau est à l'abri du harcèlement des médias. Dans sa robe de fonction, Christelle le trouve craquant. Elle n'avait pas remarqué à quel point le bleu de ses yeux rappelait celui de la Méditerranée. Des yeux gentils, un peu tristes. Elle sait qu'il n'a rien à voir avec le meurtrier à cause de la couleur de ses yeux. Le seul souvenir que Violette a gardé de son agresseur c'est la couleur de ses yeux. Un serial-killer qui n'en est certainement pas un. Plus le temps passe, plus elle réfléchit, plus elle en est persuadée. Derrière ces meurtres en série, il y a un esprit rigoureux avec une logique implacable. Elle doit faire son enquête sur le procureur. Qu'en est-il de sa relation avec madame le juge aux affaires familiales ? D'après la rumeur, leur rapport serait tendu. Mais la rumeur est une menteuse qui nuit à ceux qui en sont victimes plus sûrement que la vérité. C'est peut-être Violette la raison des tensions entre les deux magistrats. Un amour naissant. Pourquoi le procureur irait-il courir après les Escort-girls alors qu'il a dans son lit la plus jolie des magistrats du Palais si ce n'est pas amour pour l'une d'entre elle ? Plus jolie que madame la juge, Violette ? La réponse est oui, cent fois oui, et tellement moins sophistiquée !

— Mademoiselle Florès, vous m'avez écouté ?

Christelle redescend sur terre, c'est à dire dans le bureau du juge qui lui a posé une question.

— Pardon ?

— Je vous demandais quel est votre sentiment sur cette affaire ?

— Il ne s'agit pas d'un serial killer, monsieur le juge. Il n'y a pas de constance dans les crimes, seulement des ressemblances pour nous faire croire que c'est un malade qui sévit. Non, ce n'est pas un malade. Je suis sûre que la plupart des victimes sont là pour cacher « la » victime. Je dirais qu'au départ c'était un crime passionnel.

— Vous prétendez que la petite Justine est le point de départ qui a conduit notre meurtrier à en faire d'autres pour qu'on ne remonte pas jusqu'à lui ?

— Je ne prétends rien, j'en suis persuadée.

— Que pense Lebosc de vos déductions ?

— Il commence à envisager cette hypothèse. A ce propos, il a besoin que vous leviez l'anonymat sur la naissance de Justine.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Indispensable monsieur le juge. Nous devons savoir qui était sa mère naturelle.

— Je m'en occupe. Bon, on avance ; lentement, mais on avance. Je dois vous laisser on m'attend au tribunal.

Il se lève, tripote nerveusement un dossier et rajoute :

— Ce soir vingt heures, je vous prends devant chez vous. Je vous emmène dîner. Et ne me faites pas le coup de l'autre jour. C'est sans appel. Par pitié, ne vous vêtez pas de cet affreux tee-shirt. Nous allons dans un resto chic.

Plantant là la greffière et Christelle sans plus de façon, il quitte son bureau sans un regard pour aucune d'elles.

— Ah ben merde alors ! bredouille Christelle. Il est malade !

Maryse éclate de rire.

— Pas malade, timide. C'était sa seule façon d'aller jusqu'au bout. Tu iras avec lui ?

— Bien sûr que j'irai ! Je ne vais pas rater une occasion de bien bouffer.

— Mon œil, oui. Il te plaît mon juge.

Christelle hausse les épaules en signe de soumission comme si elle n'avait pas le choix. Maryse, elle, est ravie. Mais l'avenir n'est pas au badinage et s'annonce plutôt pessimiste.

— Que va-t-on faire ? Il faut interroger Violette sur sa relation avec le procureur.

Christelle est plus que jamais déterminée à aller jusqu'au bout de leur recherche avant de prévenir Lebosc. Si Violette n'a pas une relation familière avec le proc, elle devra, à un moment donné, trahir la jeune fille. Au prochain cadavre, elle se jure de prévenir son supérieur.

— Je m'en occupe. Il faut d'abord que je vois Fatima.

7

— Le proc ? Tu n'y penses pas ? Tu as carrément des idées tordues !

Fatima ne parvient pas à intégrer l'information. Bien qu'elle sache au fond d'elle que Christelle a raison, admettre cette éventualité lui est insoutenable. Elle l'aime bien le proc, malgré sa fatuité. Il se prend pour le dandy du palais, mais il n'est pas le seul coupable. Tous les hommes le dédaignent, les femmes l'adulent. « Après tout, il a bien le droit de profiter de la bêtise de ses pairs » se dit-elle. Pourtant, l'idée s'introduit dans ses neurones comme du venin. Comment en parler à Lebosc ? Il leur faut des certitudes, pas des présomptions.

— Il faut parler à Violette, continue Christelle sans tenir compte de son exaspération. Les empreintes du proc ne sont pas venues toutes seules sur sa vaisselle. Appelle-la tout de suite.

A contrecœur, elle s'exécute. Au bout du fil, une voix pleine de sommeil lui répond.

Violette a encore pris des cachets pour dormir et les nuits cauchemardesques s'éternisent jusqu'à des heures indues de la matinée sans lui apporter un quelconque repos. Des images se superposent dans ses rêves, des visages apparaissent. Les yeux de son agresseur lui reviennent par flashes, puis s'échappent, insaisissables. Un souvenir fugace lui revient sans cesse : elle a eu l'impression de l'avoir déjà vu quelque part quand elle a ouvert la porte de son appartement. Mais elle n'arrive pas à accrocher cette impression à une quelconque réalité. Elle n'est pas allée en cours depuis son agression sans fournir de certificat de maladie. Il faudrait pour cela qu'elle parle à un médecin et il n'en est pas question. Elle a laissé tomber son « job » aussi. Victoria la harcèle depuis des jours car des clients la réclament. Elle marche sur un fil tendu entre deux précipices en se demandant à quel moment elle va tomber. Elle répond au téléphone car le prénom de Fatima, qu'elle a rentré dans ses contacts, s'affiche à l'écran.

— Violette ? C'est Fatima. J'ai une question indiscrete à te poser. Tu veux bien me répondre ?

Une onomatopée lui tient lieu de réplique.

— Voilà. Connais-tu le procureur ? Paul Sanghier. On a trouvé des empreintes de lui chez toi.

— Au bout du fil un blanc puis une voix troublée qui répond :

— Jamais vu ce type. Impossible.

— En es-tu certaine ? A la galerie de Victoria ? Il y va parfois.

— Avec le monde qu'il y a, je ne sais pas. En tout cas, Victoria ne me l'a pas présenté.

— Si je te montre une photo, tu auras peut-être un déclic. Peut-on venir chez toi ?

— Qui « on » ?

— Christelle et moi. Rassure-toi nous n'en avons parlé à personne.

Violette acquiesce et raccroche.

Fatima a un curieux pressentiment.

— Nous voilà fixées maintenant. Elle ne connaît pas le proc, sinon elle ne s'enfoncerait pas dans son mensonge. Je préviens Jeannine pour qu'elle soit chez Violette. Sa présence la rassurera.

— Que dit-on à Lebosc ?

— Qu'on va voir notre SDF au Marais. Nous aviserons au retour selon ce que Violette nous a dit.

— Ok.

8

Alors qu'elles vont s'engouffrer dans la bouche de métro — Fatima a dû surmonter sa phobie et accepter de suivre Christelle dans l'ancre de la bête — les deux policières tombent sur Lillie qui vient juste d'être libérée par Lebosc après que celui-ci ait passé un savon historique au capitaine Touret. La manière dont il a traité la jeune fille lui vaut la désapprobation de sa hiérarchie et de ses collègues.

— Ça a chauffé chez vous, dit-elle en riant. J'ai raconté comment votre collègue m'a traitée et votre chef est devenu rouge comme un coquelicot. En plus, la fille qui était avec lui a confirmé mes dires. C'est un malade ce type ! Un homophobe, un raciste !

— Touret ? interroge Fatima sceptique. Pas que je sache. Un con, peut-être. Pas un raciste ni un homophobe. Il a

pété un plomb, tout simplement. Nous allons tous devenir fous dans ce service. A la prochaine victime, ça va carrément implorer. Tout le monde se dispute. Il faut dire que nous n'avons pas beaucoup dormi et que nous ne voyons pas le bout du tunnel.

— Il faut lui dire. déclare Christelle.

— Me dire quoi ?

Fatima hésite, puis raconte comment elles ont découvert les empreintes du procureur sur la vaisselle de Violette. Un manquement au devoir le plus élémentaire d'un policier : taire les éléments d'une enquête à un civil. Une faute grave. Au point où elles en sont à présent, inutile de cacher quoi que ce soit à leurs « complices ». La faute, elles l'ont commise dès qu'elles ont mis les pieds au musée. Impossible de revenir en arrière.

C'est à trois qu'elles arrivent chez Violette, malgré leur promesse de venir seules. Elles n'ont aucune photo du procureur mais il a fait un discours devant les journalistes et on peut le voir sur internet en présence du maire de Paris, du ministre de l'intérieur et d'autres personnalités. Elles montrent la photo à Violette sans lui indiquer qui est le procureur. Pour la jeune fille, c'est le déclic qu'elle n'attendait pas. D'immenses yeux noirs, pas très grand, mais un physique de jeune premier. La porte s'ouvre sur son studio et sur ses souvenirs. Il est là, avec son sourire angélique, assis devant sa tasse de thé, savourant les zézettes de Sète dont il a dû emporter la boîte ; il est là sur son ventre, dans son corps, ses yeux doux devenus d'une méchanceté monstrueuse plantés dans les siens. Elle ne voit que lui sur la photo.

— C'est lui, là, indique-t-elle du doigt, sans toucher l'écran, comme si le seul fait d'effleurer son visage sur une vitre pouvait le faire se matérialiser devant elle.

— C'est bien le procureur, dit Christelle d'une voix altérée par l'émotion. Il faut prévenir Lebosc.

Des sanglots lui répondent :

— Il n'en est pas question ! Je nierai tout. Je ne veux pas devoir le reconnaître, le revoir, qu'il sache que je l'ai identifié. Non, non ! Hors de question ! Je dirai que vous m'avez soudoyée, menacée, torturée ! Je ne veux pas. Je me jetterai dans la Seine.

Ses protestations tournent à l'hystérie.

— Laissez-la, dit Jeannine. Vous voyez bien ce qu'elle endure ? Vous ne pouvez pas lui demander ça.

— On ne peut pas le laisser en liberté non plus ! s'insurge Fatima. Il a déjà tué sept femmes. Plus toi qu'il n'a pas tuée pour je ne sais quelle obscure raison. Nous sommes des flics et c'est notre devoir de protéger la population.

— Je me foutrai en l'air ! Je vous le jure. Foutez-moi la paix. Allez-vous-en.

Puis elle se met à hurler en donnant des coups de pieds à Fatima :

— Cassez-vous ! Je ne veux plus vous voir !

Sans ménagement et avec une force dont elle-même ne se serait jamais cru capable, elle les pousse vers la sortie. Elles se retrouvent toutes les trois dehors sur le palier plus vite qu'il n'en faut pour le dire et totalement démoralisées. Connaître le coupable et ne pouvoir rien faire est enrageant.

La première à rompre le silence, Lillie demande :

— N'y a-t-il pas un autre moyen ?

— Aucun, répond Fatima. Les seules empreintes que nous avons sont celles trouvées chez Violette. Ça ne fait pas de lui un meurtrier. Imagine qu'on interroge Violette et qu'elle nie tout ou qu'elle prétende que c'est un ami, nous serons accusées d'avoir détruit la réputation du procureur sans raison et d'avoir

trafiqué des indices. Je ne te raconte même pas la suite de l'histoire.

— La seule solution, dit Christelle, c'est de le faire avouer.

— Alors là ! Elle est bien bonne ! Tu vas lui dire « monsieur le procureur c'est vous qui les avez tuées et vous allez nous dire comment » ? Je suis sûre qu'il appréciera.

— Malin... Non. Je ne suis pas aussi bête. Maintenant, nous savons que c'est lui. A nous de réunir le plus d'indices possibles. Cela change notre façon d'appréhender la situation sans avoir à le crier sur tous les toits. Allons voir ton indic, elle nous donnera peut-être d'autres éléments pour étayer nos preuves.

— On peut toujours essayer, soupire Fatima. Mais je n'espère pas trouver quoi que ce soit d'intéressant de son côté, elle est morte de trouille elle aussi et elle en a déjà beaucoup trop dit pour sa sécurité.

— Quant à moi, rajoute Lillie, je vais chercher du côté d'Armelle. Jusqu'à présent, je n'ai rien fait pour ne pas entraver le boulot de la justice, mais si je cherche bien dans sa vie, je trouverai sûrement des indices.

— Ne te mêle pas de ça, c'est trop dangereux. Tu n'es pas armée, nous si. J'ai toujours mon flingue sur moi depuis quelques jours, bien que je déteste ça.

— Moi-aussi, avoue Christelle. Je déteste les armes à feu. Et pourtant je suis bonne au tir.

— On peut se voir ce soir ? propose Lillie. Il faut avertir les autres.

— Ah non ! Pas moi, pas ce soir, j'ai un rendez-vous. Christèle se met à rire puis rajoute :

— Avec le juge Arnaud.

Fatima s'attendait à tout sauf à ça.

— krah ! dit-elle pour la première fois depuis longtemps.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis merde ! Il y a longtemps que je n'avais pas juré en arabe, mais là, tu me coupes le souffle. Un rancard avec le juge ? Mazette ! Quel honneur !

— Tu parles d'un honneur ! C'est un ultimatum. Il ne m'a pas demandé mon avis. Il m'a donné rendez-vous en me disant de bien me fringuer.

— Peut-être a-t-il quelque chose à te dire en tant que profileuse !

C'est au tour de Lillie de s'esclaffer.

— Tu parles ! C'est son profil personnel qui l'intéresse. Les hommes sont des goujats. Je me demande comment vous faites pour les supporter.

— Te biles pas ma grande. On supporte.

Fatima hoche la tête en signe d'assentiment.

— Sois prudente toi aussi. On ne sait jamais. Imagine qu'il soit de mèche avec le procureur ?

— Bah, bah... Aucun danger.

— Je ne sais plus à qui me fier, admet Fatima. Sauf à Fu-Hsi Zhuang.

9

Lorsqu'elles retournent au quai des Orfèvres, il est près de seize heures. Maguy est introuvable. Pourtant elles ont passé deux heures à la chercher sans même penser à prendre un sandwich ou autre collation. Leur petit-déjeuner est déjà loin. Christelle n'a rien avalé depuis la veille, mais elle a tellement l'estomac noué qu'elle ne pourrait pas y mettre ne serait-ce qu'un bonbon. Dans le Marais, les gens se sont étonnés de l'absence

de la SDF qui depuis des mois se balade avec son chapeau invraisemblable et son sac « visible depuis l'espace » d'après un habitué. Elle est partie depuis plus de vingt-quatre heures sans donner signe de vie. La serveuse du petit bistrot, où tous les matins à la même heure elle prend son café offert par la maison, s'est étonnée de ne pas la voir ce matin-là.

— Tous les matins que le bon Dieu a faits, elle est là ! a-t-elle assuré. Même malade. Je me souviens quand elle a eu la grippe cet hiver, elle est venue quand même avec quarante de fièvre ! Elle ne tenait pas debout. Je lui ai donné du Doliprane et le lendemain elle était encore là.

— Savez-vous où elle habite ?

— Habite ? Vous êtes des drôles vous autres ! Elle n'habite pas, Maguy, elle dort là où elle trouve un coin tranquille. La plupart du temps loin des hommes. A quatre pâtés de maison d'ici, certains gardiens d'immeubles chics lui laissent squatter l'entrée. Elle ne gêne pas, ne fait pas de bruit, ne salit rien. Personne ne se plaint.

« Il ne faut pas croire qu'il n'y a que des égoïstes à Paris ! Il y a aussi des gens généreux ! » ajoute-t-elle furieuse comme si les deux policières l'avaient agressée.

Les deux jeunes femmes se sont rendues dans les immeubles où les gens sont « si généreux » mais aucun des gardiens d'immeuble ne l'a vue la nuit précédente. Personne ne s'en est inquiété vu qu'elle ne dort pas toujours au même endroit. Elles ont continué leurs recherches plus loin au cas où elle aurait changé de « lieu de résidence » ainsi que l'a suggéré un passant. « Vous comprenez, avec tout ce qui se passe, elle a dû aller dormir dans un refuge ». Fatima et Christelle n'en sont pas convaincues. Elles doivent contacter tous les refuges de Paris ce qui leur laisse une liste longue comme un jour sans pain. Et surtout, surtout, ne pas en parler au procureur. Difficile alors qu'il

est dans le bureau lorsqu'elles arrivent. En dire le moins possible et ne pas paniquer.

— Alors ? demande-t-il dès qu'elles franchissent le bureau.

— Bonjour monsieur le procureur ! dit Christelle avec un grand sourire alors qu'une rivière glacée s'insinue le long de sa colonne vertébrale.

Fatima se décompose soudain. En la voyant chanceler, Christelle lui donne un coup de coude mais Fatima jette un froid général en annonçant :

— On m'a volé mon flingue...

Le silence qui suit est vite coupé par un aboiement de Lebosc.

— Volé ton flingue ? C'est une plaisanterie ?

— Non, bredouille-t-elle. Il était dans la poche de mon blouson. Il n'y est plus.

— Vous l'avez laissé où, votre blouson ?

La question du procureur la prend de court.

— Nulle part.

— Il y avait plein de monde au bistrot où nous avons posé des questions sur Maguy, fait remarquer Christelle. Dans les autres aussi. Nous avons arpenté le Marais dans tous les sens monsieur le procureur. Elle a pu se le faire voler dans la foule.

— Alors maintenant les flics se font voler leur flingue comme un vulgaire porte-monnaie ? Tu te fous de ma gueule ? Parce que ton flingue, tu le portes dans ta poche ?

— Mais non chef. Enfin, si. Pour qu'on ne le remarque pas. Un flic armé ça fait peur aux gens.

— T'es bonne pour la circulation, rajoute Lebosc en contenant sa rage.

— Allons, allons, calmons-nous, dit le procureur. Nous n'allons pas encore en arriver là. Mademoiselle Mera, prenez une équipe avec vous et faites le tour de tous les endroits où vous auriez pu vous le faire voler. Quant à vous, mademoiselle Florès, appelez tous les refuges de Paris. Il faut savoir où se trouve cette Maguy. Vous me tenez au courant ?

— Bien entendu, monsieur le procureur, répond Christelle en essayant de le dire d'une voix normale.

Plus elle regarde le procureur, moins elle comprend son implication dans ces meurtres. Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'un homme à l'air si gentil devienne un monstre en quelques jours ? Elle voudrait s'être trompée. Mais les empreintes ne trompent pas.

Les gobelets du café gisent sur les bureaux. Lorsqu'elle voit le procureur poser le sien, elle attend qu'il soit sorti et s'en empare sans que quiconque ne la repère. Le gobelet rejoint sa poche. Leboss a dispatché les refuges à visiter entre Christelle, Ioana, et Adeline. Avant de prendre le métro, Christelle passe par le laboratoire de la police scientifique pour confier le gobelet aux bons soins de Perrine. Celle-ci semble marcher sur des charbons ardents.

— J'ai laissé un message sur ton portable, tu ne l'as pas lu ?

Non, elle ne l'a pas lu. Pas eu le temps.

— Ça sent mauvais ton histoire dit La jeune fille. J'ai eu les résultats de l'ADN trouvé sur le sachet de thé. Un ADN parmi tous les autres qui rejoint une enquête en cours. Tu le savais, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'est cette combine ?

— Quelle combine ? Qu'as-tu trouvé ?

— Je dois avertir le juge. Ça va trop loin.

— Je t'en prie, non, attend ! Fais-moi confiance. Je le préviendrai c'est promis. Mais pas tout de suite. J'ai besoin que tu compares l'ADN de ce gobelet avec l'ADN du sachet de thé.

— Tu ne veux pas savoir ce que j'ai trouvé ? s'énervait Perrine. Cet ADN, masculin, est compatible avec celui de Justine. Et je peux même te dire que c'est son père. J'imagine que l'ADN va avec les empreintes digitales ? Te rends-tu compte de la bombe que nous avons entre les mains ?

— Une bombe désamorcée. Nous ne pouvons pas l'utiliser. La victime chez laquelle j'ai prélevé les échantillons refuse de se faire connaître.

— Une victime ? Une victime encore vivante ?

— Oui, et elle tient à le rester. Alors tu dois me faire confiance.

Le temps de réfléchir, Perrine acquiesce.

— Bon, je te laisse quarante-huit heures. Pas une de plus.

— Ça me suffira. Quant à toi, compare quand même l'ADN du gobelet avec celui du sachet de thé. Si celui du gobelet ne correspond pas avec celui trouvé sur le sachet, alors il pourrait y avoir deux personnes.

— Tu parles ! Tu peux toujours essayer de t'en convaincre...

10

Le procureur. Le procureur père de Justine. Le procureur meurtrier de plusieurs personnes. L'information a du mal à se faire un chemin dans le cerveau de la jeune femme. Elle appelle d'abord Fatima qui arpente le Marais pour tenter de retrouver son pistolet (*un SIG-Sauer SP 2022*). Autant dire chercher une aiguille dans une botte de foin. S'il est tombé de sa

poche, n'importe qui peut l'avoir ramassé. D'autant plus qu'il n'est pas avéré qu'elle l'ait perdu là. Elle peut aussi bien se l'être fait faucher dans le métro, l'avoir perdu dans la rue où à tout autre endroit. Un simple coup de fil à Violette chez laquelle Jeannine est encore présente. « Non, pas de pistolet, je t'aurais prévenue. » Fatima prend l'information de Christelle en pleine figure comme le poing d'un boxeur. Le proc, père de Justine. Pourquoi l'aurait-il tuée ? Même si c'est une enfant cachée on ne la tue pas. Quel père, dont le mot indigne n'est pas assez fort, peut tuer sa fille de quatorze ans ? Dans la société du vingt et unième siècle, ce n'est plus une honte. Même le président Mitterrand a eu son heure de gloire avec Mazarine. Alors, un procureur ! Il n'y a pas de quoi tuer pour ça. D'autant plus qu'il devait être bien jeune quand elle est née. N'importe qui, même Madame le juge aux affaires familiales, lui pardonnerait cette incartade de jeunesse. Il aurait pu passer pour un héros en publiant son existence. A moins que le problème soit du côté de la maman.

— Justine est la fille d'une prostituée ! explose-t-elle dans le téléphone. Voilà le lien. Punaise, Christelle, il cherche « la femme » dans les femmes.

— Elles sont trop jeunes, non ?

— Pas si elle avait quatorze ans à l'époque et s'est prostituée ensuite. Ça donne dans les vingt-huit ans.

— Et Violette ? Elle est beaucoup trop jeune.

— C'est ce qui a dû l'arrêter. Son âge. Il a compris au dernier moment qu'elle ne pouvait pas être la mère.

— Ça se tient, admet Christelle. J'appelle toutes les filles. Il faut qu'elles se tiennent tranquilles maintenant.

— En rentrant je passe chez Violette. Il faut trouver un lien commun pour ne pas l'impliquer, elle, dans l'affaire tout en utilisant ce qu'elle sait.

— Ok. Moi j'ai rendez-vous avec le juge.

— Attends, l'implore Fatima. Promets-moi de mettre Maguy en lieu sûr si tu la trouves.

— Il faut prévenir Ioana et Adeline. Je leur dis de t'appeler avant Lebosc. Nous marchons sur un fil. Toi, promets-moi de ne suivre le proc sous aucun prétexte même s'il veut te raccompagner chez toi.

— Je ne suis pas suicidaire. Bon courage.

L'après-midi s'achève pour elles sur un fiasco. Fatima n'a pas retrouvé son pistolet, Les policières, elles, n'ont aucun signe de vie de Maguy. Mais il y a du neuf au 36. En enquêtant sur Nadine Bochaux, la troisième victime trouvée au parc Albert Kahn, Le lieutenant Antoine Mallet est arrivé à remonter une piste, et pas des moindres. Il s'agit de Victoria Wood, une américaine venue s'installer à Paris au début des années 2000. Elle a monté une galerie d'art « Message en ligne », un nom bizarre pour des expositions de peintures. Chez Nadine, Antoine a trouvé une publicité pour cette galerie dans un paquet de revues. Par conscience professionnelle, il a téléphoné à la propriétaire qui lui a affirmé ne pas connaître la jeune femme alors que son téléphone personnel était noté au dos du prospectus. De cette information, il est remonté jusqu'à Mélanie dont il a retrouvé le portable chez Nadine après une fouille musclée. L'équipe scientifique était passée à côté. Il faut reconnaître, à leur décharge, qu'il était bien caché. Nadine avait enlevé une plinthe, gratté le Placoplatre, remis la plinthe et camouflé son portable et celui de son amie. Manque de pot ou plutôt par chance, elle a oublié de l'éteindre et il s'est mis à vibrer tandis que le policier fouillait. Une mine aux trésors, le téléphone de Mélanie. Une bonne cinquantaine de noms masculin, autant de féminin. Parmi eux, des gens connus à foison. Voilà pourquoi on n'avait retrouvé aucun portable à part celui d'Armèle. Après

la mort de la jeune femme, les autres avaient pris leurs dispositions pour faire disparaître les leurs.

— Je ne veux pas d'impair ! dit Lebosc. Vous mettez des gants pour m'interroger tout ce petit monde. On aurait dû faire ça avant ! Qu'y avait-il dans le téléphone de Nadine ?

— Rien d'intéressant, dit Cyril. Elles devaient n'en utiliser qu'un pour leur business, celui de Mélanie qui le planquait habilement. C'était elle qui centralisait les informations. J'imagine que si on met la main sur les autres téléphones, il n'y aura rien dans les contacts des autres covergirls qui aurait pu faire soupçonner un quelconque réseau de prostitution. Elles effaçaient les messages et les appels au fur et à mesure. Toute une organisation aux rouages bien huilés.

Lebosc frappe dans les mains et déclare :

— Il me faut une commission rogatoire du juge. Demain matin, on attaque par la directrice de la galerie. Je vais me la faire celle-là. On va aussi voir les services sociaux chargés de protéger les anonymats des enfants nés sous X. Au lit, tout le monde. Préparez-vous à une journée chargée.

— Comme si ça changeait des habitudes grommelle Georges.

Lebosc fait semblant de ne rien attendre et lui donne une tape dans le dos.

Il est près de dix-neuf heures lorsque Fatima et Christelle quittent le quai des Orfèvres. Fatima, complètement démoralisée et fatiguée rentre chez elle. Christelle également, pour se faire « belle » ainsi que le lui a demandé le juge. « Il ne va pas être déçu, je lui sors le grand jeu » se dit-elle en se regardant dans la glace. Essayant d'oublier Edmond, elle fourre

le tableau dans le carton où il dormait depuis cinq ans, relégué à l'enfance. « Au diable les morts ! Je ne vais pas passer ma vie à le pleurer celui-ci » se dit-elle.

A vingt heures sonnantes, pas une minute de plus, pas une de moins on sonne à l'interphone. Christelle saisit son sac, vérifie encore une fois sa tenue, tire sur sa jupe courte, remonte ses collants fins. N'est-ce pas trop sexy ? Pas suffisamment classe ? Petit chemisier blanc version collège, jupe courte plissée à carreaux, ballerines. Elle n'a jamais pu mettre des talons hauts sans se tordre une cheville... Veste longue cintrée. Les cheveux remontés en chignon avec quelques mèches rebelles qui s'en échappent, boucles d'oreilles en perles nacrées assorties au collier. « Il ne va quand même pas se plaindre le juge ? Zut alors ! Il serait gonflé ! ». Malgré les réflexions qu'elle se fait pour se donner du courage elle est émue comme si c'était le premier rendez-vous de sa vie.

Chapitre VI

« Le glaive de la justice n'a pas de fourreau. »

Joseph de Maistre

Les soirées de Saint Petersburg

1

Hôtel des Anges

Simple, le plan de Marcel finalement, et expéditif. On ne l'a plus vu pendant toute la journée et le voilà qui arrive ce soir avec trois passeports tout neufs aux noms de Corinne Floch, Marion et Damien ! Clarisse n'aime pas beaucoup sa nouvelle identité et le plus difficile est de faire comprendre aux enfants qu'ils ne sont plus ceux qu'ils sont. Le gamin réclame son père et les matchs de foot qu'il a ratés depuis qu'ils ont quitté la maison. L'école, qui a repris ce lundi, leur manque, ainsi que les copains. Allez leur expliquer qu'ils ne reverront plus leur père, les amis, leur enseignant, leurs jouets ! Ils doivent tout quitter pour une destination mystérieuse, vers l'inconnu et des inconnus.

— Je ne veux pas m'en aller ! pleure le désormais « Damien ». Je veux rentrer à la maison.

Il a sept ans, l'âge supposé de « raison ». Tu parles d'une connerie ! Comment lui expliquer que sa mère est en danger de mort avec leur père ? Qu'ils doivent fuir à cause de lui ? Aminata, très prosaïque, lui demande s'il veut choisir de rester avec son père tandis que sa maman et sa sœur

disparaîtront définitivement de sa vie. Elle en connaît un rayon, elle, du choix essentiel à la survie. Elle avait six ans quand sa mère et sa sœur aînée ont quitté le Mali clandestinement n'emportant comme bagage que les vêtements qu'elles avaient sur elles pour se retrouver dans des camps de réfugiés et cet hôtel minable qui leur tient lieu de résidence. Mais tout sauf ce père dont elle n'a plus que qu'un souvenir terrifiant dont elle fait encore des cauchemars la nuit ! Sa mère était enceinte de Zaouïa. La vie de cache-cache elle connaît.

— Si tu veux, tu restes ici, mais il faudra oublier ta mère et ta sœur. Ton père se servira de toi pour se venger et te cassera la figure tous les jours. Ça te plaît comme idée ?

Vu de ce côté de l'affaire, évidemment, le choix est vite fait. Damien sèche ses larmes et s'accroche à la main de sa mère.

— Il faut partir ! annonce Marcel. Dépêchez-vous ! Et abrégez les effusions. Un avion vous attend à l'aéroport de Villacoublay.

— Villacoublay ?

— Ben oui, s'énervé Marcel. Tu croyais qu'elle allait partir de Roissy ? C'est de Villacoublay que partent les avions du gouvernement. Je vous avais promis du lourd, non ? Ce n'est pas parce que je suis vieux, décrépi et mac que je n'ai pas les bras longs.

— Tu nous raconteras un jour ? demande sa sœur étonnée de se rendre compte qu'en fait elle ignore tout de son frère.

Marcel ricane :

— Tu peux toujours rêver.

— Et mon mari ? demande timidement Clarisse.

— Demain matin à l'aurore on perquisitionne chez lui. Et puis qu'est-ce que ça peut vous foutre son avenir ? C'est trop tard pour les remords ma p'tite dame.

Effusions, larmes, souhaits de chance, et encore larmes. La petite famille s'engouffre dans une voiture aux vitres teintées. Puis la rue retrouve sa tristesse tranquille de tous les soirs. Une boule me noue la gorge. Je ne reverrai jamais Clarisse. Vers quelle destination cet avion l'emporte-t-il ? Quel destin ? C'est un peu grâce à moi ou c'est un peu de ma faute. Je ne le saurai jamais. Elle a choisi l'anonymat sans rien demander. Je n'ose pas m'interroger sur les magouilles de Marcel. Police, mafia ? Les deux ? J'espère un jour avoir de ses nouvelles. J'y penserai jusqu'à la fin de ma vie.

Le train-train reprend. Un appel de Maryse, la greffière du tribunal. Elle nous propose de nous retrouver dans une demi-heure chez elle. Je sens que ça ne va pas plaire à Marcel cette escapade et je dois être revenue pour mon visiteur du soir. Pas de temps à perdre.

2

Jamais une soirée ne m'a paru aussi surréaliste. Une soirée ou plutôt une nuit de « oufs » comme disent les jeunes. A présent, ça ressemble à un film que je me serais passé pour meubler mes insomnies. Un film qui te tient en haleine, bien angoissant, un thriller, quoi. Sauf que ce n'était pas un film.

Tout a commencé à huit heures du soir avec l'arrivée de la fliquette, Fatima. Ce qu'elle nous a raconté dépasse l'entendement. Il a fallu qu'elle répète plusieurs fois pour que nous arrivions à intégrer l'information. Au début, Violette a tout nié en bloc. Non, le proc n'est pas son tortionnaire. Elle l'a reçu chez elle, c'est vrai, c'est un habitué. Il n'y a pas de quoi l'accuser

de meurtre pour autant. Mais l'ADN prouvant qu'il est le père de la petite Justine assassinée square Vert Galant a fini par la faire craquer. C'est bien lui son violeur. Ses yeux noirs, son visage d'ange qui peut te faire croire que tu es au paradis alors que tu te retrouves en enfer, oui, c'est lui. Elle l'a reconnu tout de suite sur la photo. Si Jeannine n'avait pas été avec elle, elle aurait avalé la boîte de Doliprane d'un coup pour oublier. La scène lui revient dans toute son horreur. Elle entend sonner un téléphone. Celui de son agresseur. D'un coup, tout s'accélère. Il s'affole, s'affaire autour de la table. Elle voit ses yeux tourmentés lorsqu'il la regarde. Puis il s'enfuit non sans avoir pris le temps de saccager la serrure. Ensuite, elle s'évanouit.

Fatima promet qu'elle ne dira rien, elle ne trahira pas Violette mais si le proc fait une autre victime, elle sera responsable, et là, elle balancera tout. On se met d'accord avec elle. Interdiction de bouger. L'autre fliquette n'est pas là, la psy. Il paraît qu'elle a un rendez-vous amoureux. Tant mieux pour elle. Fatima s'inquiète pour son pistolet. Elle l'a perdu, ou plutôt, on le lui a volé. C'est le blâme assuré, pire si quelqu'un l'utilise. Elle a les yeux cernés, nous lui conseillons d'aller se coucher. Personnellement, j'ai aussi un rendez-vous galant. Une fois Fatima partie, je leur raconte la visite journalière de mon bel amoureux. Nous rions, pour une prostituée c'est un comble un rendez-vous sans acte sexuel. Ça leur donne des idées romantiques. Peut-être est-il amoureux de moi ? On l'a déjà vue... dans les films. Le beau milliardaire amoureux d'une péripatéticienne belle comme un cœur qui se prostitue pour payer ses études. Mais lui, il n'est ni beau ni milliardaire bien qu'il me laisse des pourboires de prince ; moi je n'ai rien de la jeune première se baignant lascivement dans la baignoire d'un hôtel huppé, quant à la beauté, tu repasseras. J'étais moche même quand j'étais jeune. « C'est d'autant plus magique » me disent-

elles à l'unisson. Peut-être que s'il m'embrasse nous allons nous métamorphoser en un jeune couple magnifique qu'une sorcière maléfique avait transformé en trolls ? Nous rions toutes de la bonne blague. Depuis le départ de la police, nous sommes plus détendues. Ce n'est pas que nous ne faisons pas confiance à Fatima, mais bon, la police reste la police.

Peu à peu, les langues se délient. Des idées fusent aussi délirantes les unes que les autres. Nous en abandonnons certaines, nous sélectionnons celles qui nous paraissent les moins saugrenues. Nous affinons nos idées car elles sont devenues un projet commun que même Maryse agrée. Heureusement, car nous avons besoin d'elle. La nuit va être chaude. Avant tout, je dois honorer mon rendez-vous. Pendant ce temps, les copines vont peaufiner notre programme. Il n'est pas question qu'il y ait une seule faille dans le plan.

— Quelqu'un connaît l'adresse du procureur ?

— Moi, dit fièrement Maryse.

— Parfait. Rendez-vous à Minuit ici même.

— Nous t'attendrons, m'assure Jeannine.

Moi, ce qui me rassure c'est que mon amoureux transi n'est pas le serial-killer vu que ce n'est pas le procureur.

3

Pour Christelle la soirée commence par un repas dans un restaurant où jamais de sa vie elle n'aurait songé pouvoir mettre ne serait-ce que le bout de sa ballerine. Edmond lui semble encore plus beau que d'habitude. Une bouffée de désir lui donne chaud aux joues et elle lui sourit. Il n'en faut pas plus pour que le juge se retrouve sur un petit nuage. Conversation on ne peut plus formelle qui pourrait donner raison à Fatima. Le juge

est obnubilé par tous ces meurtres et l'avis d'une psy lui semble primordial. Christelle a du mal à choisir un plat dans tout ce que propose la carte. Edmond la conseille, on voit bien qu'il a l'habitude de venir ici. « Peut-être y amène-t-il toute ces conquêtes ? » se dit Christelle. De fil en aiguille, leurs débats glissent lentement vers leur propre vie. Lui, ses déboires amoureux, sa propension à faire échec à toutes ses relations, par timidité, par maladresse. Christelle, ne voulant pas partir sur un mensonge, lui narre son aventure avec Armand Simons, le grand, le vrai. Elle était si jeune... si amoureuse, si folle. Le vrai tableau « Appel au secours », c'est elle qui l'a, enfermé dans un carton depuis cinq ans. Alors là ! Envoûté le juge ! Comme si le fait d'avoir ce tableau la transformait en princesse et lui en grenouille. Il est déjà tellement intimidable ! Il ne va pas oser sortir avec l'égérie du peintre, celle qui a fait couler tellement d'encre sur les journaux et tellement de bave dans la bouche des jaloux. Qui est-il pour oser prétendre à ne serait-ce qu'un peu d'amitié de cette femme ? Christelle réalise ce qui se passe dans la tête de son amoureux. Hors de question que l'ombre d'Armand vienne planer sur cet amour naissant et le détruise avant même d'avoir commencé. Elle lui prend la main et lui dit :

— On s'en fout d'Armand. Je te montrerai le tableau. Armand était un peintre génial, c'est un fait. Il m'a aussi séduite, aimée, torturée, anéantie, piétinée, transformée en bête de traque pour sa famille. Il n'y a qu'une seule personne qui m'a montré un peu de compassion, tendu la main : Didier Ménard. C'était aussi son ami. Si je suis là aujourd'hui c'est grâce à lui, c'est aussi grâce à lui si je ne me suis pas jetée du haut de Notre Dame. J'ai quitté Marseille avec lui. J'ai repris des études, sorti la tête de l'eau, grâce à lui et... à Claude Charretier.

Edmond a un sourire un peu triste :

— Ah, je comprends mieux maintenant tout ce mystère autour de toi.

— Et alors ? Je te fais peur ?

— Peut-être bien que c'est le contraire. Tu es comme moi finalement, une victime de l'amour.

Christelle baisse la voix et dit :

— J'ai un petit dessein à te soumettre. Mettons en commun nos persécutions il en sortira peut-être quelque chose de positif.

— Je n'osais pas te le proposer mais puisque tu y tiens...

Edmond demande la note, prend Christelle par la main et l'extrait littéralement du restaurant. A peine sur le trottoir, il l'embrasse avec une telle fougue que la jeune fille en oublie tout. Lui expliquer leur enquête parallèle ? Le proc assassin ? Hors de question. L'heure est aux effusions. Qu'est-ce qu'elle s'en fout du reste ! Ils vont chez lui. A peine la porte refermée, elle laisse tomber ses habits et se jette nue dans ses bras.

— C'est une agression, lui fait remarquer Armand.

— Je dirais même un viol.

Le canapé est là à temps pour recevoir leurs deux corps enlacés. La nuit devient brûlante, exotique. Christelle a appris l'amour avec un spécialiste des ébats amoureux. Dans le milieu artistique, Armand était aussi connu pour ses prouesses sexuelles. Les femmes étaient folles de lui. Pourquoi ne pas en faire profiter Edmond ? Celui-ci ne se pose même pas la question de savoir où elle a appris toutes ces gourmandises. Leurs corps ne font plus qu'un, leurs bouches se promènent dans tous les coins de leur anatomie. Leurs doigts, leurs cris se mêlent, s'emmêlent. Ils en oublient le monde.

Juste une petite pensée traverse l'esprit de Christelle.
« Si Maryse voyait ça... ».

Mais Maryse a d'autres chats à fouetter et la jeune fille l'ignore.

Le jour est levé depuis longtemps lorsqu'ils émergent d'un sommeil beaucoup trop court malgré l'heure tardive. Cela fait deux heures qu'ils devraient être au travail. Lebosc doit pester, Maryse attendre son juge en souriant. Christelle ouvre les yeux sur la poitrine d'Edmond et l'envie de lui la submerge. Mais leurs téléphones — maudite invention faite pour faire tourner en bourrique les plus flegmatiques — dont ils ont coupé la sonnerie, se mettent à clignoter en même temps. Edmond grogne sa désapprobation mais se saisit de son portable.

— Maudite Maryse ! bougonne-t-il. Elle va se faire engueuler.

— Ben moi, c'est Lebosc. Merde.

Elle caresse son sexe.

— Il aurait pu attendre un peu, susurre-t-elle.

Mais l'expression sur le visage d'Edmond refroidit son enthousiasme.

— J'arrive tout de suite ! crie-t-il dans l'appareil.

— Que se passe-t-il ?

— Habille-toi vite. On file au quai. On a assassiné le procureur. Ils nous appellent depuis des heures. Je te donne un casque, nous y allons en moto.

En d'autres circonstances, Christelle aurait été trop heureuse de monter sur la moto d'Edmond. Là, elle n'est pas rassurée. Dans l'état de stress où il se trouve, pourvu qu'il ne fasse pas n'importe quoi. Pourtant, assise derrière lui, elle peut constater avec quelle maestria il domine son engin. Elle se laisse

aller contre son dos pour le plaisir de humer quelques instants encore les effluves de leur nuit.

4

36 quai des Orfèvres

Assassiné, le procureur... Cette phrase tourne en boucles dans l'esprit de Christelle. Mon Dieu ! Qu'ont-elles fait ? Violette, l'arme de Fatima. Elle n'a quand même pas osé ? Lorsqu'elle arrive avec le juge en moto, leur visage défait pourrait faire rire si la situation n'était pas aussi dramatique. Ils portent les mêmes vêtements que la veille, le juge n'a pas son horrible cravate. Deux heures de retard cela ne lui est jamais arrivé au magistrat ! Mais de leurs ébats, tout le monde s'en fout. En d'autres circonstances cela aurait soulevé des tollés de « hurra » et fait rire le quai des Orfèvres tout entier. Le commissaire divisionnaire Didier Ménard est là, le procureur général aussi. On attend le ministre de l'intérieur. Le regard de Fatima cherche celui de son amie. Leurs yeux se croisent pleins d'angoisse. Une même idée les réunit. « Ont-elles osé ? » Des femmes normales, aussi différentes que les nuages dans le ciel, devenues des criminelles en l'espace d'une nuit ? Que faut-il faire ? Que faut-il dire ? Avouer ? Raconter l'inimaginable ? Se taire. Avertir Perrine et se taire ? Puisqu'elles sont arrivées à mener une enquête parallèle sans éveiller de soupçons, elles peuvent continuer. Amener peu à peu des indices prouvant la culpabilité du procureur. Cependant, c'est comme marcher sur un fil tendu au-dessus d'un abîme. De la folie. Quoi qu'il arrive, elles sont assurées d'une chose : leur carrière dans la police est

finie. Il faut qu'elles sachent ce qui s'est passé cette nuit du côté des filles. Vite. Ensuite, prendre une décision et advienne que pourra.

Le procureur général prend la parole :

— Il était six heures ce matin lorsqu'un ouvrier chargé de l'entretien de la voirie a trouvé le corps nu du procureur jeté derrière une benne à ordures. Quand je dis jeté, c'est jeté ! Comme un vulgaire paquet. D'après les constatations préliminaires il a été roué de coups et à ce moment-là, il était encore vivant. Il a des ecchymoses sous les pieds, ce qui pourrait faire penser qu'on l'a obligé à marcher pieds nus. En ce moment, une équipe perquisitionne chez lui. Pourquoi s'en prendre au procureur ? Avait-il trouvé un indice sur l'affaire des prostituées ? A-t-il essayé d'enquêter de son propre chef ? Connaissait-il son agresseur et est-ce en rapport avec notre enquête ? Ce n'est pas certain. Il faut chercher dans tous ses dossiers chauds.

— A-t-on trouvé des indices ? demande Fatima, ADN, empreintes ?

— Nous cherchons, mademoiselle Mera, mais le procureur doit en être couvert avec tout le monde qu'il rencontre ! Il reçoit du beau monde chez lui. Nous n'allons tout de même pas mettre en garde à vue tout le gratin de Paris !

— Comment a-t-il été tué ?

— Par strangulation. Mais il devait déjà être bien amoindri. Il ne s'est pas défendu. Il a été torturé chez lui. Puis, on l'a obligé à marcher jusqu'à l'endroit de son meurtre.

— Il s'agit peut-être d'un crime passionnel ? Fait remarquer un policier.

— Il va falloir interroger madame la juge Giordano, ajoute Lebosc.

— Hou là ! s'écrie le procureur général. Avec des pincettes, s'il vous plaît.

Lebosc meurt d'envie de lui dire « non monsieur le procureur ! On va la torturer, la violer comme nous avons l'habitude de faire au quai des Orfèvres ». Il contient son exaspération.

— La scientifique est chez lui et à l'endroit où on a trouvé son corps. Mera, tu rejoins Touret et Masson chez lui. Vasseur, je veux que tu te concentres sur son téléphone. On ne l'a pas trouvé. Cherche partout, chez lui, dans les poubelles et si tu ne trouves rien, vois avec son opérateur qui l'a appelé en dernier. Quant à toi, Flores, je te veux ici, tu ne bouges pas. Tu concentreras toutes les informations. Je compte sur toi pour l'accueil du ministre.

— Il n'y a pas eu d'autres agressions de femmes depuis deux jours, fait timidement remarquer Ioana Saint-Léger. C'est étrange quand même.

— Tu crois que le proc était l'assassin ? ricane Georges. T'es une marrante, toi.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. On n'a pas retrouvé Maguy, n'est-ce pas ? Elle disait que c'était quelqu'un de connu.

— A ton idée, Maguy aurait donc trucidé le proc ? De ses petites mains de SDF ? Elle est rigolote la petite noble.

Ioana voit rouge. Ce gros lourdaud de Georges lui casse carrément les pieds. Il va voir, le gros flic, ce qu'est une noble croisée Roumaine ! Marre d'être toujours polie, respectueuse, de se faire traiter de tous les noms d'oiseaux, encore que les noms d'oiseaux ne la vexeraient pas, mais de « voleuse, gitane, noble déchue, prout-prout » pour ne citer qu'eux, elle n'en peut plus. Autant profiter de la présence des chefs pour mettre les pieds dans le plat.

— Tu m'emmerdes Georges. Tu n'es qu'un vieux gros macho aigri qui a raté tous ses examens et se venge sur les femmes. Tu m'emmerdes. Tu ne me traites plus de noble ni de gitane ou tu prends ma main dans la figure, tu respectes ma famille. Ta mère lavait le cul des vaches et ton père le cul de ta mère...

— Mademoiselle Saint-Léger ! Ça suffit ! Vous aussi Coste ! Dans mon bureau ! Tout de suite ! s'insurge le commissaire divisionnaire.

En les voyant sortir tous les trois, Fatima fait remarquer « c'est elle qui va morfler, bien entendu. Cet abruti de Georges ne lui fichera jamais la paix. C'est un sournois, il fait toujours ses réflexions méchantes par derrière. C'est normal qu'elle craque la petite ».

— Je vais m'en occuper dit Lebosc. En plus, elle a raison, Ioana. Qu'est devenue Maguy ? Que sait-elle ? Où se cache-t-elle ? On ne l'a pas trouvée vivante, pas plus que son corps. La mort du proc ne doit pas nous faire oublier l'autre affaire. Bon, chacun sait ce qu'il a à faire. Alors au boulot.

— Je vous ai signé l'autorisation de lever l'anonymat sur la naissance de la petite Justine, dit le juge. Je vous signe aussi une commission rogatoire pour perquisitionner le bureau du procureur en plus de son appartement. Quant à Carine Giordano, c'est notre première suspecte bien que je doute fort de sa culpabilité. Convoquez-la, mais pas de garde à vue pour le moment sauf si vous le jugez vraiment indispensable. Mais prévenez-moi avant. Je veux être tenu au courant au quart d'heure près. Je serai au Palais toute la journée.

— Il s'en va après avoir jeté un regard bref mais langoureux à Christelle qui rougit. Finalement, cet amour naissant dont ils ont tous conscience détend un peu l'atmosphère.

— Ça va Florès ? lui demande Lebosc ? La nuit a été bonne ?

— Le ministre est arrivé ! annonce un policier.

Cela évite à Christelle de répondre mais elle s'approche de Lebosc et lui dit en aparté :

— Torride la nuit, chef, torride !

Qu'en est-il de ses désirs de vengeance ? Christelle, la petite égérie du grand artiste jetée dans les oubliettes du temps. Le moment de la vengeance n'est pas venu. Elle a presque oublié. Presque. Aujourd'hui, elle passera aux informations nationales à côté du ministre de l'intérieur et du commissaire principal du quai des Orfèvres, de quoi se rappeler aux bons souvenirs de ceux qui lui ont maintenu la tête sous l'eau pendant qu'elle se noyait. En même temps, elle imagine la fierté de son professeur, le grand professeur Claude Charretier. Au moins, elle lui fera honneur et, pour elle, c'est déjà énorme.

5

Hôtel des Anges

Marcel rentre en trombe dans ma chambre. Jamais il ne s'est permis ce genre d'intrusion dans l'intimité de ses femmes. Il y a au moins un coin de solitude où nous pouvons nous cacher aux yeux du monde. Notre chambre, c'est notre univers, le seul nid pour protéger nos amours illégaux, les légaux si nous en avons, et nos larmes s'il nous en reste. Pour une fois je fais la grasse matinée. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? Le boulot ne commence qu'à la nuit et le jour point entre les lattes des volets pourris.

— Te gênes pas ! Violation de domicile, tu connais ?

En même temps que je m'insurge, une petite angoisse se creuse une brèche dans mon cerveau embué de sommeil.

Je saute du lit et me saisis de ma robe de chambre élimée, celle que je cache aux regards de mes visiteurs de la nuit.

— Que se passe-t-il ? Clarisse ?

— T'inquiète pas pour Clarisse. A l'heure qu'il est, elle est arrivée chez elle. Où étais-tu cette nuit ?

— En quoi cela te regarde-t-il ?

— Je répète : où étais-tu ?

— Tu m'emmerdes à la fin ! Si je suis ta pute, je ne suis pas ta fille et encore moins ton chien. Pourquoi toutes ces questions ?

— Parce que cette nuit, on a assassiné le procureur, Paul quelque chose. Il me semble t'avoir entendue parler de lui, non ?

Les bras m'en tombent. De quoi me parle-t-il lui ?

— Cette nuit ? Le proc ? Mais je n'en sais rien moi !

Oh si ! Je sais. Je sais que cette nuit, nous sommes allées chez le proc et nous lui avons fichu la trouille de sa vie. Normalement, il doit être saucissonné à son fauteuil, avec sa déposition, ses aveux signés et posés sur la table près de lui. Il attend qu'on le trouve.

— Fiche le camp de ma chambre. Je m'habille et je viens.

Mort ! Le proc ! Impossible. Nous l'avons laissé bien vivant vers trois heures du matin après lui avoir fait passer le goût de l'amour. D'accord, nous l'avons un peu molesté, surtout Violette qui avait des comptes à régler, mais tué, non. S'il était cardiaque nous n'en savions rien. Maryse aurait pu s'en informer avant de foncer tête baissée avec nous. C'est elle qui nous a

donné son adresse, c'est elle qu'il a fait rentrer chez lui sans méfiance.

Il était une heure du matin. Les rues de Paris étaient vides. La Seine étalait son manteau sur la capitale. C'est elle la chef ici, comme tous les cours d'eau où que ce soit dans le monde. Toutes ces intempéries ne facilitent pas la vie de tous les jours. Il est préconisé de rester chez soi et, à cette heure-là, il n'y avait pas un chat dans les rues. Les matous ne sont pas fous, leur domaine c'est les toits de Paris, pas ses quais. Même les maquereaux de la nuit n'aiment pas l'eau ! C'est vous dire. Silencieuses comme des chattes, nous avons quand même tenté de passer inaperçues au cas où des cinglés dans notre genre tomberaient sur notre colonie de femmes en colère. Nous ne rencontrâmes aucune âme perdue ni chat abandonné. Le désert. Jamais vu ça dans la capitale. Il a fallu un certain temps pour que le procureur nous ouvre sa porte. Nous n'avons pas sonné à l'interphone. Pas si bêtes. C'est Maryse qui l'a appelé avec son portable. Du coup, ça lui a fait un choc au procureur ! En particulier lorsqu'elle lui a dit qu'elle avait des informations sur l'assassin. L'a-t-il crue ? Il semblerait. Mais jamais il n'a imaginé ne serait-ce qu'une seconde qu'il s'agissait bien de lui. S'il a accepté de la recevoir c'est pour s'informer, savoir où elle en était des investigations, de quoi elle était au courant ou pas et pour quelle raison elle ne voulait pas donner ses informations à la police. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est cette petite troupe de cinq femmes décidées à le faire avouer. Nous nous sommes engouffrées dans son appartement en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Des appartements comme celui-là, je n'en ai jamais vus que dans les bouquins, ceux qu'on trouve chez le médecin, le dentiste, vous voyez ce que je veux dire. Une fois, Nafissatou en a acheté un, pour rêver. Nous l'avons toutes lu ensemble en piaillant comme les oiseaux d'une cage trop étroite.

Chacune y a vu la maison de ses rêves jusqu'à ce que Marcel nous disperse en rigolant, tout en cassant notre rêve par un « vous n'aurez jamais ça les filles, pas la peine de vous faire du mal ». Cet appartement de bourges m'a fascinée au début. Je suis incapable de vous le décrire. Immense, avec de grandes baies vitrées par lesquelles on voyait les lumières de Paris. Des meubles incroyables que même ceux de Violette, pourtant un peu friquée, font rikiki à côté. Là, c'est le palais, chez elle la case... alors chez moi ? Juste un trou à rats. Un trou à rats que je me suis mise à aimer soudain, car les rats dudit trou sont des anges.

Il n'a pas eu peur, le proc, jusqu'à ce qu'il voie Violette. Là, il a su que son compte était bon. Au début, il pensa à un chantage.

— Combien voulez-vous ?

Nos ricanements lui ont fait froid dans le dos. Il s'est imaginé une somme exorbitante, le pillage de son compte en banque, des harcèlements à n'en plus finir. Il était prêt à payer jusqu'à la fin de sa vie. Mais nous ne voulions pas d'argent. Nous n'avons pas dit un mot. Il ne voulait pas crier, ça tombait bien. Jeannine avait apporté un énorme rouleau de scotch et une paire de ciseaux. Lillie, son e-phone pour enregistrer et filmer. De vraies pros. Nous l'avons mis nu comme un vers et saucissonné à sa chaise. Son sexe pendait lamentablement devant cinq femmes qui l'observaient comme un objet de dégoût. Ses belles voix, celle qui juge, celle qui accuse dans les procès, ou celle qui parle aux femmes avec un accent de Roméo, se sont enrayées. Il avait la voix de la peur. Peur de notre détermination, de ce qui pouvait germer dans des cerveaux de matrones réclamant vengeance et tout ceci en silence pour ne pas ameuter les voisins. Il espérait négocier. Violette se mit à fredonner une chanson de Brassens où il est questions de femmes en colère

sur un marché assommant la maréchaussée à grands coups de nichons. Nous aurions pu rire. Nous n'avons pas ri. Lui non plus, croyez-moi.

— Mademoiselle Barbieri, je suis désolé. Croyez-moi, désolé. Je vous ai vue chez Victoria, je suis tombé amoureux de vous.

— C'est ça, oui ! Vous violez et vous assassinez toutes les femmes dont vous êtes amoureux, vous ? Prenez-moi pour une conne !

— Je ne vous ai pas tuée. Je ne voulais pas vous prendre comme tous vos clients. Je voulais quelque chose de personnel. D'où toute cette mise en scène. Tous ces hommes qui passaient chez vous, propres, aseptisés, bon chic bon genre. Je ne voulais pas leur ressembler. Je ne me suis pas lavé d'une semaine...

— Mais c'est un malade ! Espèce de psychopathe ! Gros dégueulasse !

Violette se saisit du premier objet qui lui tomba sous la main. Un cendrier en cristal, un vrai hein ? Soufflé à la canne par un artiste en vogue, pas acheté au bazar du coin, et signé. C'est ce que nous a dit Polo après que nous ayons suspendu le geste de Violette qui voulait le lui fracasser sur la tête. Polo, nous avons décidé de l'appeler Polo, ça fait bien proxénète, assassin et prolo. Tout ceci en silence. Il ne cria pas Polo. Inutile d'ameuter les voisins, il lui restait des cartes dans sa manche.

— Oui, je vous aime mademoiselle Violette. Je suis innocent de tous ces crimes dont vous m'accusez.

C'est Maryse qui lui a énuméré tous les indices. Elle s'y connaît, elle. L'ADN trouvé sur le sachet de thé, celui du gobelet emporté par Fatima, la correspondance avec l'ADN de Justine, la première victime. Le coup de grâce est tombé avec l'implication de Fatima et Christelle dans nos recherches. Il a

compris Polo qu'il était foutu. Alors il s'est mis à raconter. Nous nous sommes assises, et ce fut le moment le plus incroyable de ma vie.

— J'avais quatorze ans lorsque j'ai rencontré Stéphanie. Elle était au même collège que moi à Neuilly sur Seine. Ne croyez pas que je viens d'une famille friquée. Oh, non ! J'ai bossé pour arriver là où j'en suis. Elle était tellement belle ! Quatorze ans, des seins de femme, mais de seins bien droits, bien doux, bien blancs. Des seins comme je n'en avais jamais vus. Nous nous sommes aimés comme des fous. Puis, elle est tombée enceinte et le cauchemar a commencé. J'ai rencontré sa mère, une prostituée. Enfin, pas une prostituée de bas-étage, non, une covergirl qui travaillait chez elle dans le centre de Neuilly pendant que Stéphanie était à l'école. Elle m'a reçu dans son appartement. Du rose partout, cela faisait poupée Barbie. Elle n'a pas voulu ameuter mes parents. Inutile de les prévenir, m'a-t-elle dit. Stéphanie ne gardera pas le bébé. Je n'ai pas eu mon mot à dire. On a décidé pour moi. Un jour Stéphanie a disparu ainsi que sa mère. Je ne les ai plus jamais revues. Inutile de vous dire que j'en ai été malade, comme on peut être malade d'amour à quatorze ans. Ça m'a bouffé la vie. J'ai cherché dans toutes les femmes cette enfant de quatorze ans, car nous n'étions que des enfants !

A ce stade-là, il se mit à pleurer. Suspendues à ses lèvres, nous avons de la pitié pour lui. Si, de la pitié, je vous assure. Nous lui avons donné un verre d'eau et il a continué :

— Un jour, une jeune fille m'a appelé. Elle m'a donné rendez-vous en me disant qu'elle devait me parler de Stéphanie. Puis elle a rajouté « je suis sa fille. Ta fille ». Je n'avais jamais oublié son prénom. Stéphanie... Un prénom ressurgi du passé et dont personne ne pouvait connaître l'existence. Oh, je n'ai pas pu douter de son identité lorsque je l'ai vue ! Elle lui ressemblait

tellement ! J'étais si heureux de savoir que j'avais un enfant ! Stéphanie n'a jamais avorté. On l'a obligée à abandonner son bébé à la naissance et Justine a été adoptée.

— Elle n'avait pas de père, Stéphanie ? demanda Lillie.

— Sa mère n'a pas parlé de lui.

— Alors vous avez décidé de faire taire toutes les femmes qui auraient pu vous identifier. Hein ? C'est ça ? Elles avaient toutes à peu près l'âge de Stéphanie.

— Non, non, je ne les ai pas tuées ! Les autres ce n'est pas moi. Laissez-moi nous expliquer.

— Vous pouvez toujours essayer, rajouta Violette. Vous morflerez, je vous en fais le serment.

— Laisse-le parler.

Lillie vérifia que l'enregistrement sur le téléphone fonctionnait bien.

— Allez-y, nous sommes suspendues à vos lèvres.

Violette ricana. Polo reprit son récit :

— J'étais venu avec un énorme bouquet de roses blanches. Si heureux ! J'allais dire au commun des mortels que j'avais une fille. J'allais la chouchouter, rattraper toutes ces années perdues. Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Oh mais non ! Elle voulait me faire payer. J'avais abandonné sa mère. J'étais parti comme un minable avec une somme d'argent donnée par sa grand-mère. Je ne comprenais plus rien. Quel argent ? Parti, moi ? Qui lui avait raconté ça ? Sa famille d'adoption ? Non, sa mère. Elle l'avait cherchée et retrouvée. Son cancer l'avait emportée deux mois après leur première rencontre. J'ai voulu lui expliquer que cela ne s'était pas passé comme ça. Inutile. La colère de cette enfant était trop difficile à supporter. J'ai voulu la prendre dans mes bras. Ma petite fille, un morceau de Stéphanie. Mais elle m'a repoussé, je me suis accroché à elle et elle est tombée en arrière. Sa tête a heurté un caillou. J'ai vu tout

de suite qu'elle était morte. J'ai paniqué et je l'ai installée dans le massif de fleurs. J'ai pris la plus belle rose du bouquet et je l'ai posée sur sa poitrine.

— Et vous avez nettoyé toutes les traces de votre passage. Tu parles d'un accident ! Sans préméditation ? Mon œil !

— Je vous jure que c'est la vérité. Je n'ai pas tué les autres femmes. Jamais de la vie. D'ailleurs, les roses étaient différentes. La mienne était belle. Les autres minables. Une parodie. Quelqu'un a voulu me faire porter le chapeau.

— Ben voyons ! Comme c'est facile. Vous avez tout manigancé. Un procureur, ça connaît toutes les ficelles. La rose que vous avez laissée devant chez moi, ce n'est pas une preuve, ça ?

— Ce n'est pas moi. Je vis un cauchemar depuis des semaines.

— Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé de chez moi ?

— Quelqu'un a frappé à la porte. J'ai eu peur. Quand j'ai regardé par le judas, il n'y avait plus personne. Alors j'ai nettoyé et rangé la vaisselle le plus vite possible et je me suis enfui.

— Et la serrure ?

— Quelle serrure ? Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Ce n'est pas vous qui avez bricolé ma serrure ?

— Mais non ! J'ai filé en vitesse ! Croyez-vous que je voulais me faire surprendre ?

— Elle ne tient pas la route votre histoire, fit remarquer Jeannine.

— Pourquoi pas ? intervint Maryse. Il me revient en mémoire qu'à un moment de l'enquête vous avez fait remarquer que la rose de Juliette était trop belle pour avoir un rapport avec les autres. Personne n'a relevé la réflexion et la seule qui aurait

pu le faire, Christelle, n'était pas là. Sur le moment, j'ai trouvé la réflexion judicieuse mais je me suis tu. Puis elle m'est sortie de la tête.

— J'étais mort de trouille. Je savais bien que quelqu'un essayait de me mettre ces meurtres sur le dos. Je ne savais plus quoi faire.

— Vous auriez pu avouer. Mais vous espériez que ce serait l'autre tueur qui porterait le chapeau pour votre crime. A ce stade de l'enquête, personne n'avait encore émis l'hypothèse qu'il y avait deux assassins.

— Madame Alabeda, je vous en prie. Ne me traitez pas d'assassin. Ce n'est qu'un malheureux concours de circonstances.

Violette vit rouge.

— Un malheureux concours de circonstances ? Mon agression, mon viol aussi ? Tu vas voir de quoi est capable le malheureux concours de circonstances !

Personne n'avait anticipé le geste de Violette. Debout devant le procureur, elle brandissait un pistolet. Celui qu'elle avait volé à Fatima, ce dont nous n'étions pas au courant.

Maryse a tenté de la dissuader.

— Donne-moi ça, Violette. Il ira en prison pour le reste de sa vie.

— Le reste de sa vie ? Et le reste de ma vie qui s'en soucie ? Il sortira dans vingt, trente ans, peut-être avant.

— Et alors ? Tu veux rétablir la peine de mort ?

— Pour lui, oui.

— Un meurtre, ça s'appelle un meurtre pas peine de mort, lui fit remarquer Lillie. En plus, tu nous entraînes dans ta perte. Nous nous sommes mouillées pour toi, nous t'avons fait confiance. Tu n'as pas le droit.

Violette parut réfléchir un moment mais au lieu de baisser le pistolet elle le mit sur la tempe du procureur.

— Quel effet ça fait, proc, de regarder la mort dans les yeux ?

— Mademoiselle Barbieri, je vous demande pardon.

Le procureur s'était uriné dessus. Nu, baignant dans son urine, nous pensions qu'il avait assez eu d'humiliation et de terreur. Il fallait le remettre entre les mains de la police. D'autant plus que nous n'étions plus certaines de son implication dans les autres meurtres. Aussi, pour un meurtre sans intention de la donner, il ne méritait pas la mort. Il payerait pour le viol de Violette. Nous nous sommes engagées devant elle. Elle baissa le pistolet en disant « de toute façon, il n'était pas chargé ». Le procureur se vomit dessus, ultime vengeance de la part de sa victime.

— On le laisse comme ça, dit-elle comme sentence. Demain matin, on appelle les flics.

Maryse revint avec un gant de toilette et réussit à lui nettoyer le visage malgré la colère de la jeune femme. Puis elle lui mit un gros bout de scotch sur la bouche.

— A demain, monsieur le procureur.

— Salut Polo, dit Violette.

Nous l'avons abandonné là, tout seul, pour quelques heures seulement. Histoire de le faire « mariner dans son jus » au sens propre comme au sens figuré.

Et maintenant Marcel me dit que le procureur est mort et qu'on l'a retrouvé dans une ruelle pas très loin de chez lui. Dans ma tête c'est le chaos.

— Vous l'avez tué ou non ? s'énervé Marcel.

— Un : ça ne te regarde pas. Deux : j'ai l'air d'une tueuse ?

Il s'en va en grommelant :

— Rien à foutre que tu l'aies tué ou pas, mais je ne veux pas de flics ici.

Merci pour sa sollicitude. Qui d'entre nous a pu faire ça ? A part Violette, je ne vois pas. Mais elle a dormi chez Jeannine et elle est trop frêle pour le poids du proc. Il a quand même fallu le sortir de chez lui, sans faire de bruit, le porter. Descendre trois étages par l'ascenseur. Quasi impossible pour elle seule. J'appelle Maryse au palais bien qu'elle nous ait interdit de le faire. Il faut que je sache. Le téléphone est toujours occupé. Evidemment, une affaire pareille doit révolutionner toute la Justice. Les flics doivent courir dans tous les sens. Je me lève, m'habille et descends dans la salle commune. Une immersion dans la volière enfantine me fera le plus grand bien. « Tatie Arlette ! crient-ils tous en cœur. Tu nous conduis à l'école ? » Pourquoi pas après tout. Cela me permettra de prendre la température de la ville. L'école c'est le meilleur endroit pour s'informer de tout et de rien. On me prend pour un genre de nounou et toutes les mamans m'aiment bien. Si elles savaient ces braves dames où j'habite et quel est mon métier ! Elles n'en sauront jamais rien. Les petits sont muets comme des tombes. Ils savent depuis longtemps que leur famille n'est pas du genre ordinaire et nous, les taties gâteau, encore moins.

En chemin, tandis que le ciel se couvre de gros nuages noirs, les petits sautent les flaques d'eau en criant de joie. Pour eux, ce sont des rivières en crue, des autoroutes inondées qu'ils enjambent comme leurs héros Batman ou autres inconnus dont ils me rabattent les oreilles en permanence. Je ne me souviens jamais de leur nom, une hérésie pour ces amateurs de jeu vidéo et dessins animés.

— Mais si, me dit Sékou, on t'en parle tout le temps. T'as pas de mémoire tatie, c'est parce que tu fumes trop.

Elle est bien bonne celle-là ! Une association d'idées dont je n'aurais jamais imaginé qu'elle fut possible, mais bon... Ils sont malins. Leurs mères disent sans arrêt que « fumer tue », il n'y a pas de raison pour que fumer ne tue pas aussi les neurones. A la télé on parle d'inondation, du coup la crue de la Seine devient celle de l'Amazone.

— Il ne faut pas marcher dans les flaques d'eau, tatie, m'assure Ousmane, c'est plein de piranhas.

Ce ne sont pas les piranhas qui me préoccupent, il y a pire. Les requins humains. Je lui souris.

— Je ne marcherai pas dans les flaques, c'est promis.

Là-dessus, ils me sautent tous au cou, m'embrassent et s'engouffrent dans la cour de l'école. Devant le portail, les langues des mamans font la valse des banalités. Je ne suis pas en reste.

— Vous avez raison, quelle horreur ! Dans quel monde vit-on !

Voilà, j'ai dit les mots qui m'introduisent dans le monde des mères de familles. Je n'ai pas ajouté « on n'ose plus laisser sortir nos filles » car les filles en question ne sont pas fréquentables. On les tait. On ne parle pas des prostituées assassinées mais du procureur. « Un homme de loi, quelle honte ! » « Encore un ripou, on ne voit que ça en ce moment ». « Pas étonnant que les gens soient dans la rue, la justice est pourrie ». Toutes les opinions s'affrontent, tous les amalgames se font. Je les laisse s'engueuler sur le bienfondé de faire ou ne pas faire des grèves, la trahison du gouvernement, les flics qui tabassent sans raison ou le contraire, les émigrés bienvenus ou non. J'aimerais bien participer à cette discussion mais j'ai vraiment d'autres problèmes. Le téléphone sonne, je m'excuse et en profite pour m'éclipser. C'est Lillie. Lillie affolée, en colère, mais Lillie qui ne regrette rien.

— On a bien fait, me rassure-t-elle. Puisque ce n'est pas nous, c'est sûrement le tueur. Il nous a suivies hier soir. Peut-être en avait-il contre l'une d'entre nous ? Il a tué la journaliste, il pense peut-être que l'une d'entre nous est dangereuse pour lui. Je pencherais pour Maryse elle travaille avec le juge, elle sait des choses.

Cela devient tout et n'importe quoi. Je lui conseille de se calmer. Nous allons nous réunir pour trouver une stratégie collective. Pour le moment, les flics ne sont pas au courant. Alors, du calme, pas de panique.

Non, pas de panique, mais quand même, je ne suis pas plus rassurée qu'elle. Et Maryse qui ne répond toujours pas. Je crois que nous avons fait la pire connerie de notre vie.

6

Dans le bureau du juge, Maryse n'en mène pas large. Tout le Palais y défile depuis huit heures du matin. L'angoisse qui la ronge lui fait commettre des impairs dont elle n'est pas fière. Appeler la juge aux affaires familiales « madame Sanghier » fait partie des pires. Elle pense encore à la tête qu'a faite Carine Giordano passée par toutes les couleurs de l'arc en ciel, d'autant plus qu'elle était accompagnée de deux autres juges venus eux aussi aux nouvelles. Le juge Lionel Moreau n'a pas pu s'empêcher de glousser et Maryse s'est confondue en excuses qui n'ont fait que l'enfoncer un peu plus. La panique s'est un peu calmée et elle en profite pour appeler Fatima en pleine perquisition chez le procureur.

— Vous êtes complètement malades ! Qu'est-ce qui vous a pris madame Alabeda pour vous joindre à cette folie ? Où est mon pistolet ? C'est Jeannine qui l'a ? Et je dois être rassurée ? On ne peut pas continuer comme ça. Il faut tout dire

maintenant. Non, il n'y a pas ses aveux sur la table ! Je vous rejoins chez le juge. Si, madame Alabeda, on va tout lui raconter. Qui a enregistré ses aveux ? Lillie ? Et bien appelez-la. Il fait impérativement qu'elle vienne avec l'enregistrement.

Fatima raccroche les larmes aux yeux. Dans quel imbroglio s'est-elle fourrée ? Elle mesure toute l'étendue de leur folie. Jamais elle n'aurait imaginé en arriver là. Jamais elle n'aurait imaginé que les autres soient inconscientes au point d'aller s'en prendre à un suspect ! Si elle avait imaginé l'une d'entre elles capable de pires énormités c'aurait été Christelle. Mais non, Christelle semble s'être assagie et pour l'heure elle est coincée au quai des Orfèvre avec le ministre et autres personnalités. Impossible de quitter le 36 sans se faire remarquer. Il faut bien pourtant qu'elle la prévienne !

— Elles ont fait quoi ? s'étouffe Christelle dans le téléphone.

— Tu as bien entendu. Elles ont séquestré le proc, elles l'ont un peu secoué, dit Maryse. Elles jurent qu'il était en vie lorsqu'elles sont parties. Elles ont même fermé la porte et emporté la clef. Quelqu'un a forcé la serrure.

— Ce n'est plus possible de continuer l'enquête parallèle dans ces conditions-là. D'autant plus que le ministre parle de terrorisme et que l'affaire du procureur supplante celle des meurtres de femmes comme s'il n'y avait aucun rapport. Le procureur général pense qu'il n'y a aucune raison de les relier.

— Avant tout, il faudrait en discuter car si nous pouvions en sauver une du noyage collectif, ce serait déjà ça de gagné. Je pense à Arlette, la prostituée. Elle en a bien assez sur le dos, la pauvre. On ne va pas risquer de mettre à la rue et surtout hors de France toutes ces Africaines et leurs mômes.

— Occupe-toi de les contacter et mettez-vous d'accord sur ce qu'on va dire ou pas pour laisser à l'écart l'hôtel des

Anges. Parler d'eux ne rajoutera rien de positif. Moi, pour le moment, je ne peux pas partir d'ici.

— D'accord. Je te rappelle plus tard.

— Pas trop tard. Le ministre veut faire une intervention télévisée en fin de matinée. Il faut tout balancer avant.

Christelle se retrouve seule avec la pire des décisions à prendre. Comment présenter l'affaire à ses chefs sans provoquer un Tsunami ?

A onze heures trente, tandis que le ministre met une dernière retouche à son discours, Fatima prévient Christelle. Elles sont toutes d'accord pour ne pas impliquer Arlette.

— A toi de jouer maintenant, lui dit Fatima. Sors-nous de ce merdier comme tu pourras.

Un moment d'hésitation, un peu de réflexion qui ne la conduit à rien, et Christelle se jette à l'eau et interpelle de commissaire Ménard.

— Monsieur, il faut que je vous parle de toute urgence. Le ton de Christelle le surprend.

— Maintenant ? Le moment est peut-être mal choisi.

— Il est plus que bien choisi, monsieur. J'ai des informations à révéler à propos du procureur et des aveux à faire.

7

Il est près de quatorze heures lorsque toutes les femmes impliquées dans cette affaire sont réunies dans le bureau du commissaire principal. Seules Clotilde et Arlette ont été laissées à l'écart. Le ministre a fait un discours succinct pour rassurer la population plongeant le commun des mortels dans un peu plus d'angoisse. A présent, devant six femmes dont deux font partie de la police, ils mesurent l'étendue des dégâts. Le procureur

père et assassin de la petite Justine, violeur de la jeune femme nommée Violette, et quoi encore ? Peut-on croire ses allégations de ne pas avoir tué les autres ? Maintenant qu'il est mort, aucun moyen de vérifier ses dires. Il faut reprendre l'enquête à zéro. « Enfin, pas tout à fait, fait remarquer le ministre puisque ces dames ont fait une partie du boulot ». Lebosc voit rouge et s'insurge :

— Vous n'allez quand même pas les dédouaner de leur connerie et les décorer de la légion d'honneur par-dessus le marché ? Monsieur le ministre, je vous rappelle que deux d'entre elles sont des policières, une greffière au tribunal et une autre à la police scientifique ! Ça fait beaucoup, ne trouvez-vous pas ? Elles sont responsables. Les trois autres n'ont fait que suivre, elles ont des circonstances atténuantes surtout mademoiselle Barbieri.

— Nous verrons plus tard pour les sanctions, rajoute le procureur général. Pour le moment, utilisons ce qu'elles ont trouvé. Convoquez mademoiselle Jourdes. Il faut absolument qu'elle nous donne officiellement le résultat de ses analyses. Inutile de les recommencer.

— Et la presse ?

— Quoi la presse ? braille le commandement à la réflexion du capitaine Touret.

Lebosc commence sérieusement à s'énerver. Manquerait plus que la presse s'empare de cette histoire pour ridiculiser la police ! Ce n'est vraiment pas le moment.

— C'est-à-dire, chef, qu'il y a une meute dehors qui attend. Ils ne vont pas se contenter de quelques miettes.

— Il a raison dit le ministre. Nous avons un conseil extraordinaire à quinze heures. Je ferai une déclaration en sortant. Pour le moment, mesdames, vous restez ici. Je ne veux qu'aucune d'entre vous ne soit en contact avec les journalistes.

— Il faut retrouver Maguy, fait timidement remarquer Fatima de peur de s'attirer les foudres de son chef. Elle sait des choses. Soit elle se cache, soit elle est morte. Si elle se cache, il ne faut pas que l'assassin la trouve avant nous.

— Tu as raison Mera, lui dit Lebosc en lui jetant un regard chargé de colère. Ioana va s'en occuper.

— Vous voulez la jeter dans la gueule du loup ? Elle est trop novice...

— Occupe-toi de tes affaires ! Tu as merdé Mera, tu n'as pas à donner un quelconque avis.

— Ça suffit tous les deux !

L'intervention musclée du commissaire principal calme les esprits.

— Lebosc, le Quai ne vous appartient pas ! Vous vous calmez sinon je donne cette affaire à quelqu'un d'autre. Tout le monde a merdé, comme vous le dites si joliment, dans cette affaire. Alors, on se serre les coudes et on fera notre ménage en famille plus tard.

Derrière lui, une petite voix rajoute :

— Tout est de ma faute. J'ai fait du chantage au suicide, je les ai menacées de tout nier si elles parlaient de moi, tout ce qu'elles ont trouvé vient de mon appartement. J'ai trahi la confiance de Fatima en lui volant son arme. C'est moi la coupable, monsieur le commissaire. Mais si je n'avais pas été violée, vous n'auriez rien.

L'intervention de Violette jette un grand froid dans le bureau. Leur querelle interne leur faisait oublier qu'une victime était présente.

Honteux, Lebosc tente quelques excuses maladroites. Violette lui répond par un sourire douloureux et éclate en sanglots. Il fallait qu'elle craque. Depuis tant de jours passés à retenir ses larmes, ne laisser sourdre que sa colère, son désir

de vengeance, en s'efforçant toujours de faire bonne figure, elle tentait d'oublier sa détresse. A présent que tout a été dit, elle peut se laisser aller, pleurer jusqu'à l'épuisement, victime de la folie d'un homme et d'une société qui oblige ses femmes à des extrémités peu honorables pour payer leurs études ou survivre tout simplement. Elle se met à parler. Les victimes ? Armelle, Nadine, Mélanie, Diane, des proies faciles dans un système qui te broie comme un engin de chantier, un concasseur de voitures dans une casse, et ne te laisse aucune chance, aucune. Elle parle des prostituées de luxe, aussi misérables que celles qui arpentent les trottoirs et les bords de route. A la honte s'ajoute la peur d'être découverte par la famille, le mensonge qui empoisonne leur vie. Les hommes présents regardent le bout de leurs chaussures. Le malaise gagne le ministre qui s'éclipse en bredouillant des justifications de son départ précipité peu crédibles. Contre toute attente, c'est Georges qui la prend dans ses bras et tente de la consoler. Christelle et Ioana en restent bouche bée d'étonnement. « Cet imbécile a un cœur et il le cache bien » se dit Ioana. Manifestement, cette journée a des répercussions étonnantes sur le comportement de chaque personne présente. C'est dans ces moments-là que l'inconscient se révèle et les barrières tombent en même temps que les masques laissant l'homme nu devant ses semblables. Un instant magique qu'un appel fait dégringoler comme un château de cartes. Alors, chacun reprend son fard de scène de la vie ordinaire.

— Chef, un type veut vous voir. Il dit savoir où se trouve Maguy. Vivante, chef !

Chapitre VII

*« Dire le secret d'autrui est une trahison. Dire le sien
est une bêtise. »
Voltaire*

1

Hôtel des Anges

Elles ne m'ont pas laissé le choix et je les en remercie. Ho ! Pas pour moi ! Imaginez une visite de flics ici. D'abord, Marcel serait menotté, conduit au commissariat comme un vulgaire malfrat. Rendez-vous compte, lui, le papi de tous ces gosses, le seul mâle adulte de l'hôtel ! Je ne vous parle pas de sa sœur, qui serait considérée comme une mère maquerelle. Toutes les copines qui perdraient plus que leur emploi, leur domicile. Il ne nous resterait plus qu'à chercher un logement et du travail. Tu parles ! Du travail ! Disons que nous serions récupérées par des souteneurs moins paternels. Terminée la vie de famille. Quant à nos chères têtes brunes, inutile de vous faire un dessin. Les mères remises entre les mains de la justice, renvoyées dans leur pays et les enfants dans des centres ou des familles d'accueil. L'horreur suprême. Mais les copines ont refusé ce scénario catastrophe. Même sous la torture, elles ne diront rien. Nous voilà tranquilles à moins que les flics ne soient plus malins. Mais comment feraient-ils pour être au courant de mon implication dans l'affaire ? Fatima m'a promis que les empreintes digitales de l'appartement du procureur ne seront pas analysées car il y en a trop. J'ai bien dû tripoter quelques objets dans son appartement, mais pas une seule fois je n'ai posé mes mains sur lui. Quand je suis passée au quai des

orfèvres, aucune déclaration n'a été faite, Christelle n'a pas établi de procès-verbal et personne ne peut faire de relation entre l'affaire et moi.

C'est aussi pour Clarisse que je m'inquiétais. Il aurait suffi qu'on soupçonne son passage chez nous pour qu'elle soit recherchée par Interpol. Son mari, lui, a été mis en garde à vue. Les copains de Marcel ont bien fait les choses. Quelqu'un a dénoncé ce cher mari à la police, on a trouvé du sang dans l'appartement et il a prétendu que sa femme était partie chez sa mère avec les petits. Il n'a pas fallu longtemps aux enquêteurs pour savoir que c'était faux. La mère de Clarisse, interrogée, a assuré qu'elle n'avait plus de nouvelles de sa fille depuis des semaines. Placé en garde à vue, son mari a avoué les sévices qu'il lui faisait subir, mais c'est tout. C'est tout ? Les policiers ne l'ont pas jugé ainsi. Et le sang dans la cuisine ? Oui, c'est bien lui, le sang. Bien sûr qu'il a tout nettoyé ! Il ne pouvait pas laisser la maison dans cet état. Pourquoi ne pas avoir signalé la disparition de sa femme ? Il n'a pas trouvé de réponse adéquate. Les voisins ont été interrogés et ont confirmé les disputes incessantes du couple. Les bleus sur le visage de madame, les enfants un peu timorés incapables de se faire des amis en classe. Pourtant, le père amenait le garçon au foot, mais au dire des organisateurs, le petit n'était pas très doué et se faisait passer des savons mémorables par le papa. Au fur et à mesure de l'enquête, une ébauche du chef de famille se fit jour. Un homme violent, peu causant, taciturne qui frappait sa femme et terrorisait les enfants. Curieusement, la voisine n'a jamais mentionné ma visite. Il faut croire qu'elle n'était pas bien droite dans ses bottes pour taire cet épisode. On aurait pu l'accuser d'avoir su et de n'avoir rien dit. « Non-assistance à personne en danger ». Elle doit se souvenir de ma menace. Après quarante-huit heures de garde à vue, les policiers se sont fait leur opinion

en leur âme et conscience : coupable, le mari. Malgré l'absence de corps, il y a le doute raisonnable et la certitude du juge et du procureur. Son avocat commis d'office l'a fortement encouragé à plaider coupable et à dire où se trouvaient les corps. Il pourrait peut-être bénéficier de circonstances atténuantes, invoquer la folie passagère, le crime passionnel. « Allez, monsieur, soulagez votre conscience, avouez, dites où sont les corps ». Un cauchemar. Curieusement, moi qui suis toujours pour que la justice triomphe, je n'arrive pas à le plaindre. Pas une once de remord. Pas un seul instant où j'aurais pu avoir envie de le défendre. Il ne l'a pas tuée, Clarisse, mais il aurait pu. « C'est tout comme », me rabâche Marcel. « Tu lui as sauvé la vie, tu es une héroïne. Point barre. » Tous les anges de l'hôtel sont d'accord avec lui. Sauf mon ange gardien peut-être, mais je ne lui demande pas son avis. Je réglerai mes comptes avec Dieu plus tard... s'il existe. Inutile de vous dire que je suis quand même l'affaire des meurtres des Escort-girls de près. Donc, nous avons laissé le proc saucissonné à sa chaise et l'autre, le meurtrier, celui qu'on n'attendait pas, nous a suivies et a fini le travail. J'ai beau me creuser les méninges je ne vois qu'une solution : Il a eu peur de ce que pouvait savoir le proc à son sujet. Pourtant, à mon avis il ne savait rien car, au point où il en était, il aurait mieux valu qu'il lâche tout.

Ici, à l'hôtel des Anges, la vie va reprendre son cours. Mon client va revenir à vingt-deux heures comme tous les soirs, puis je passerai aux choses sérieuses, aux clients qui ont vraiment besoin de moi. Je suis lasse. J'aurais voulu pouvoir garder le contact avec Clarisse, c'était mon amie. Je ne verrai jamais grandir ses enfants. J'espère au moins qu'elle sera heureuse, qu'elle ne refera pas la même bêtise d'épouser un macho. Dire que c'est de ma bouche que sortent de telles inepties ! Moi qui vit sous la coupe d'un mac ; qui ouvre mes

cuisses à n'importe qui depuis la nuit des temps, de mon temps ; moi qui supporte de voir partir ma vie à vau l'eau, ma vie comme un ruisseau qui s'assèche sans avoir jamais baigné de berges vertes. C'est un coup de déprime, tout le monde en a, pas seulement les prostituées. Je me dis que ça va passer. Ce n'est pas la première fois que j'ai envie de me jeter dans la Seine du haut du pont des Arts, en souvenir des cadenas de l'amour, moi l'oubliée de cet amour que certains prétendent éternels. Eternel ? L'amour ? Tu parles ! Cela dépend comment tu le vois, l'amour. Pas une d'entre nous le voudrait éternel. Il faut qu'il s'arrête un jour, qu'on nous fiche la paix au moins quelques années avant de mourir. Par contre, la petite Lillie et sa copine le voudraient immortel, elles. Rien qu'à voir la façon dont elles se regardent aucun doute possible. Il paraît que notre psy préféré, la petite Christelle est tombée amoureuse du juge. Souhaitons-leur un amour sans fin. Et Violette ? Vous voyez, l'amour a plusieurs facettes. D'ailleurs, on ne devrait pas lui donner le même nom. Il n'y a rien de commun entre eux.

— A quoi tu rêves ?

Marcel a déboulé comme un fou à vingt-deux heures quinze. J'étais allongée sur mon lit, les yeux au plafond. Je sors de mes songes, fusillée par sa voix qui mue comme celle des ados. Quand on dit qu'en vieillissant on retombe en enfance, c'est vrai pour la voix aussi.

— Qu'est-ce qu'il fout ton client ?

Une décharge électrique me transperce le corps. C'est la première fois qu'il est en retard. Il doit être malade. Je ne vois pas d'autre solution. A moins que ce soit la faute à l'Euro de foot. Avec tout ce monde dans les rues il doit être retardé. Il paraît que c'est de la folie sur le Fan Square... Mais le temps passe. Onze heures. Il n'est toujours pas là et Marcel tire une gueule de six pieds de long.

— Au boulot ! Les clients attendent.

Voilà. Le robinet à fric s'est fermé. Il me voit comme un porte-monnaie troué à présent. Il mesure les pertes pécuniaires journalières lui, moi la perte d'un ami. S'il ne revenait pas mon prince de la nuit ? Suis-je tombée amoureuse de mon client ? Ce n'est pas impossible. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je n'ai pas été amoureuse de ma vie ou il y a si longtemps que je ne connais plus le goût de ce sentiment. Je ne fais plus la différence. Je ne sais pas le discerner au milieu d'un tas d'autres émotions.

« Au turbin ma vieille, heureusement que tu as mis un peu de sous de côté... », me dis-je le cœur lourd.

2

36 quai des Orfèvres

Combien de paires d'yeux la regardent-elle ? Elle ne voit que ça, leurs yeux. Leurs yeux accrochés à sa bouche, suspendus à ses lèvres tremblantes. Maguy regrette d'être venue. Vont-ils la déclarer coupable d'on ne sait quelle forfaiture ? Les mots, les phrases bidons elle les connaît : obstruction à la justice, non-assistance à personne en danger... Que pouvait-elle faire face à une journaliste déterminée et lui ayant fait jurer le silence ? Ce dossier, elle ne devait le donner sous aucun prétexte. Elle en était la gardienne, la dépositaire d'un secret dangereux, la receleuse de bien public. Il y a longtemps qu'elle ne fait plus de différence entre sauvegarder et cacher, aider et trahir. Alors, elle a attendu des jours et des jours avec ce dossier dans une vieille enveloppe en papier kraft qu'elle avait caché dans une cave d'un vieil immeuble en attente de destruction où elle avait trouvé refuge. Puis, elle a pris sa décision et l'a apporté au commissariat le plus proche. Tout est

allé si vite ! Ils l'ont d'abord mise en cellule le temps d'appeler le quai des Orfèvres et la voilà à présent héroïne malgré elle. Elle a gardé son petit chapeau chic, pas par peur de la pluie mais plutôt de crainte que le ciel ne lui tombe sur la tête. Tous ces gens qui la regardent, ces paires d'yeux figés dans les siens, un calvaire. Une avalanche de questions la tétanise.

« Quand vous l'a-t-elle donné ? Pourquoi à vous ? Que savez-vous ? Que vous a-t-elle dit ? Quel est votre rôle dans cette histoire ? » Elle se referme comme une huitre tandis que, muette d'inquiétude, elle tend l'enveloppe au ministre.

— Madame la France vous remercie, lui dit-il avec emphase.

Maguy n'en croit pas ses oreilles. Des félicitations. Elle n'en espérait pas autant. Maintenant qu'elle a accompli son devoir, elle va retourner à la rue. Il faut qu'elle trouve un logement pour ce soir. Il est déjà plus de seize heures et les recoins d'immeubles doivent être pris d'assaut. En plus, elle a faim. La faim au ventre depuis trois jours pendant lesquels elle n'a pas fait la manche ni mis les pieds dans son bistrot favori où elle trouve un peu de chaleur humaine. Elle se lève espérant qu'ils n'ont pas l'intention de la garder en cellule pour vagabondage.

— Où allez-vous ? interroge le ministre étonné.

— Ben, trouver un abri pour la nuit... bredouille-t-elle. Et à manger.

— Si l'un de vous veut bien aller lui chercher une collation... dit le ministre. Madame, nous allons vous mettre sous protection policière à l'hôtel. Mademoiselle Mera et Ioana vont vous accompagner.

Puis s'adressant à Fatima il rajoute :

— Trouvez-lui un hôtel près d'ici, nous aurons besoin d'elle.

— Près d'ici ? Ça coûte...

— La peau des fesses je le sais. C'est vous qui payez ?
Non ? Alors exécution. A présent, il serait temps de se pencher sur ce dossier avant que nous ayons une autre victime. Je vais à l'Elysée pour un conseil des ministres extraordinaire. Dès que vous avez du nouveau vous pouvez nous interrompre, je vais donner des directives en ce sens.

3

Fatima et Christelle ont étalé les documents sur une table d'une salle de réunion : un casse-tête chinois ; pire encore, une bombe. L'enquête de Séverine Landier avait commencé plus de deux mois avant les premiers meurtres. Elle n'imaginait pas au départ dans quelle spirale diabolique elle allait être entraînée. Son sujet : les prédateurs humains et la psychiatrie. Vaste sujet dont elle ne mesurait pas la dangerosité. Evidemment, pour ce sujet — oh combien sensible — elle choisit un grand, si ce n'est le plus grand, l'éminent professeur Charretier, enseignant, entre autres, la criminologie à L'Institut de criminologie et du droit pénal à l'université de Paris 2, Panthéon-Assas. Aussi incroyable que ce soit, c'est lui qui le premier l'a dirigée vers Justine. Ce n'était pas sa mère qui avait informé l'adolescente mais la journaliste, sans vouloir lui citer ses sources. Elle n'aurait jamais imaginé que Justine ferait chanter son géniteur. Premier pas dans un engrenage qui devait leur coûter la vie à toutes les deux. Dans le dossier de Séverine figuraient des photos surprenantes notamment de la rencontre de Paul Sanghier et de sa fille. De vieilles photos datées de 2001 prises avec un appareil argentique. Il y avait encore la série de négatifs dont certains n'avaient pas été développés. On y voyait une jeune fille enceinte soit seule soit avec sa mère soit dans un

groupe familial. Un tas de post-it transformait ce dossier en parcours du combattant. Pour s'y retrouver, il fallait les organiser par dates, quoique les petits bouts de papiers ne soient pas toujours datés ce qui rendait le classement encore plus confus. Y figuraient des numéros de téléphone, des lettres adressées au professeur dont elle avait gardé les copies. Dans l'une d'elle, Séverine faisait la liste des Escort-girls nées la même année avec bien entendu le nom de celles qui avaient été tuées et d'autres inconnues.

— Tu crois que c'est elle qui a engagé un tueur ? demande Fatima d'une voix blanche à sa collègue.

— Ça m'étonnerait. Pourquoi se serait-il retourné contre elle ? Non, je crois qu'elle est tombée dans un piège. J'ai peur, Fatima, peur de ce que je vais découvrir.

Elles se taisent Fatima ne voit pas ce que Christelle pourrait découvrir qui la mette dans cet état. Ce n'était pas elle la responsable tout de même ! Ou alors, Christelle pense connaître le coupable. Qui ? Certainement pas le professeur Charretier, cela n'a aucun sens. Cependant, il se peut qu'il soit en danger de par son implication dans les recherches. Si l'assassin est remonté jusqu'à lui, il a du souci à se faire.

— Quelqu'un peut développer les négatifs ? demande Christelle.

— Pour quoi faire ? Il suffit d'avoir un scanner à négatifs, tu penses bien que nous avons tout ça ici.

— Ah, fait simplement Christelle un peu dépassée par les techniques modernes.

— Demande-le à Ioana, elle adore ça.

Elles se replongent dans leurs recherches. Sur un agenda d'écolier, Séverine avait noté des dates et des rendez-vous qui correspondaient en tous points aux dates des meurtres

et à côté des annotations : pas chez lui – téléphone éteint – a menti...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? pense tout haut Fatima.

— Elle a fait le timing de son assassin. Attends un peu, j'ai quelque chose à vérifier.

Puis elle se ravise :

— Zut, je n'avais pas vu l'heure. L'accueil de l'université est fermé à cette heure-ci. Mais le professeur Charretier doit encore y être. Il a un cours à vingt heures. Il faut envoyer une patrouille le chercher.

Sur ce, elle décroche le téléphone et appelle le divisionnaire. Difficile de lui faire admettre que le professeur puisse avoir une quelconque implication dans ces homicides !

— Ce n'est peut-être pas le coupable mais une prochaine victime, lui fait remarquer Christelle.

Il n'en faut pas plus pour que la machine judiciaire s'affole. Après le procureur, il ne manquerait plus que le professeur soit assassiné ! La police n'a pas besoin de ce genre d'affaire en ce moment. Manque d'effectifs dû aux attentats et impossibilité de se servir dans le contingent de réservistes. La gendarmerie a d'autres priorités. Evidemment, le sort de prostituées, même de haut niveau n'en fait pas partie. Noyé au milieu de l'actualité brûlante, ces meurtres passeraient presque inaperçus s'il n'y avait pas ceux d'une journaliste et d'un magistrat. Si le Canard Enchaîné sortait aujourd'hui il se déchaînerait le premier » martèle le procureur général en jetant sur la table les journaux du soir. Personne ne rit ni ne sourit de son jeu de mots inapproprié aux circonstances. France Soir titre « Le grand déballage de la magistrature ».

Le commissaire se saisit de son téléphone et appelle l'Elysée.

A l'université, les étudiants attendent toujours la venue du professeur. Aucune nouvelle, pas un coup de fil, rien. Le professeur Charretier semble bien s'être volatilisé. La brigade d'intervention passe les locaux au peigne fin, l'homme est introuvable. Même chose à son domicile. Là, par contre, plus aucun doute. Le professeur a fait ses valises. Les policiers fouillent sans succès son bureau. Pas un seul papier compromettant, pas une lettre, rien que des factures encore cachetées qu'il n'a pas jugé bon d'ouvrir. Ce n'est pas là qu'ils trouveront des indices. Tout a été nettoyé, rangé, on se croirait dans un appartement témoin pas dans un domicile. Malgré tout, la police scientifique tente de faire des relevés tout en envisageant l'échec car si le professeur Charretier est bien le tueur il a effacé les indices aussi parfaitement que sur les scènes des crimes.

Christelle est effondrée. Comment n'a-t-elle pas compris que derrière ce criminel se cachait un grand criminologue, un pédagogue émérite, son professeur, le seul capable d'une telle maestria dans la barbarie. Celui en qui elle avait une confiance aveugle, à qui elle vouait un respect infini, une affection démesurée. Ceci expliquant cela, elle ne pouvait pas voir.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Flores, lui dit le commissaire. Je vous adjoints deux gardiens. Vous êtes armée ? Non ? Alors armez-vous.

— Je préfère rester ici, répliqua la jeune femme.

— Je ne vous demande pas ce que vous préférez. J'exige que vous rentriez chez vous. Vous êtes trop impliquée personnellement dans cette affaire de par votre amitié avec le professeur. Seule chez vous, cela va sans dire. Monsieur le juge attendra.

Christelle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Malgré le drame, l'équipe du quai des Orfèvres a encore la force de

colporter des ragots. Des ragots qui n'en sont pas mais une vérité, une fois n'est pas coutume. Intérieurement elle sourit. Après tout, la vie continue et celle du quai comme la vie partout ailleurs avec son lot de terreur, de dégoût et de joie. Des illusions qui meurent, des liens qui se créent et des découvertes insoupçonnées sur la nature humaine. Georges, que tous tenaient pour un égoïste primaire, demande à faire partie de sa protection. Il lui choisit un pistolet facile à manier, le même que Fatima, et lui explique comment s'en servir. Elle ne va pas lui dire qu'elle est une tireuse remarquable pour lui laisser le bonheur d'être son instructeur pendant une demi-heure. Puis, ils quittent le quai des Orfèvres pour rejoindre son domicile.

4

Penchée sur les photos demandées par Christelle, Fatima s'interroge sur ce qui peut bien relier les personnes entre elles. Des photos vieilles d'au moins de seize ans. Les gens n'ont pas tellement changé, à part les fillettes. Sur l'une d'elles, quatre gamines dont l'âge doit être dans les trois ou quatre ans, s'amusent au bord d'un étang, ou d'un lac. Elle retourne la photo et derrière ce qui doit être une date. 07 — 2003. Malgré la généralisation des appareils photos numériques au début des années 2000, bon nombre de photographes amateurs utilise toujours le traditionnel appareil argentique d'abord pour des raisons de tarifs car le numérique n'est pas à la portée de toutes les bourses, les appareils coûtant encore assez cher. Ce n'est que vers 2006 que les ventes d'argentiques dégringolent. Avant tout parce que beaucoup de foyers sont équipés d'ordinateurs et ont accès à internet et que c'est bien moins onéreux pour le développement des photos. Donc, en 2003, la personne qui a fait les photos ne devait pas avoir des finances élevées et n'était

pas professionnelle. Ou l'inverse. Il y a encore actuellement de vrais professionnels de la photo qui ne jurent que par l'argentique et continuent à développer eux-mêmes leurs photos. Cette date n'apporte pas d'élément nouveau essentiel à la provenance des clichés. Suivent d'autres photos avec des adultes, rien qui ne puisse aider Fatima. Sauf une. Un homme qui doit avoir entre trente et quarante ans, pose à côté d'une femme qu'il tient par la main. Poser n'est peut-être pas le mot exact car il a l'air furieux.

Elle s'adresse à Ioana :

— Peux-tu agrandir leur visage ? J'ai besoin d'une reconnaissance faciale.

— C'est comme si c'était fait, répond Ioana trop heureuse de pouvoir la seconder sur cette enquête. De quelles comparaisons as-tu besoin ?

— Le type, tu le compares avec le professeur. Quant à la femme, il faut que tu cherches car j'ignore qui ça peut être. Pourtant, j'ai comme une petite idée. Peux-tu trouver des similitudes entre le visage d'une mère et celui de sa fille ? Ou une grand-mère ? Par exemple, s'il y avait un rapport filial entre cette femme et Justine pourrais-tu l'établir ?

— Bien entendu. Quelle est ton idée ? Tu penses que c'est le professeur le père de Justine ? C'est impossible.

— Non, ce que je pense c'est qu'il est son grand-père maternel. Tu trouveras des photos du professeur sur le site de l'université.

— Wouah ! C'est chaud, ça. Je m'y mets tout de suite.

— Tant que tu y es, pourrais-tu faire une comparaison entre ces petites filles et nos victimes ? Hormis la journaliste et Justine bien entendu.

— C'est parti, chef !

La réflexion de Ioana amuse Fatima. Comme si les circonstances avaient créé un lien invisible de complicité entre des personnes qui s'ignoraient cordialement... Pourtant elle aurait préféré d'autres circonstances, sans aucun doute.

Elle doit appeler Christelle. Peut-être a-t-elle quelques connaissances sur la vie privée du professeur ? Est-il divorcé ? A-t-il des enfants ? Ce n'est pas le genre d'informations qu'elle trouvera sur le site de l'université ! Elle pourrait faire des recherches, mais autant aller au plus vite et en même temps elle prendra de ses nouvelles. Seule chez elle, Christelle doit ruminer tout ce qu'elle aurait pu voir et qu'elle n'a pas vu obnubilée par son affection pour le grand homme.

Elle prend son téléphone portable et appelle. Celui de Christelle est sur messagerie, comme s'il était éteint. Une bizarrerie qui la surprend. Son amie n'a pas de téléphone fixe et il est impossible qu'elle ait arrêté son portable. Elle devrait au contraire être au garde à vous devant lui.

Fatima sent que quelque chose ne tourne pas rond et appelle ses collègues chargés de la protection de la psy. C'est Georges qui répond. « Oui, Christelle est bien rentrée chez elle, non il n'y a aucun problème à signaler ».

— Peux-tu quand même aller jeter un œil ? Son téléphone est sur répondeur, j'ai besoin de renseignements.

— Elle a peut-être seulement besoin de se reposer. Hé ! Ne gueule pas comme ça ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Oui, j'y vais, je lui dis de t'appeler et de laisser son téléphone allumé. Si je me fais jeter, hein ? Tu te démerderas avec elle. C'est ça, je suis un con, je le sais.

— Excuse-moi, bredouille Fatima, je suis vraiment inquiète. Tiens-moi au courant.

Arrivée sur son pallier, Christelle regrette déjà d'être rentrée seule. Sa conscience et l'idée qu'elle aurait pu soupçonner le professeur bien plus tôt lui donnent des angoisses. Pourtant, était-il vraiment possible de faire la relation entre le fait que plusieurs fois Claude Charretier avait décliné son invitation et les drames ? Non, en aucun cas. Cet homme est trop fort pour elle. Elle n'est qu'une toute petite élève profileuse, une débutante face au maître incontesté de la psychologie judiciaire. Il a trompé tout le monde même les plus fins limiers de la police. A aucun moment on ne l'a suspecté. Jamais personne ne lui a demandé son avis sur cette affaire à part elle, et son refus ne l'a pas étonnée étant donnée l'antipathie réciproque entre lui et Lebosc. Autre chose la tourmente. Elle se souvient du type dont Arlette leur avait parlé. Cet homme qui vient tous les soirs à vingt-deux heures pétantes discuter avec elle. Qui est-il ? Aurait-il une implication dans l'affaire ? Un complice du professeur chargé de faire parler des prostituées ? Non, le professeur n'a pas de complice. Impossible. La démesure de son égo ne souffre pas de collaboration avec qui que ce soit. Elle introduit la clé dans la serrure, pose son pistolet sur le meuble de l'entrée une petite console en merisier héritée de sa mère ornée d'un napperon brodé main. Elle a horreur de cet objet de mort. Chez elle, nul besoin de garder une arme à proximité. Elle s'affale sur le canapé, jette ses chaussures sur le tapis et se passe les doigts dans les cheveux. Puis elle laisse échapper un soupir de fatigue avant de prendre son téléphone pour appeler Arlette.

— Bonjour Christelle, dit une voix dans son dos.

Comme si un insecte l'avait piquée elle sursaute, bondit du canapé, s'affole et fait volteface. Le professeur Charretier est

là, debout, les yeux cernés, vouté comme s'il avait pris vingt ans depuis la dernière fois qu'elle l'a vu.

— N'aie pas peur, tu sais bien que je ne te ferai jamais de mal.

— Professeur, bredouille-t-elle des sanglots dans la voix. Pourquoi ?

— Ah ! Pourquoi ! Quelle question, ma petite Christelle, quelle question ! C'est la vie entière d'un homme qui peut se résumer dans ce mot. Ma vie. On peut être un grand homme admiré, adulé et malheureux comme le plus pauvre des hommes sur terre.

Christelle essaye de garder son sang-froid tout en se disant qu'il abuse. Elle ne l'a jamais vu malheureux. Toujours souriant, aimable, ou tout le contraire, arrogant, furieux, entêté, mais malheureux, non. Elle est bien placée pour savoir pourtant que les plus grosses douleurs peuvent être muettes, elle dont le secret n'a jamais été étalé au grand jour. Une vie brisée autour d'un amour exacerbé. Qui est au courant dans son entourage à part Le commissaire divisionnaire, Edmond à présent, et Claude Charretier ? Alors, Claude a des secrets lui-aussi, des secrets bien dissimulés qu'elle ignore elle-même. Elle se dit qu'il aurait pu lui en parler, décharger son cœur. Elle voudrait comprendre.

Tandis qu'elle cogite, le professeur Charretier s'est assis et lui a pris son téléphone.

— Je le mets sur messagerie, j'aimerais ne pas être dérangé. Nous avons peu de temps tous les deux.

— Vous devriez vous rendre à la police propose Christelle. Vous auriez peut-être des circonstances atténuantes.

-Ah oui ? Et lesquelles je te prie ? Tu n'es même pas au courant des raisons qui m'ont poussé à tuer. Ça ne t'intéresse pas ?

Son regard se fait dur. Christelle prend peur.

— Bien sûr que si !

— Alors écoute-moi !

— Je vous en prie professeur, ne vous mettez pas en colère. Je suis votre amie.

Sa voix se radoucit. Il se pose sur le canapé, l'air perdu. Christelle fait de même, tout près de lui tout en se disant qu'elle fait peut-être la pire boulette de sa vie.

— J'aurais tellement aimé que ma fille soit comme toi. Je t'ai considérée comme ma fille, toujours. Mais j'en avais une. Une sortie de mes entrailles, et c'est de ma faute, tout est de ma faute. Je n'aurais pas dû accepter de la laisser à sa mère. Mais comment faire ? Hein ? Comment faire ? J'ai tellement aimé sa mère ! Dans l'ombre. La femme de l'ombre, de mon obscurité, la part noire qui est en moi.

Christelle ne comprend rien. Une fille, lui ? Pour un scoop, c'en est un. Mais où est le rapport ? Néanmoins, elle ne l'interrompt pas. Pendant ce temps, l'heure tourne et son téléphone doit être plein de messages affolés. Combien de temps avant que la police ne débarque ici ?

— Oui, j'avais une fille, continue le professeur. Le cancer me l'a emportée et Sanghier a volé la vie de ma petite-fille. Il m'a volé tout ce qu'il me restait.

— C'était un accident, dit doucement Christelle. Votre femme...

— Tais-toi, ne parle pas de ma femme. C'était une Escort-girl. Je ne pouvais pas l'épouser, n'est-ce pas ? D'ailleurs, elle n'a pas voulu. Je lui offrais un nom, pas n'importe lequel. Elle ne l'a pas voulu ! Une vie tranquille, de l'argent, des amis. Mais non ! Elle aimait son métier. Peut-on aimer un métier pareil ? Elle aimait ses amies, son « milieu » comme elle disait. A cause d'elle ma fille a continué le même chemin. Je n'aurais pas permis que Justine fasse de même. Je n'aurais pas permis

que toutes ces femmes aient des enfants devenus des maîtres-chanteurs ! Parce que Justine, elle a voulu faire chanter son père !

— Vous voulez dire que vous avez tué ces femmes pour qu'elles ne fassent pas d'enfants ?

— En quelque sorte.

— Oh mon Dieu !

— Que vient faire Dieu là-dedans ? Ne me dis pas que tu crois en Dieu ? Ah ! Figure-toi que ma femme était catholique. Non pratiquante, mais catholique quand même. De quel droit ? Mais tu m'égares avec ton Dieu. Oui, je les ai tuées pour qu'elles ne mettent pas au monde des monstres. Je les connaissais bien, allez. Toute cette clique, les amies de ma femme, de ma fille.

Christelle sent un vent de panique l'emporter. Elle tente de ne pas le faire voir.

— Mais professeur, vous qui avez toujours enseigné la non-violence, comment avez-vous pu les torturer ?

— Les torturer ? Je n'ai torturé personne moi. Je les ai étranglées. Quand j'ai ouvert leur ventre elles étaient déjà mortes.

Comment en est-il arrivé là ? se demande Christelle terrifiée. Elle continue pourtant la conversation, il faut le faire parler, gagner du temps mais aussi comprendre. Comprendre comment cet homme qu'elle aimait tant est passé de l'autre côté du miroir.

— Mais la journaliste ? Pourquoi Séverine ?

— Pauvre fille. Je l'aimais bien. Elle était venue m'interviewer bien avant le meurtre de ma petite-fille. Elle en savait trop et elle m'avait volé des photos compromettantes.

— C'était un accident. Justine, c'était un accident.

— Tais-toi ! Tu ne sais rien !

— Mais Armelle ? C'était vous son amoureux, n'est-ce pas ? Elle vous aimait, Armelle. Pourquoi l'avoir tuée ?

— Elle m'aimait ? Foutaise ! Elle en voulait à mon argent.

— Pas du tout...

— Tais-toi, j'ai encore des choses à te dire.

Et après ? s'interroge Christelle. Après ? Que va-t-il me faire ?

— Tu sais, je ne déteste pas toutes les prostituées. J'en ai connu une. Arlette. Une femme exceptionnelle. Une victime, elle, pas une Escort-girl. Une pauvre victime qui a un cœur gros comme un continent. Elle me rassurait. Elle me calmait. C'était ma muse. C'est aussi pour elle que j'ai tué les autres. Pour elle et toutes celles qui sont sous le joug des souteneurs. Ah, ceux-là ! Je les aurais bien tués aussi.

— Je connais Arlette, dit Christelle.

— Je le sais. D'ailleurs, j'ai une lettre pour elle à te confier.

Christelle commence à se rassurer. S'il a une lettre à lui confier c'est qu'il ne veut pas la tuer. Il a besoin d'elle.

Il continue :

— Je lui laisse tout. Tu le lui diras. Ma maison, mon argent ou ce qu'il en reste après que toutes mes femmes m'aient saigné à blanc.

Il éclate de rire.

— Et le clou du spectacle ! Ah, ah ! L'apothéose, le bouquet final ! J'ai acheté l'hôtel des Anges. Oui, oui, je le lui ai légué. C'est l'autre, le Marcel, qui va en faire une tête ! Et sa frangine, la Valérie ! Depuis le temps que le propriétaire se désintéresse de son bien, ils se croient chez non. Mais non, ils sont chez moi. Et bientôt chez Arlette. J'ai fait un testament.

Il rajoute d'un air triste :

— Je sais que tu as peur de moi. Tu ne risques rien ma petite Christelle. Je t'ai toujours protégée.

Christelle se met à pleurer et le professeur la prend dans ses bras.

— Là, mon petit, calme-toi.

Ils restent dans les bras l'un de l'autre tandis que les sanglots de la jeune femme redoublent. C'est comme si les vannes du barrage d'Assouan s'étaient ouvertes d'un coup libérant les tonnes d'eau du Nil domptées par les humains. Christelle est prête à tout pour défendre son mentor et ami. Claude le sait et n'a aucune envie qu'elle fiche sa vie en l'air pour lui.

Un grand bruit contre la porte les tire de leurs effusions.

— Professeur, rendez-vous, ne faites aucun mal à mademoiselle Florès. Il en sera tenu compte lors de votre procès.

— Si vous m'aviez laissé leur répondre au téléphone, murmure Christelle, nous n'en serions pas là. Jamais je ne vous aurais trahi.

— Je ne le sais que trop bien, mon petit.

Il sort de sa poche un pistolet.

— Oh non ! Professeur, qu'allez-vous faire ?

La porte est enfoncée. Un groupe d'hommes pénètre dans l'appartement tenant en joue le professeur. Celui s'empare de Christelle et dit :

— Si vous avancez je la tue.

— Ne le croyez pas, il bluffe. Son pistolet n'est pas chargé ! crie-t-elle.

Sur le balcon, l'un des hommes cachés derrière le rideau masquant la moitié de la fenêtre vise et tire. En pleine tête. Le

corps du professeur s'effondre dans les bras de Christelle qui dit d'une voix éteinte :

— Il l'a fait exprès ! Je vous ai dit que son pistolet n'était pas chargé. Il a prémédité sa mort.

Elle s'effondre sur le canapé et rajoute :

— C'est pour ça qu'il voulait me voir. Il s'est servi de moi pour mourir.

— Vous nous devez quelques explications, mademoiselle Florès dit le procureur général.

Derrière lui, Edmond n'ose pas s'approcher d'elle. Mais son regard désespéré a raison de sa phobie de voir sa vie privée étalée à la Une des journaux. Il s'assied à côté d'elle, la prend dans ses bras où elle peut enfin se laisser aller et crier à se faire éclater les poumons. De longs cris profonds sortis de ses entrailles, un râle sans fin qui fait déguerpir tout le monde. On emporte le corps, on s'excuse, on comprend, on compatit, mais enfin on respire. Le sérial killer, qui n'en est pas un, ne récidivera pas.

Bien plus tard, le commissaire divisionnaire appelle Christelle pour lui dire qu'il est toujours là et qu'il ne l'abandonnera jamais.

Et encore plus tard, le lendemain matin, Christelle accorde une interview aux journalistes. Elle déballe de son carton le tableau offert par Armand, raconte la comédie grotesque, le chantage de cette famille qui l'a obligée à taire pendant des années leur relation intime, comment le professeur Charretier l'a soutenue, sauvée de la noyade en la repêchant de la boue dans laquelle elle s'enlisait. Le professeur Charretier, le commissaire Ménard, tous deux des amis du grand Armand Simons, tous deux ses anges gardiens. Dire du mal du

professeur ? Jamais. Un criminel, oui, mais elle ne s'explique pas cette folie meurtrière qui s'est emparée de lui. Elle s'entête, refuse d'en parler aux journalistes. Peu importe. La réapparition du tableau que tous croyaient perdu suffit à faire le bonheur de la presse. Christelle pousse sa vengeance jusqu'à accorder un entretien exclusif sur sa vie privée passée à une presse people, de quoi faire crever de rage la famille d'Armand. Elle refuse de parler d'Edmond. Entre eux deux, l'union sacrée. Rien ne transpirera de leur amour naissant. Hors de question qu'il soit mis en pâture aux charognards.

L'ombre du professeur, elle, planera toujours sur sa vie. Elle refuse d'en parler à la presse mais l'IGPN ne lui laissera pas cette liberté. Pendant quarante-huit heures elle doit répondre à leurs questions insidieuses jusqu'à ce qu'ils se fatiguent et abandonnent leurs charges. Fatima a droit au même traitement. Au final, elles n'écopent que d'un blâme.

Les problèmes brûlants de l'actualité vont faire oublier cette affaire sordide et les Escort-girls repartiront à leur anonymat malgré les protestations d'associations de défense des prostituées, les manifestations dérisoires en faveur d'une réglementation. Le gouvernement pourra arguer qu'il a déjà fait son travail en promulguant une loi visant à punir les clients. Une loi inapplicable. Un fantôme de loi, un simulacre de justice. Et le monde continuera à vendre les femmes, les petites filles, fermera les yeux sur les mariages arrangés, les mutilations. Le monde a autre chose à faire que de s'apitoyer.

6

— Champagne !

A l'hôtel des Anges l'heure est à l'euphorie. Nous fêtons toutes ensemble le renouveau, à la santé de Claude Charretier.

Le seul qui « boude » dans son coin est Marcel, relégué au titre de « maquereau au vin blanc » un surnom trouvé par Lillie. Il a perdu son business. A présent, il va devoir se contenter de sa maigre retraite d'épicier. J'ai confié la gestion de la « Pension des Anges » à Valérie qui connaît déjà tout et surtout la comptabilité de l'entreprise. Evidemment, il va y avoir quelques travaux à faire. Les chambres seront transformées en petits appartements meublés pour les familles. Pour ce qui est des papiers de demande d'asile le procureur général a promis de faire le nécessaire. J'ai l'intention de vendre la maison de mon bienfaiteur et de faire fructifier l'argent pour assurer à mes « collègues de travail » une retraite bien méritée.

— Je ne comprends pas, dis-je à Christelle. Pourquoi ne t'a-t-il pas légué ses biens ? Pourquoi moi ?

— Il voulait les laisser à une œuvre caritative. C'est toi, l'œuvre caritative. Il savait qu'ils seraient en de bonnes mains.

— Quand même... Pourquoi ?

— Ne cherche pas à comprendre. Peut-être était-il tombé amoureux de toi ?

Amoureux de moi, sûrement pas. Mais moi... Jamais je n'oublierai mon client de vingt-deux heures, et pas seulement pour les biens qu'il me lègue.

— Je quitte la police, dit soudain Fatima.

— Ils t'ont viré ? s'insurge Christelle.

— Penses-tu ! J'ai démissionné. Fu-Hsi Zhuang et moi allons ouvrir un restaurant.

— Avec du couscous ? demande Aziz dont les oreilles traînent toujours où il ne faut pas.

— Non, un restaurant chinois. Pas de couscous, du riz.

— Ah, dommage, répond le petit garçon.

— Champagne ! A la santé du restaurant chinois ! m'écrié-je déjà bien émoustillée par les bulles.

— Si nous devons fêter toutes les nouveautés, nous n'aurons jamais assez de bouteilles, fait remarquer Valérie.

— Bah, il y en a plein à la cave.

— Mon champagne ! gémit Marcel.

— Merci Marcel, dis-je en m'inclinant. Et toi, Christelle, tu quittes la police ?

— Moi ? non ! Lebosc a besoin de moi.

Toute l'assistance rit.

— Pauvre Lebosc, dit Fatima. Et toi, Maryse ?

— Moi je prends ma retraite, mon Mowgli n'a plus besoin de moi. Nous avons des projets de voyages avec Jeannine.

— Tu ne rentres pas chez tes enfants ?

— Penses-tu ! Il n'y a pas de café-concert pour danser le dimanche là-bas. Et puis, on ne sait jamais, on peut encore avoir besoin de nous ici. Avec tout ce qui se passe.

— C'est bien pour ça que Clotilde et moi restons ici, affirme Lillie. Au cas où...

— Même chose pour moi rajoute Violette. Je déménage seulement de quelques arrondissements. Je suis fauchée.

Au milieu des rires, la sonnerie du téléphone de Christelle semble incongrue.

— Désolée, les filles, vous boirez sans moi. Les affaires repartent. C'est Lebosc.

Je m'insurge :

— Envoie-le promener ! Merde alors ! On ne peut pas boire tranquillement. Nous cassent les pieds, les flics.

— Tiens-nous au courant, rajoute Fatima. Si tu as besoin d'aide n'oublie pas que nous sommes là.

— Nous aussi, assure Aziz toujours à l'affût. Si tu as besoin, n'hésite pas, je te prêterai mon Ironman.

— Pas de problème mon chou. J'en parlerai au commandant Yves Lebosc. Je suis sûre qu'il sera ravi d'avoir un grand homme pour l'aider. Ça le changera des femmes. Je crois qu'il sature en ce moment.

Le fantôme de Claude Charretier hante, et hantera encore longtemps mon hôtel. Je suis sûre qu'il est là, je le sais, je le sens. Mon ange gardien. Un ange déchu qui tente de rattraper ses erreurs sur la terre en veillant sur nous. Ça fait rire les copines. Mais moi, j'y crois. Il faut que j'y croie pour oublier que, pendant des mois, j'ai aimé un meurtrier paranoïaque d'une intelligence hors du commun.

Du même auteur chez Livrenvol :

Policiers :

Le sang de la miséricorde
Sous les pavés la plage est rouge
Panique sur les quais
L'Ombre des prédateurs
Quel qu'en soit le prix

Thriller humour

Les pieds dans le plat
La petite vieille qui pelait les murs

Nouvelles

Les caprices du vent (humour noir)

Aventure

Le preta de l'île singulière : T1 Les noces sacrilèges
Le preta de l'île singulière : T2 La dernière danse
L'été de la Dame en blanc
Un mur de trop : T1 Le pouvoir des livres
Un mur de trop : T2 Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin
Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :

L'île à l'envers
Le voyage fantastique du chroniqueur du roi
Histoires magiques pour enfants polissons
Le fantôme perdu

Poésie

Des Peaux aiment

Témoignage :

Comme un parfum de soufre

Editions Spinelle

En nos sombres jardins Recueil de nouvelles

Première édition 2015
Deuxième édition Juin 2023
ISBN 9798610691671
<https://www.livrenvol.com>